

Pierre Teilhard de Chardin  
jésuite, paléontologue et philosophe français

# Réflexions sur le bonheur.

**INÉDITS ET TÉMOIGNAGES.**

Un document produit en version numérique par Jacques Courville, bénévole,  
Médecin et chercheur en neurosciences à la retraite

Courriel: [courvilj@videotron.ca](mailto:courvilj@videotron.ca)

[Page web](#) dans Les Classiques des sciences sociales

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jacques Courville, bénévole, médecin et chercheur en neurosciences à la retraite, Montréal, Québec,

Courriel : [courvilj@videotron.ca](mailto:courvilj@videotron.ca)

à partir de :

Pierre Teilhard de Chardin (1863-1912)  
jésuite, paléontologue et philosophe français

**Réflexions sur le bonheur. Inédits et témoignages.**

Paris : Les Éditions du Seuil, 1960, 185 pp. Collection : Cahiers Pierre Teilhard de Chardin, no 2.

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

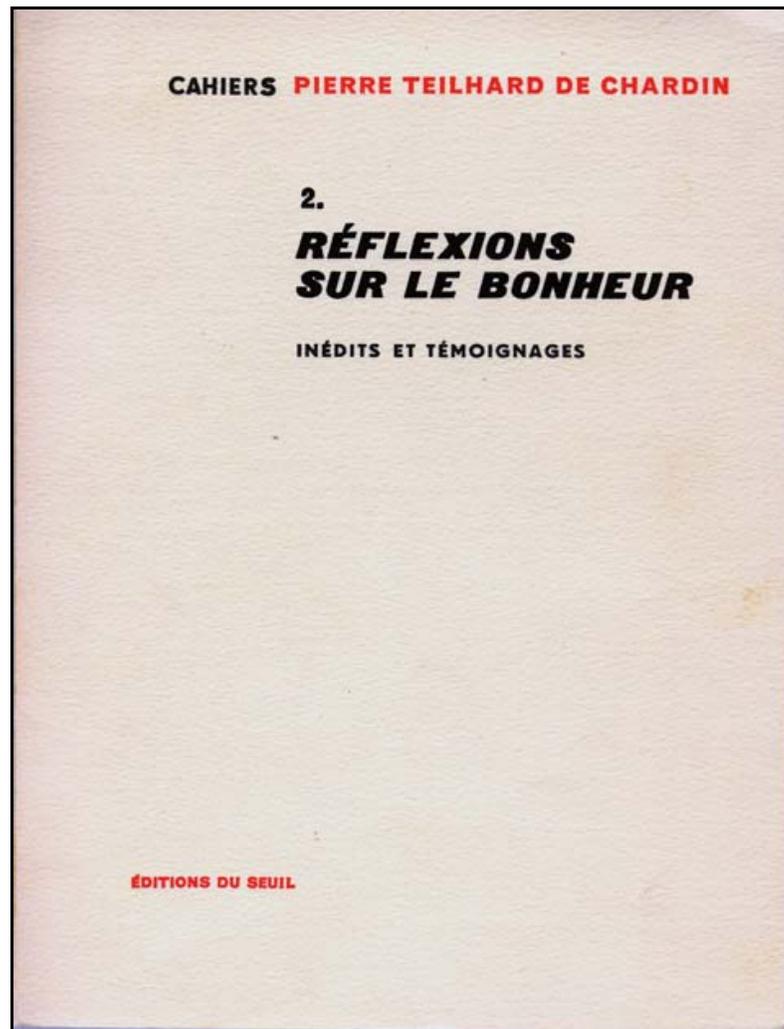
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 15 juin 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



**Pierre Teilhard de Chardin**  
jésuite, paléontologue et philosophe français

**Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.**



Paris : Les Éditions du Seuil, 1960, 185 pp. Collection : Cahiers Pierre Teilhard de Chardin, no 2.

ŒUVRES DE TEILHARD DE CHARDIN

*AUX MÊMES ÉDITIONS*

- I. LE PHÉNOMÈNE HUMAIN
- II. L'APPARITION DE L'HOMME
- III. LA VISION DU PASSÉ
- IV. LE MILIEU DIVIN
- V. L'AVENIR DE L'HOMME
- VI. L'ÉNERGIE HUMAINE
- VII. L'ACTIVATION DE L'ÉNERGIE
- VIII. LA PLACE DE L'HOMME DANS LA NATURE  
*(Le Groupe zoologique humain, éd. reliée)*
- IX. CE QUE JE VOIS *(à paraître)*

HYMNE DE L'UNIVERS

- CAHIER 1. CONSTRUIRE LA TERRE*
- CAHIER 2. RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR*
- CAHIER 3. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN  
ET LA POLITIQUE AFRICAINE*
- CAHIER 4. LA PAROLE ATTENDUE*

*CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS*

LE GROUPE ZOOLOGIQUE HUMAIN

*Collection « Les savants et le monde »*

*Éditions Albin Michel*

LETTRES DE VOYAGE DE 1923 À 1955

*recueillies et présentées par Claude Aragonnès*

*Nouvelle réimpression en un seul volume*

*Éditions Grasset*

LA GENÈSE D'UNE PENSÉE

*Lettres de 1914 à 1919*

*Éditions Grasset*

Pierre Teilhard de Chardin,  
RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR.

INÉDITS ET TÉMOIGNAGES.

Paris : Les Éditions du Seuil, 1960, 185 pp.

Collection : Cahiers

Pierre Teilhard de Chardin, no 2.

Ces Cahiers sont publiés par l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin. Ils permettent de faire connaître, avant la publication intégrale de l'oeuvre, qui exigera un certain nombre d'années, des textes susceptibles d'éclairer les graves problèmes de l'heure. Ils concourent, en outre, à la réalisation du but de l'Association : étudier, appliquer et diffuser la pensée teilhardienne.

L'Association se compose :

#### I. D'UN COMITÉ D'HONNEUR

A. S.M. LA Reine Marie-José, M. le Président L.S. Senghor et l'ensemble des savants, philosophes et écrivains qui, patronnant les oeuvres de P. Teilhard de Chardin, figurent en tête de chaque publication.

B. R. P. BERGOUNIOUX  
M. LE CHANOINE GAUDEFROY  
R. P. WILDIERS  
M. ANDRÉ BILLY  
Me FRANÇOIS CAIL  
M. PAUL FLAMAND  
Me MAURICE GARÇON  
DUCHESSÉ EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD  
Mme MARIEL BRUNHES- DELAMARRE  
M. ANDRÉ DE PERETTI  
M. MARCEL LÉGAUT  
M. GÉRARD SOULAGES  
M. CLAUDE TRESMONTANT

#### II. D'UN COMITÉ DE DIRECTION

Président : M. JEAN PIVETEAU <sup>1</sup> ;  
Secrétaire : J. MORTIER  
Vice-Président : Max H. BÉGOÛËN  
(Tél. personnel : Bab. 29-50.)

---

<sup>1</sup> M. J. Piveteau ayant bien voulu accepter de devenir Président de la Fondation Teilhard de Chardin au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, un remaniement des comités est en cours.

### III. D'UN CONSEIL D'ADMINISTRATION

MGR BRUNO DE SOLAGES  
M. JEAN DE BERRE  
M. CLAUDE CUÉNOT  
M. ANDRÉ SALON

SECRETARIAT : 12, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris VIe, Tél., Bab. 29-50. Permanence : tous les matins.

La Fondation qui, grâce à la bienveillance de M. Roger Heim, prend naissance dans les bâtiments de la nouvelle Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, est créée par Mlle J. Mortier, légataire des écrits du R.P. Teilhard de Chardin.

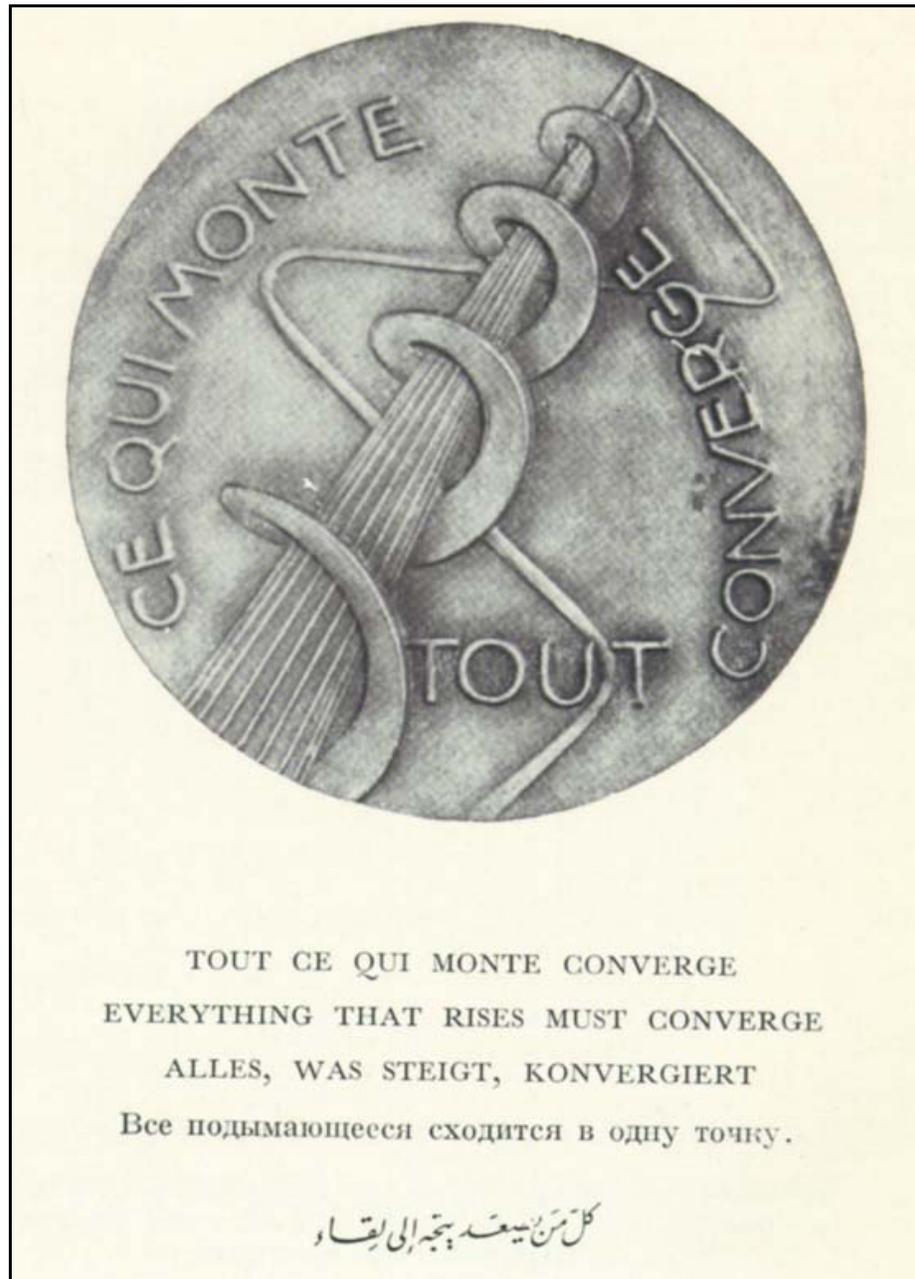
Cette Fondation sera dépositaire des manuscrits du Père et aura la charge de faciliter l'étude, la mise en œuvre et la diffusion de sa pensée.

De ce fait, elle centrera l'Association des Amis, qui établie dans le même but, lui apportera l'aide de son activité tandis que celle-ci bénéficiera de l'aide intellectuelle du Secrétariat et des Archives de la Fondation.

Avec l'Association, seront reliés à la Fondation :

1. Les filiales étrangères qui ont établi ou établiront leurs statuts en accord avec elle.
2. Les sections et groupes d'études adhérant à l'Association.

Le prochain Cahier donnera la liste des organismes ainsi créés, à la suite du Centre belge (32 rue Berckmans, Bruxelles).



Verso de la Médaille faite pour la Monnaie par M. Delamarre, d'après un dessin du P. Teilhard de Chardin illustrant sa conception de la convergence.

[11]

## Table des matières

1. [« Poème offert »](#), par Henri Pichette
2. [Témoignage](#), de M. H. Bégouën
3. [La Grande Monade](#), inédit de P. Teilhard de Chardin
4. [Pour le Père Teilhard de Chardin](#), par André George
5. [Réflexions sur le Bonheur](#), inédit de P. Teilhard de Chardin
6. [L'Âme Sacerdotale du Père Teilhard de Chardin](#), par F. M. Bergounioux
7. [Teilhard de Chardin à Sarcenat](#) par Claude Aragonnès
8. [Conférence de Jean Piveteau](#)
9. [Le Phénomène Humain](#), par Julian Huxley
10. [Le Phénomène Humain](#), par P. de Grandpré
11. [L'Humanité à la veille d'un essor nouveau](#), par Haroun Tazieff
12. [L'Apparition de l'Homme](#), par André Leroi-Gourdan
13. [En avant avec le Père Teilhard de Chardin](#), par André Rousseaux
14. [Vision d'Unité](#), par Arnold Toynbee
15. [Message du Canada](#), par Jean Le Moyne
16. [Le double miracle dans le cas Teilhard](#), par M. l'abbé Breuil
17. [Souvenirs sur le Père Teilhard de Chardin](#), par P. Rivet
18. [Autour du Congrès universel des Croyants](#), par Jacques Bacot
19. [In memoriam](#), par Solange Lemaître
20. [Ce que je dois au Père Teilhard](#), par Etienne Borne
21. [La Croisière jaune](#), souvenirs de André Sauvage

22. *La Croisière jaune, souvenirs* de André Reymond
23. *Témoignage, de Jean de Beer*
24. *Témoignage, de Jacques Clair*
25. *Témoignage, de A. F.*
26. *À Mademoiselle J. Mortier*

[13]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**1.**

---

**Au Révérend Père Teilhard de Chardin**

[Retour à la table des matières](#)

Contre la pesanteur une flamme se dresse.  
Parole ou parabole ? alouette ou fusée ?  
Arme d'archange ? hostie éclairant le cénacle ?  
Cette main a saisi le fil de la caresse ;  
Dans l'espace du cœur cette âme est diffusée ;  
Cet orgue a retrouvé le chemin du miracle.

La pluie et l'océan et l'univers salubre,  
L'infini me propose une astrale équipée ;  
Le jour monte et descend selon mon seul mystère ;  
Ma nuit s'arrache aux bras de son dompteur lugubre,  
Pour se donner ardente et nue à l'épopée  
Du radieux amour dont rayonne la terre.

Ici, le tournesol illumine l'église ;  
Le rocher se déchire et la source est première ;  
L'être a droit de regard sur le grain des campagnes ;  
La cendre sous la neige aussi se cristallise.  
Ailes en croix, natif de l'œuf de la lumière,  
Je suis l'oiseau qui touche aux rêves des montagnes.

Mes yeux puisent leur vie au plus beau de l'image.  
Les algues, les roseaux vont par de larges nombres ;  
Et les soleils... Où suis-je, - ô grandeur exilante ?  
Mes fruits prennent sans fin aux racines de l'âge ;  
Il n'est point de taillis qui ne m'ouvre ses ombres,  
D'assez vaste tombeau pour ma mort vigilante.

[14]

Nul n'est moins seul que moi : nous, troupeaux, nous, peuplades,  
Nous, liseré d'écume au long de la falaise,  
Nous, vignes et jardins, et nous, langue sonore  
Portée à retentir aux cieux par escalades,  
Rien ne peut nous ôter le goût de la genèse.  
Qu'on m'arrachât le cœur, il germerait encore. \*

HENRI PICHETTE

---

\* Publié par Esprit, février 1954. Extrait des Poèmes offerts, de Henri Pichette.

[15]

## Réflexions sur le bonheur.

Inédits et témoignages.

# 2.

## TÉMOIGNAGE

*Par Max. H. BEGOUËN*

[Retour à la table des matières](#)

J'ai fait la connaissance du Père Teilhard de Chardin au début de l'été de 1915. La rencontre entre le caporal d'infanterie coloniale que j'étais et le caporal de zouaves tirailleurs marocains qu'il était alors eut un cadre des plus prosaïques.

Je lavais mon linge de soldat dans la mare de la ferme de Killem où nous cantonnions près de la frontière belge, quand un grand et mince caporal de tirailleurs s'avança vers moi :

- Max Begouën ?
- C'est moi.
- Teilhard, se nomma le soldat.

Je bondis :

- C'est donc vous, l'homme de la dent de Piltown ?

Il sourit et me dit qu'ayant appris par Marcellin Boule et l'abbé Breuil la présence de mon frère et de moi-même au R.I.C.M., régiment qui faisait brigade avec le 4<sup>e</sup> R.Z.T. où il servait comme brancardier, il était tout de suite venu prendre contact avec nous.

C'est ainsi que se réalisa la rencontre qui devait avoir plus tard une influence déterminante sur ma vie tout entière.

Ce qu'a été le comportement du Père Teilhard au feu, le témoignage de ses camarades et de ses chefs, ses magnifiques citations et ses décorations l'attestent. Ce que je puis en dire, c'est son courage tranquille, la paix souveraine avec laquelle il dominait le danger. Les tirailleurs nord-africains de son régiment le considéraient comme protégé par la baraka. Les nappes de balles de mitrailleuses, la grêle des bombardements, [16] tout semblait l'éviter. Aux attaques du 25 septembre en Artois, mon frère, blessé, errant sur le champ de bataille vit surgir devant lui un unique brancardier, Teilhard, qui sous le feu terrible accomplissait sa mission, imperturbable. Mon frère m'a dit souvent l'impression de miracle qu'il avait ressentie en voyant la haute silhouette kaki du Père s'élançer vers lui pour le panser et l'amener au poste de secours.

- J'ai cru voir apparaître l'envoyé spécial de Dieu...

Je demandai au Père, un jour :

- Comment faites-vous pour garder cette sérénité dans la bataille ? On croirait que vous ne voyez pas le danger et que la peur ne peut vous atteindre...

Il me répondit avec ce sourire sérieux et fraternel qui donnait tant de chaleur humaine à ses paroles :

- Si je suis tué, je changerai d'état et voilà tout...

La conviction, l'assurance en même temps que la simplicité avec lesquelles cette profession de foi me fut faite, me donnèrent un choc. Nous étions encore en pleine guerre, et Dieu sait combien elle fut meurtrière. Il s'agissait donc bien d'une position d'âme consciente et vécue, d'une règle de vie.

J'en fus d'autant plus frappé qu'à ce moment je n'avais plus la foi, et que j'avais connu les affres du désespoir de me sentir sombrer dans la nuit de la mort le jour où, quelques mois auparavant, j'avais été grièvement blessé.

Ce sont mes premiers contacts avec la Science qui bouleversèrent la foi de mon enfance. Quelques années avant la guerre, la préhistoire m'avait révélé l'ancienneté de l'Homme sur la terre et l'existence d'Humanités fossiles. Des questions avaient surgi auxquelles alors personne n'avait pu m'apporter de réponse satisfaisante. Les explications traditionnelles m'apparaissaient être une duperie. La rupture intime se

fit d'un coup le jour où, posant à mon directeur de conscience l'angoissant problème de la liberté, je reçus en réponse une explication tellement formelle, banale et évasive qu'elle me démontrait ce que précisément je redoutais : aucun lien n'est possible entre la Science et la Foi parce qu'il existe entre elles une opposition irréductible.

Ma déception était d'autant plus profonde que mon directeur [17] de conscience était un homme de haute culture et de forte intelligence. Il était plein de bonté... mais ses préoccupations étaient totalement étrangères aux questions scientifiques.

J'avais alors dix-huit ans et je partageais avec mon père et mes frères la passion de la préhistoire. L'enthousiasme de la recherche et des découvertes masqua le vide qui s'était ouvert dans mon esprit <sup>2</sup>.

Mais ce vide se révéla de plus en plus lourd lorsque je fus lancé comme acteur sur le théâtre où se joua cette tragédie inhumaine qu'est la guerre.

Le sentiment patriotique était puissant encore en 1914 et soutenait, de sa mystique, l'élan qui nous portait en avant. Mais lorsque l'élan physique est arrêté net par une blessure grave, lorsque l'homme se trouve, comme il m'advint, isolé de la masse humaine qui l'épaulait jusqu'alors, par l'ombre de la mort, alors vraiment on se sent seul, tragiquement, désespérément seul, en face de son destin.

J'ai réchappé de la mort, et, après un long séjour à l'hôpital, je suis revenu au front pour un temps. Mais j'étais désormais désarmé. Les mutineries de 1917, la tourmente révolutionnaire russe, faisaient confusément comprendre aux peuples qu'un temps du monde était révolu. Le fait de la guerre changeait de signification. Mais où était la foi nouvelle qui valût qu'on meure pour elle ?

La guerre se termina dans un climat d'épuisement, de lassitude, d'amertume et de révolte.

Un soir de fin d'automne, en 1919, le Père Teilhard, démobilisé, dînait avec un de mes frères et moi chez une de mes vieilles parentes, derrière l'église Saint-Augustin. Nous prîmes congé de notre hôtesse, et ensemble vers neuf heures nous partîmes avec le Père pour aller prendre le métro à la Madeleine. Il pleuvait et il faisait froid. Tout en

---

<sup>2</sup> On sait que la découverte d'un des plus beaux spécimens de l'art préhistorique, les fameux bisons d'argile, est due à M. Max Begouën et à ses frères (caverne du Tuc d'Audoubert, située dans leur propriété de l'Ariège). Cf. le livre de Max Begouën, *les Bisons d'Argile*. N.D.E.

marchant à son côté, je lui avouai que j'avais perdu la foi depuis longtemps et [18] lui en exposai les motifs... Très simplement, avec cette bonté et cette charité dont il n'a jamais cessé de se départir, il m'exposa ses idées sur la Création, le sens de l'Évolution, la place éminente et active du Christ dans l'Évolution du Cosmos.

De neuf heures à minuit, allant et venant sous la pluie, entre Saint-Augustin et la Madeleine, le Père m'apportait une révélation qui m'illumina, il me donnait la réponse si longtemps attendue.

Ce soir-là, je suis né à la vie, titubant comme Lazare au sortir du tombeau à l'appel du Seigneur : Surge !

Ce fut un éblouissement qui bouleversa rapidement ma vie de fond en comble. Et les années passèrent ainsi consacrées à l'étude, à la recherche, aux travaux littéraires...

Et puis un jour survint où cette foi dut se heurter aux plus banales et matérielles des réalités. Il n'était plus question de travaux désintéressés, il s'agissait de gagner ma vie, matériellement.

Allais-je devoir scinder désormais mon activité en deux parties : d'un côté, la recherche dans le domaine de l'esprit à laquelle je devais renoncer, d'un autre, le travail d'organisation matérielle qui constituerait l'exercice de mes nouvelles fonctions ?

Le Père m'encouragea et me dit que l'homme n'a pas à choisir, ni à refuser, le devoir d'état qui lui incombe. L'exercice d'un métier, la prise en charge de responsabilités matérielles et morales, peuvent toujours être des instruments de libération et de progrès de l'esprit. Avec des hommes, de l'argent, du travail, il fallait essayer de constituer un support vivant où de l'esprit pût progresser.

Dans ce microcosme infime dont j'assumais la direction, j'allais faire une expérience passionnante<sup>3</sup>. Et en même temps [19] j'apprendrais la grandeur sévère, la servit de libératrice du travail et du métier.

---

<sup>3</sup> La carrière active de Max Begouën s'est déroulée depuis 1930 dans la France d'outre-mer : Maroc et Guinée française. N.D.E.

L'exercice même de ce métier m'a mis au contact direct d'une foule d'hommes qui, si l'on s'en était tenu aux apparences, m'étaient totalement étrangers.

Le travail de chaque jour m'a appris que le progrès ne se réalise que par approximations successives, et qu'il ne peut en être autrement, puisque chaque liberté individuelle a le droit d'accepter ou de refuser. La texture du monde est telle qu'elle nous accule à commettre des injustices : à chaque instant il faut rajuster son action vers ce qui est plus juste.

Que de fois n'ai-je été tenté de désespérer en redoutant de sombrer dans l'utopie ! Autant de fois m'est venu le réconfort de la soumission au réel et de l'humilité dont le Père Teilhard me donnait l'exemple. Mais ces dernières vingt-cinq années de ma vie m'ont apporté l'apaisante confirmation de ce qu'il me révélait en ce soir d'automne de 1919.

Le départ du Père pour la Chine ne fit que renforcer cette exaltante collaboration qui se poursuivait par correspondance

De Pékin, le Père m'adressait ses conseils. Il m'écrivit dans une lettre du 17 septembre 1926 :

« Puissent vos plans de voyage au Sahara (Oualata) se réaliser, au moins en partie. Vous avez raison : il devient de plus en plus nécessaire à tout homme de connaître la Terre - comme il connaît son propre corps. Ce n'est pas une question de pittoresque et de tourisme ; c'est une question de « prise de conscience ». La masse humaine dispersée sur le globe n'est pas un nuage d'individualités éparses. Je suis persuadé qu'elle représente un certain « quantum » déterminé d'énergie spirituelle, dont la maturation globale est nécessaire à l'achèvement de chaque Terrien en particulier. Il est donc très important de promouvoir sa liaison, et de s'y immerger profondément. - A vrai dire, pour le moment, le spectacle donné par les grosses collectivités humaines, n'est pas attirant. [20] En dépit de ces apparences, je demeure convaincu que, sous des aspirations de surface, qui représentent l'agonie d'un ancien état de choses, il naît un état d'esprit nouveau, celui qui caractérisera, dans quelques générations, l'Homme conscient de l'unité, des angoisses, et des aspirations *humaines*, au sens plein de ce terme. Ce nouvel état d'esprit, je commence seulement à le compren-

dre, ne doit pas, ne peut pas sortir directement des conceptions anciennes. C'est une *autre* chose, qui fera sa place en chassant le reste. Voilà pourquoi, je me sens décidé à proclamer de plus en plus « effrontément » mon point de vue, sans tenir compte des idées en cours ou en cour. Je sens trop vivement la vérité et la puissance de toute perspective qui révèle aux hommes leur liaison dans la création d'une immense oeuvre divino-terrestre pour ne pas être sûr qu'il y a là une aspiration qui se manifestera et courra comme du feu dès que la première brousaille sera allumée... »

Le 29 août 1928, le Père Teilhard était dans l'Ariège chez nous, pour visiter les grottes du Tuc d'Audoubert et des Trois Frères avec l'abbé Breuil. Mais ni ma femme, ni moi, n'étions là pour l'accueillir, étant retenus à Paris par les difficultés matérielles qui nous paraly-saient.

« ... je regrette si fort que vous et Simone ne soyez pas ici, me disait le Père, mais cela viendra une autre fois, vous verrez ; et vous serez alors, en quelque façon, un autre homme, au sortir de l'épreuve traversée. Ne manquez pas de m'avertir, n'est-ce pas, lorsque vous verrez luire la sortie du tunnel, en avant de vous. Et, en attendant, comme vous le dites, fortifiez-vous à la pensée que votre lutte, si prosaïque et si obscure soit-elle, peut prendre une grande signification, pour vous et pour le Monde, si vous la menez avec un grand esprit. Nous avons souvent dit qu'il fallait aujourd'hui des hommes qui sanctifient la Matière en menant « religieusement » l'effort humain. De cet effort, vous expérimentez la part la plus rebutante, et souvent la moins pure. Raison de plus pour que votre immersion dans ces eaux troubles soit un baptême [21] de sanctification pour vous, et de sublimation pour les zones obscures où vous êtes provisoirement plongé. Vous consacrez cela aux yeux de Dieu... Mais tout de même, que le Seigneur vous sorte rapidement de ce bain ; c'est mon plus cher désir devant Lui. »

J'eus la chance miraculeuse d'être chargé de créer en Guinée et au Maroc une société agricole et industrielle pour la production et l'industrialisation des huiles essentielles. Je me trouvai donc, cette fois, lancé dans un monde totalement nouveau où je devais m'acclimater et le Père Teilhard, que je tenais au courant de toutes mes démarches,

répondait, sans jamais se lasser, à toutes les questions que je lui posais.

De Tientsin, le 27 avril 1929, il m'écrit : « Il me semble souvent que l'univers humain est une vaste réserve d'énergie qui ne demande qu'une étincelle pour se manifester, - l'étincelle de la foi en la valeur et la bonté fondamentales des choses... - Veillez seulement à maintenir en vous le suprême attachement à ce qui est plus grand et plus inattainable que tout. C'est *cela* qui vous donnera cette sorte de dureté et d'insensibilité apparentes dont vous me parlez justement : *cela*, c'est-à-dire l'amour fondamental et dominant d'un Divin qui est toujours plus haut et toujours plus loin que tout ce que nous rencontrons. En somme, continuez à croire, à croire « éperdument » au prix des êtres, et à l'indéfinie puissance du Monde, à s'assouplir, et à s'enrichir, et à s'animer divinement, à la mesure de notre effort croyant. - je suis de plus en plus convaincu, en ce qui me concerne, que notre pire faiblesse est de ne pas oser croire, ni assez longtemps, ni assez vaste. Un seul élément excepté de notre foi (que ce soit l'insuccès, ou la mort, ou l'étroitesse d'une Institution ou d'un homme), - une seule minute de « pas assez » dans l'exercice de cette foi, et tout l'édifice branle. »

Et, plus loin : « ... je souhaite que l'espèce d'indifférence supérieure (indifférence passionnée) qui naît de l'attachement, en tout, à ce qui est au-dessus de tout, vous conserve, et accroisse en vous, la sérénité et la lucidité dont vous avez [22] besoin dans la vie si ardente et occupée que vous menez. Il me semble que vous avez raison : faites appel, toujours, à ce que vous avez de plus pratique, et de plus rassis, en vous, pour donner le coup de barre. Et puis après, *n'hésitez pas*. Et que le coup de barre lui-même soit donné en faisant une part dominante à la confiance aux choses. J'ai eu, à ce sujet, dernièrement, une longue conversation, intime, avec Sven Hedin, qui m'a fort touché. Il m'a raconté que, il y a deux ans, beaucoup de ses amis lui ont fort reproché de se plier, pour son expédition en cours au Turkestan, aux conditions chinoises. Soutenu (sans que je m'en doute 1) par quelques mots de moi, il a fait confiance aux Chinois. Et il a pleinement réussi. Maintenant les Chinois les plus xénophobes l'aiment ; et il en fait ce qu'il veut... »

Le 17 juin 1929 : « Au retour d'un voyage d'un mois en Mandchourie (qui m'a mené, le long du trans-sibérien, jusqu'à six verstes de la Sibérie, c'est-à-dire à neuf jours seulement de Paris ... ), et à la veille

exacte d'un nouveau départ (pour le Chansi occidental, avec un géologue chinois), je réponds à votre grande lettre du 14 mai, que j'ai trouvée en arrivant à Tientsin. - je suis heureux de vous sentir toujours aussi tendu vers la perception de la poursuite du « spirituel » en toute chose. Il y a certainement un mode de vision et de vie (entrevues plus ou moins par tous les tempéraments mystiques, dans tous les mouvements religieux) par rapport auquel les attitudes et les conventions de l'existence considérées actuellement, comme « bien ordonnées » par les gens dits de « bon sens », ne sont qu'un stade de barbarie primitive. Mais, ne vous étonnez pas que la mise en pratique de ces « autres » vues se heurtent à des difficultés, et même à des impossibilités nombreuses. L'individu est lié à l'ensemble, - il s'y prolonge : il ne peut donc opérer entièrement la transposition (le retournement) de son activité à lui que si l'ensemble se retourne, lui aussi, dans le même sens. Or, les ensembles remuent lentement. Longtemps encore, dès lors, les gens qui vous ressemblent devront se résigner à vivre en partie paralysés et incompris. - Mais toute l'histoire est là pour nous assurer [23] qu'ils finiront par tout animer à leur image. - Il me semble que les deux difficultés dont vous me parlez : (christianisation de l'argent, transposition des sentiments) ont leur source dans cette dysharmonie, ce retard, entre l'éveil individuel (que vous éprouvez) et l'éveil collectif (si lent à se produire)...

« ... Pour l'argent, il est sûr que, présentement, sa conquête est intimement liée à un réseau d'immoralités : - mais je me demande si ces injustices dans *l'accumulation* ne sont pas le simple reflux sur la phase « accumulation » des excès et des égoïsmes qui corrompent la phase « d'utilisation ». On est pirate parce qu'on est jouisseur. En soi, je ne vois pas que la lutte pour gagner (c'est-à-dire pour créer de hauts potentiels monétaires) soit plus immorale que n'importe quelle compétition. - Réussir à un concours, c'est bien exclure quelqu'un. - La concurrence et la compétition, entre hommes, sont, sans doute, inévitables, et même salutaires. *Le tout serait de s'y livrer avec une passion supérieure pour un plus grand que soi.* Voilà ce qui est regardé comme un mythe par les « gens de bon sens » ; mais voilà sans doute ce qui finira par se réaliser, malgré les « sages » (dont la sagesse consiste à douter saintement de tout) - - Vous, vous vous trouvez encore en plein milieu des pirates. Vous ne pouvez donc pas plus vivre entièrement votre idéal de conquête chrétienne de l'argent qu'un État isolé ne pourrait aujourd'hui se désarmer entièrement : le Monde ne peut se convertir que *tout à la fois* à la conquête désintéressée de l'or, comme au bon pacifisme. - Ce n'est pas une raison pour désespérer. - La conversion

du bloc, se prépare par les tentatives individuelles. - En attendant, je persiste à le croire : si l'argent est bien, comme il semble, le sang de l'activité humaine, - il doit être éminemment spiritualisable, - comme tout l'Humain. »

Le 11 novembre 1929 : « Votre longue lettre du 20 septembre (arrivée il y a seulement peu de jours) m'a causé bien de la joie, et je vous en remercie. Une chose, bien entendu, m'ennuie et pour Simone, encore plus que pour vous ; c'est, de savoir que vous traînez toujours B. derrière vous. Mais au fond, qu'est ce boulet auprès de la plénitude intérieure à [24] laquelle vous accédez - en partie, probablement, pour avoir été meurtri ! Vous tenez, en vous, la seule vraie richesse : une âme agrandie et nouvelle. Veillez sur elle, et, pour cela, faites toute confiance à la grande Présence supérieure qui vous l'a donnée. Il est naturel que, sentant en vous cette force, vous lui cherchiez, un peu anxieusement, des prolongements et une application. Je souhaite que la vie vous fournisse cette grande joie de tomber sur un buisson comme une étincelle (« *Sicut scintilla in arundineto* », dit quelque part l'Écriture). Mais, pour garder la plénitude de votre paix et de vos forces, rappelez-vous que votre existence serait déjà suffisamment justifiée si vous n'arriviez pas à répandre autant que vous le souhaiteriez, le feu qui est en vous. Tous, nous passons notre vie à attendre le grand jour de la grande bataille ou de la puissante action. Cette consommation extérieure n'est pas donnée à beaucoup. Elle n'est pas nécessaire. Que notre être soit tendu, et tout ardent, vers ce qui est l'Esprit en tout - et cet Esprit se dégagera, sous notre effort obscur et anonyme. - Voilà la confiance tenace qui doit dominer et comme couvrir les forces que vous vous sentez. Fussent-elles destinées à rester toujours fermées en vous-même, ou dans un cercle restreint, c'est déjà beaucoup, - c'est l'essentiel, - qu'elles soient nées en vous, et qu'elles apportent à Dieu, l'hommage du Monde.

« Je pense comprendre à peu près ce que vous éprouvez, lorsque vous me parlez de cette lumière de la Mort qui se lève à votre horizon. J'imagine que votre impression est voisine de celle qui s'installe en moi depuis quelque deux ans (pour de plus justes raisons que chez vous : n'ai-je pas 48 ans) - je veux dire un immense « désintérêt » de moi-même, coexistant bizarrement avec une recrudescence de goût profond pour l'Univers - comme si quelque grande Force m'avait chassé de moi-même. Si c'est quelque chose comme cela que vous sentez, nous sommes proches l'un de l'autre, une fois de plus. Que Dieu nous aide à

être fidèles, c'est-à-dire comme vous le dites, à être saisis par Lui dans l'effort même pour saisir, et promouvoir, du toujours plus grand. »

Cet échange de réflexions sur la mort, avait été provoqué [25] par des réveils de blessures qui m'envoyaient, périodiquement, en clinique et qui ranimaient ainsi de communs souvenirs de guerre. L'attitude du Père, devant les problèmes de la mort et de l'action, restait toujours celle qu'il avait eue aux armées.

Et voici maintenant la lettre capitale qu'il m'écrivit le 8 avril 1930, au moment de la création matérielle de l'affaire que j'étais appelé à diriger.

« Cher Max, J'ai reçu avec une grande joie votre lettre du 9 mars. je me demandais souvent ce que vous deveniez. Mais j'étais si bousculé, moi aussi, que je n'arrivais pas à me reprendre pour vous écrire. je suis naturellement très impatient de savoir si votre dernière entreprise va enfin réussir.

Ce qui me réjouit, du moins, c'est de voir combien votre « élan spirituel » se nourrit au contact des réalités les plus matérielles qui soient. Cela, c'est la démonstration expérimentale la plus sûre qui soit de la valeur d'une attitude à laquelle me paraît lié l'avenir du Christianisme : atteindre le Ciel à *travers* le développement de la Terre (en prolongement du progrès de la Terre). Vous avez encore une certaine peine à justifier devant vous-même cette « euphorie » de l'âme plongée dans le « business ». je vous ferais observer que le plus important est sans doute que vous expérimentiez ce bien-être. Le pain était bon pour nos corps avant que nous sachions les lois chimiques de l'assimilation. Mais, étant donné ce que vous avez déjà compris du Monde et du Christianisme, vous pouvez certainement aller plus loin, et donner une raison philosophique et religieuse à ce que vous éprouvez. « En quoi, vous demandez-vous, la réussite d'un effort commercial entraîne-t-elle un progrès moral ? » je vous répondrai : « En ceci~ que, - tout se tenant dans le Monde en voie d'unification, - le succès spirituel de l'Univers est lié au bon fonctionnement de *toutes* les zones de cet Univers, et notamment au dégagement de toutes les énergies possibles dans cet Univers. » Parce que votre entreprise, morale, je le suppose, marche favorablement, un peu plus de santé se répand dans la masse humaine, - et par suite, un peu plus de liberté pour agir, pour penser et pour aimer. Quoi que nous fassions, nous pouvons et devons le faire [26] avec la conscience (élargissante et fortifiante) de travailler ato-

miquement à réaliser un effet qui (*même dans sa réalité tangible*) est requis, au moins indirectement, par le Corps du Christ. A cette valeur de l'oeuvre, à cela, s'ajoute comme vous le dites, la valeur de l'action elle-même, - laquelle, par sa fidélité même, crée en nous-même, la personnalité que le Christ attend de nous. Notre âme (en elle-même, et dans sa situation au sein de l'Univers) est la première des œuvres qui nous incombe. Parce que vous agissez du mieux possible (*même dans l'insuccès*) vous vous constituez dans le Monde, et vous aidez le Monde à se constituer autour de vous. Comment ne vous sentiriez-vous pas, alors, traversé, par moments, par l'immense joie de la Création ? Ne vous reprochez pas cette joie, ni ne vous en inquiétez, pourvu qu'elle ne soit pas, en quelque manière, la joie de Max, dans le Monde, mais la joie du Monde en Max. Entre ces deux joies, il y a une différence totale (leurs sens sont directement contraires), encore que, vues du dehors, elles paraissent les mêmes. Sachez les distinguer pour choisir la bonne. L'effet de « la bonne » sera de vous attirer, graduellement, toujours plus loin de vous même. A ce signe, vous la reconnaîtrez. Laissez-vous faire par elle : et, petit à petit, vous ne songerez même plus à vous demander si vous avez le droit d'être heureux de votre joie, parce qu'il vous paraîtra parfaitement insipide d'être *heureux de vous-même*. Vous serez heureux dans le Monde et du Monde en Dieu. Mais ne forcez pas en vous le développement de ces états spirituels. Attachez-vous seulement à chercher toujours le plus grand au fond de tout ce que la vie vous présente de plus hautement humain. Ne soyez satisfait que par le goût d'infini reconnu dans tous les aliments de la Terre. La transformation intérieure se fera d'elle-même, comme croissent spontanément nos corps mis dans des circonstances favorables. - En ce qui me concerne, je crois sentir se dessiner toujours plus, au fond de moi-même, cette tendance à « l'émersion » dont vous parliez peut-être déjà ma lettre de novembre. C'est un peu comme si les choses individuelles et présentes m'étaient devenues (par une sorte d'inversion dans les plans et les valeurs) *moins réelles* que les ensembles futurs vers les [27] quels nous allons. Dans ces conditions, vous ne sauriez croire quelle immense indifférence est soudain devenue la mienne pour toutes les agitations ou interférences individuelles laïques ou ecclésiastiques dans lesquelles je ne reconnais pas le signe de ce qui doit durer. En vérité, ces choses-là ont cessé d'exister pour moi. je n'ai pas conscience d'avoir pour elles ni rancune, ni dédain ; et je n'ai pas conscience, non plus, de m'élever orgueilleusement au-dessus d'elles (je me sens maintenant tout-à-fait inintéressant à moi-même, en tant que moi-même). Mais, positivement, ces choses me sont comme évanouies. L'émersion, vous disais-je... »

Le soutien du Père Teilhard ne se ralentit jamais et Dieu sait si j'avais besoin de lui, car les résistances multiples et multiformes que je rencontrais, semblaient des obstacles infranchissables. Je devais apprendre qu'un acte arbitraire est incapable de « créer » - il ne peut que fabriquer. Créer, c'est faire que les choses *se fassent* - ce qui exige la libre adhésion de « l'autre », son concours à l'action.

J'avais tout à apprendre - et d'abord la technique de mon nouveau métier. Et cet apprentissage s'exerçait dans un mélange d'éléments hétérogènes : terres situées sous des latitudes différentes ; sols et climats variés ; populations de races, de religions, de cultures diverses, dont il fallait faire un ensemble organisé et vivant.

L'attention devait être sans cesse en éveil pour essayer de « voir » au-delà de ce que percevait le regard.

Les échecs ont jalonné ma route. Souvent, le découragement semblait près de me faire abandonner. Or, s'il est une forme subtile et désagrégeante de l'orgueil humain, c'est bien le découragement. Il est bien difficile pour un homme qui agit, de faire taire les réactions d'amour-propre qu'il ressent devant l'échec d'une réalisation. Ce sont les conseils du Père qui m'apprirent à persévérer. Malgré les échecs, l'affaire que je dirigeais prenait lentement forme. Si la secousse sévère que la grande dépression de 1930-33 infligea à l'économie mondiale ne l'emporta pas, c'est uniquement parce que [28] l'esprit qui l'animait lui permit de survivre non par la puissance de l'argent, mais par l'élan des hommes qui la composaient. C'est à force d'espoir que nous avons réussi à tenir, alors que, logiquement, nous devions disparaître et que la liquidation de l'affaire s'imposait.

Je rends hommage aux actionnaires et surtout à mes collègues du Conseil d'Administration qui ont consenti à ce que la Société servît de champ d'expérience. Précisons bien qu'il n'était pas question de transformer en bureau de bienfaisance une affaire qui, par destination première et naturelle, était faite pour gagner de l'argent. Tout aurait été faussé à la base. Il s'agissait d'essayer de démontrer qu'il était possible de construire quelque chose de viable à partir d'une idée-force, en ne disposant que de moyens matériels réduits au minimum. Les chiffres ne constituaient plus l'élément moteur, mais intervenaient comme contrôle permanent de l'efficacité de l'action.

Il serait contraire à la vérité de dire que cette expérience se déroula sans tiraillements. Ceux-ci furent au contraire nombreux et parfois tendus. Pourtant, il ne se produisit jamais de désaccord fondamental et, en fin de compte, l'expérience put être menée jusqu'à son terme. Ce ne fut certes pas une idylle, mais une sorte d'épopée, entrecoupée de moments de tragédie.

Le contact direct avec les réalités les plus matérielles, posait des cas de conscience souvent insolubles, si bien que j'en étais arrivé à croire que la Pensée ne doit pas se mêler à l'Action, parce qu'elle ne peut que s'y perdre. Mais je compris à temps que cette intransigeance n'était, au fond, qu'une forme d'orgueil et que se laisser séduire par elle, aurait équivalu à une désertion. J'expérimentai ce que le Père Teilhard m'avait souvent dit, que le Progrès ne s'acquiert que par approximations successives. Ceci signifie, en clair, que si, dans toute réalisation, les injustices sont inévitables, il faut toujours considérer ces injustices comme un scandale inadmissible, c'est-à-dire conserver toujours le sens clair et net de ce qui est juste. La Vie ne se maintient que par un compromis perpétuellement renouvelé et, si les nécessités de marche en avant nous imposent des détours pour contourner les obstacles, nous devons rester [29] « polarisés », c'est-à-dire conserver notre orientation, même et surtout, lorsque nous ne pouvons progresser que par des voies obliques.

Cette œuvre matérielle que j'ai été appelé à créer en Guinée et au Maroc a été, dans une très large mesure, la démonstration pratique de ce qu'il est possible de réaliser en appliquant, même aussi maladroitement que je l'ai fait, les principes du Père Teilhard.

Selon les normes de l'économie classique, ce ne fut pas une réussite. Si l'on exprime, en effet, en chiffres, d'une part l'importance des risques délibérément abordés et la masse de temps et de peine mise en œuvre, et que, d'autre part, on inscrive en contre-partie la valeur matérielle du résultat, le compte de l'exploitation est lourdement déficitaire, et le solde du bilan ressort négatif.

Mais notre expérience se situait sur un plan où les règles classiques de l'économie ne décidaient pas de l'action. Elle cherchait à démontrer qu'il est possible de promouvoir « des choses » et de les organiser sous la seule pression de la Pensée. La Pensée devait, en quelque sorte, passer de l'idéal au réel, de l'abstrait au concret, en se constituant un organisme, - en s'incarnant, - faute de quoi elle sombrerait dans le brouillard de l'utopie.

En ce qui concerne donc l'expérience que je vous ai exposée, on pourrait la considérer comme terminée dès le résultat atteint : la constitution d'un « organisme physique ». Car une phase nouvelle commence, celle où cet organisme, du moment qu'il existe et qu'il possède ses moyens propres d'action, est en mesure d'exprimer librement sa personnalité dans le monde.

Impossible de préjuger de son comportement futur, puisqu'il dispose de liberté. Si l'aspiration à l'union qui a animé et orienté notre activité en Afrique a abouti à la *naissance* d'une expression nouvelle de vie dans laquelle se retrouvent, et s'exaltent les valeurs humaines de nature différente mises en conjonction, notre espoir sera alors comblé, car une possibilité de progrès vers plus de conscience et plus de liberté aura été donnée à des groupes humains.

Mais nous savons aussi que lorsque la Pensée parvient à se [30] constituer un corps, ce corps tend à devenir une « fin en soi » et à rejeter la pensée dont elle n'est pourtant que l'expression.

Il est donc possible - probable même - que dans le déroulement de son existence, la phase d'épanouissement physique de notre oeuvre africaine, paraisse, un jour, être en contradiction en quelque manière, par une sorte d'inversion ou de dégradation de conscience, avec sa phase de gestation.

Même si le fait se produit, il ne saurait entraîner de condamnation et nous amener à conclure que tout effort, qui n'aurait pas pour moteur l'intérêt matériel, est voué à l'échec.

Le Père Teilhard nous a appris à constater avec résignation cette phase de conservatisme croissant qui suit l'acte de Foi - irrationnellement positif et seul réellement créateur : faire que les choses *se fassent* ; - si bien que ce qui constitue un échec sur un certain plan est précisément une réussite sur l'autre. Ainsi, le processus de la loi de l'évolution qui semble bien régir la marche de l'Univers, ferait progresser la Pensée par « sauts » de l'irrationnel au rationnel, de l'échec-réussite à la réussite-échec, avec, à chaque saut un mystérieux progrès de conscience. C'est notre foi en la réalité de ce progrès qui soutient le Monde dans ses éternels recommencements, au delà des contradictions inhérentes à toute action.

La plus forte tentation que l'esprit humain ait à affronter est celle de l'orgueil, que lui suggère la réussite matérielle de son action. Le seul moyen d'y échapper est de se détacher de la matérialité de l'œu-

vre, quelle qu'elle soit, pour ne rester attaché qu'à ce qui permit sa naissance.

C'est le sens dans lequel, je crois, nous devons prendre la formule « attachement-détachement » que le Père Teilhard employait si souvent.

Je précise maintenant les limites du rôle que nous avons joué dans les territoires d'Afrique que le destin nous a offerts comme champ d'action.

Ce sont évidemment nos rapports avec les populations qui, tant au Maroc qu'en Guinée, ont conditionné les résultats [31] de notre entreprise. Nous devons reconnaître, en toute objectivité, que, si nous n'avions pas *matériellement* réalisé une oeuvre, c'est-à-dire défriché la brousse, fait des plantations, construit des usines, effectué des opérations commerciales, nous n'aurions trouvé aucune audience auprès de ces populations saturées de promesses et discours. Foncièrement méfiantes par nature, - surtout, non sans raison, à l'égard des Blancs, - elles nous observaient. Les paroles auraient été sans effet. L'acte devait précéder son explication. Pour que l'idée devienne perceptible, il faut qu'elle s'incarne. C'est, je crois, ce que nous avons réussi à faire, à peu près - non pas de façon spectaculaire, mais dans les choses les plus banales de la vie.

Au fur et à mesure que l'oeuvre prenait forme, - après des années et des années d'efforts - la confiance des hommes devenait plus précise.

Peu à peu, - qu'il s'agisse d'un Noir de Guinée ou d'un Arabo-Berbère de l'Atlas marocain, des amitiés se sont éveillées. Si elles s'exprimaient avec des nuances souvent très fortes, elles m'ont cependant toutes permis de trouver l'Homme sous les hommes, cet Homme avec lequel je pouvais m'entretenir.

Cette découverte ne me surprenait pas, car, pendant la guerre de 14-18, ayant combattu avec des hommes de toutes les couleurs, de toutes les races, de tous les milieux, de tous les horizons, j'avais pu reconnaître en eux cette qualité fraternelle et commune d'Homme. Or, les hommes sentent très vite si l'homme qui est en face d'eux, est sincère ou fourbe. Plus ils sont proches de la nature, (de ce qu'on pourrait appeler « la primitivité ») - plus ils sont doués de cette intui-

tion mystérieuse que notre civilisation mécanique semble bien détruire. Les populations au milieu desquelles je me trouvais, nous regardaient vivre et agir.

Elles sentaient bien que nous allions à elles avec sympathie et non avec condescendance et que notre grand souci était de les joindre. Mais elles avaient été si souvent trompées qu'elles attendaient avant de se livrer. Il leur fallait des preuves, et ces preuves hélas ! étaient longues à réaliser matériellement. Notre comportement vis à vis des populations était bien simple. [32] je me contentais d'appliquer simplement : les principes de Teilhard que je peux résumer ainsi :

- On ne devient que ce que l'on est déjà en puissance.
- Convertir, c'est aider un être à se découvrir lui-même, à se libérer.
- Tout ce qui monte converge. Toutes les aspirations au « plus être » convergent sur un point infini.
- L'Humanité s'enrichit par l'union des différences.
- L'Union, bien loin d'uniformiser, personnalise.

La mise en pratique de ces principes donne aux hommes le sentiment que leur dignité personnelle est reconnue, et ils prennent conscience de leur valeur originale d'Homme. Les complexes qui les paralysent, se détendent, et parfois, tombent d'un seul coup. Avec quelle émotion n'ai-je pas vu s'illuminer certains visages sous l'effet d'un bouleversement intérieur 1

Faut-il évoquer des souvenirs ? Citer des noms, citer des faits ? Ils ne manquent pas.

Je n'en retiendrai que deux, caractéristiques : je me souviens d'une réunion dans une zaouia du sud-marocain où j'avais été invité, il y a deux ans, par le Fkih et les maîtres de l'école. Ces hommes voulaient connaître quels étaient les mobiles moraux de mon activité dans leur pays depuis vingt ans. Deux amis m'accompagnaient dont un Marocain de très haute culture qui servait d'interprète.

Je développai à grands traits les principes de la pensée du Père Teilhard. L'entretien dura plus d'une heure et en conclusion, le Fkih parlant au nom de ses collègues déclara : « Nous sommes heureux d'avoir pu causer avec toi. Tout ce que tu as dit, nous l'avions déduit

de ton comportement. jamais, depuis ton arrivée, tu n'as varié dans tes rapports avec nous quel que soit le régime politique de notre pays. Cela prouve que tu es non un politique mais un « Homme ». Avant de nous séparer, il faut que nous mangions ensemble, pour marquer notre fraternité. »

J'appris ce jour-là, tout à fait incidemment, que pendant [33] toute la période du terrorisme où les attentats se produisaient presque chaque jour, un ordre mystérieux avait été donné de protéger nos vies et nos biens.

Parlerai-je de l'Afrique noire ? J'y ai connu les mêmes joies, avec des expressions très différentes.

Les groupes ethniques sont très variés en Afrique noire. Il faut donc être très attentif à ne pas généraliser et à ne pas imaginer un type africain qui n'aura en fait aucune réalité. Cependant, dans l'ensemble, on peut dire, je crois, que les noirs d'Afrique ont le sens du surnaturel très développé. Et, c'est ce que le rationalisme occidental a trop souvent méconnu parce qu'il n'a pas su le « voir ».

Il y a quelques années, un chauffeur de camion guinéen me demanda de visiter l'usine que nous avons construite dans le Fouta-Djallon, sur la plantation. je lui expliquai le fonctionnement des machines et il écoutait avec intérêt. A la sortie, il me dit :

- Dieu vous a comblés, vous, les Blancs. Il vous a donné l'intelligence, les moyens et la puissance.

Je lui répondis :

- Tout cela n'est rien, s'il n'y a pas le cœur pour s'en servir.

- Oui, vous avez tout ce qu'il faut pour faire une âme, mais il *s'agit de faire l'âme*.

Jamais je n'avais entendu prononcer une si simple et si catégorique condamnation de la forme présente de notre civilisation.

Si le marxisme trouve aujourd'hui une telle audience auprès des peuples aspirant à l'indépendance, c'est que ceux-ci voient en lui le seul instrument capable de faire reconnaître à la face du monde leur personnalité et leur dignité d'Homme.

Mais j'ai la conviction qu'ils ne pourront pas admettre la conclusion matérialiste du marxisme. Toute leur nature profonde se révoltera. Cette conviction s'appuie sur une déjà vieille expérience et sur des

entretiens récents avec diverses personnalités africaines. M'étant tenu toujours strictement à l'écart de toute politique, mes relations n'étaient pas alourdies de méfiance réciproque systématique.

[34]

Les confidences que m'ont faites des hommes considérés comme des fanatiques intransigeants, confirment, s'il en était encore besoin, la vitalité de l'espoir - désespéré dans sa violence - qui s'agite confusément dans les masses africaines.

Le marxisme n'est pour eux qu'un moyen d'incarner cet espoir...

Tous ceux auxquels j'ai pu exposer les principes de Teilhard, ont été instantanément séduits. Pourquoi ? Parce que Teilhard exalte la prise de conscience des « personnalités » (individuelles ou de groupe) ; parce qu'il montre la valeur originale et irremplaçable de ces personnalités ; parce qu'il proclame que la richesse de l'Humanité planétaire de demain sera faite de l'Union des différentes personnalités, union qui, bien loin de les détruire, exalte les différences en les harmonisant. Il n'impose rien. Il ouvre au contraire les voies de la véritable Libération de l'Homme.

Teilhard oppose la *Totalisation au Totalitarisme* ; cette différence fondamentale marque la coupure radicale entre la conception du monde selon le marxisme et celle selon Teilhard.

Pour conclure ce témoignage, nous devons nous rendre à cette évidence que la pensée de Pierre Teilhard de Chardin est un ferment de transformation profonde du Monde. Elle est révolutionnaire par son action sur les âmes - et sur l'intelligence.

Elle n'est « pas un système d'organisation politico-sociale. Elle est une prise de conscience de l'Homme d'aujourd'hui en face de *ce qu'il est* et de *ce qu'il aspire à être* - Prise de conscience qui, évidemment, provoquera des changements politico-sociaux, en éveillant et « promouvant » des « personnalisations » nationales et ethniques.

Elle rejette par conséquent , l'assimilation par contrainte d'un groupe humain au profit d'un autre, car on n'assimile que ce qui est devenu identique. Vouloir intégrer par force ce qui est de nature hétérogène, c'est pratiquer un *totalitarisme* qui ne [35] ferait, s'il pouvait

réussir, qu'appauvrir l'Humanité, puisque celle-ci se trouverait amputée de valeurs originales et irremplaçables.

La *Totalisation*, selon Teilhard, conserve toutes les différences, toutes les originalités, toutes les personnalités, qu'elle unit, sans les fusionner, pour constituer cet organisme en formation, que sera l'Humanité Planétaire.

Cette vision cosmique de l'avenir de l'Homme perce d'un trait de feu la nuit du pessimisme qui a pesé et pèse encore sur tant de peuples.

Le Père Teilhard a écrit : « Je n'ambitionne que d'être jeté dans les fondations de ce qui va grandir ».

Peu de mois avant sa mort, je lui disais que son œuvre libératrice ne pouvait pas mourir. Il me répondit : « Si j'ai eu une mission à remplir on ne pourra juger si je l'ai accomplie que dans la mesure où je serai dépassé.. »

Admirable et émouvante expression de foi et d'humilité qui se passe de commentaires.

C'est en avant que nous devons porter notre regard.

Mon expérience africaine m'a confirmé dans la foi que le Père Teilhard m'avait donnée dans l'avenir de l'Homme.

Des masses humaines, longtemps endormies, sont remuées en profondeur par des forces irrésistibles de la vie. Si ces forces se manifestent d'abord d'une manière chaotique et désordonnée, c'est qu'elles passent par la phase explosive, celle où les anciens cadres craquent et où les *cellules* que ceux ci contenaient, se dispersent. Ces « cellules » se regroupent par affinités et tendent à s'organiser : d'abord pour ne pas périr par isolement, puis, pour constituer un organisme nouveau capable d'exprimer leur personnalité.

Ce n'est pas avec scepticisme que nous jugerons les manifestations parfois incohérentes de ces tentatives de personnalisation, mais avec patience et avec espoir dans leur réussite.

Nous nous souviendrons que le progrès ne se réalise que par approximations successives.

Chaque groupe humain, avec son génie propre, saura trouver dans l'Humanité planétaire, la place et la fonction qui permettront à ses valeurs profondes de s'épanouir.

[36]

Un monde nouveau est en gestation. Une âme s'éveille, confusément encore, sur la terre, cherchant à s'exprimer dans un organisme approprié.

Nous avons la certitude que cette âme saura créer le corps à la mesure de son destin.

Je ne parlerai pas de l'incomparable ami qu'était le Père Teilhard. Les mots ne sauraient traduire ce qui dépasse l'expression. Il était tout à chacun et tout à tous.

La découverte chez autrui de la souffrance le bouleversait. Il mettait en oeuvre toutes les ressources de son cœur et de son intelligence pour apporter un apaisement, un réconfort. On ne faisait jamais en vain appel à son secours.

Il ne s'imposait jamais, car il professait un respect frémissant pour la liberté des âmes. Mais rien n'égalait sa joie lorsqu'il voyait une âme s'épanouir d'elle-même comme sous l'effet d'une force intérieure qui s'éveillait.

Maintenant qu'il nous a quittés, nous pouvons soupçonner - non pas mesurer - la puissance de son rayonnement. C'était réellement un apôtre, et spécialement l'apôtre du Christ chez les gentils.

Le tourment de la plus grande gloire de Dieu faisait de lui l'explorateur et le soldat qui cherchent à découvrir des terres nouvelles, et à les conquérir pour y étendre la puissance de leur roi.

Il avait aperçu l'immensité de ce monde inconnu qui s'ouvre au-delà des frontières balisées - de ce monde vierge aux richesses insoupçonnées qu'il fallait aborder avec un cœur et une intelligence à sa mesure. Le Père Teilhard nous a montré que le royaume de Dieu déborde infiniment les limites traditionnelles qu'on lui imaginait. Il entendait l'appel confus des troupeaux qui errent en dehors des domaines clos et des bergeries gardées - et c'est vers cet appel qu'il est allé, totalement, avec toute son intelligence, avec tout son cœur de pasteur.

Au hasard de mes nombreux voyages, que de fois n'ai-je pas rencontré des inconnus qui, par suite d'un invraisemblable concours de circonstances, se trouvaient avoir entendu, au [37] delà des pâturages cadastrés, la voix du Père Teilhard, et y avaient répondu ! C'est ainsi

qu'à travers le monde s'est constitué comme un réseau d'âmes, comme une humanité nouvelle en formation lançant vers le futur le faisceau convergent de ses libres adorations.

D'aucuns ont fait grief au Père Teilhard de son optimisme. Cet optimisme n'est qu'à la mesure de l'amour infini du Christ et de son inépuisable miséricorde. Le Père Teilhard avait la fraîcheur d'âme des petits enfants auxquels a été promise la possession du royaume de Dieu parce qu'ils s'émerveillent toujours des splendeurs que Dieu leur révèle.

Le pessimisme est le scepticisme blasé de la vieillesse. Le Christ a montré sa foi en la vie en reprenant la vie alors que sa défaite par la mort semblait intégralement consommée. Il est ressuscité ! Quelle autre confirmation un chrétien peut-il demander de la légitimité de l'optimisme qui doit caractériser sa foi ?

Tout ce qui monte converge, disait encore le Père. La vérité de cette phrase, où se reflète l'infinie miséricorde du Christ, m'a été démontrée de façon combien subtile et fugitive (fugitive et subtile par rapport au temps de cette terre, mais qu'en est-il sur le plan de l'éternité ?) en voyant s'élever dans l'esprit d'interlocuteurs les plus imprévus, une lueur d'espoir communiant, comme si nos regards se rejoignaient sur une étoile unique, à l'infini...

L'expérience de ma vie d'homme, orientée grâce à ma rencontre avec le Père Teilhard il y a quarante ans, s'est donc finalement déroulée dans le domaine combien prosaïque des réalisations économiques avec leur répercussion sociale. Or ce domaine touche au plus près à la vie terre à terre et journalière des hommes, il est au contact pesant et décevant des faits matériels.

C'est ainsi que j'ai vu se refléter dans ce microcosme où j'exerçais mon métier, la prodigieuse épopée du monde tendu vers son futur.

Je bénis le Seigneur de m'avoir obligé à confronter l'âme et la chair du Monde intimement liées - de m'avoir mis en demeure d'agir sur la vie par la vie.

[38]

Je bénis l'Homme qui célébrait la Messe sur le Monde dans le désert de l'Ordos en Mongolie - qui disait : « Si je meurs, je changerai d'état, et voilà tout » ; qui disait : « Soyez devant la vie comme des enfants nouveau-nés dont l'âme s'émerveille de la découverte du mon-

de » ; qui disait encore : « Soyez toujours en marche, et moi je demande à Dieu la grâce de me prendre en marche... » - Il a été exaucé.

Puisse Dieu nous accorder, lorsque l'heure sera venue, cette même grâce ! \*

---

\* 1915. *Au front avec Teilhard de Chardin*. La Table Ronde, juin 1955. *Témoignage* donné à la Décade Teilhard de Chardin. Cerisy-la-Salle, 24 juillet-8 août 1958.

[39]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**3.**

---

**LA GRANDE MONADE**

*Par P. TEILHARD DE CHARDIN*

*Fantaisie sérieuse... au clair de la lune.  
Pour faire suite au dernier paragraphe  
de La Nostalgie du Front <sup>4</sup>.*

[Retour à la table des matières](#)

---

<sup>4</sup> Voici ce paragraphe, que la revue *Études* avait supprimé dans sa publication de La Nostalgie du Front (20 novembre 19 17) :

« ... La nuit tombait maintenant tout à fait sur le Chemin-des-Dames. Je me suis levé pour redescendre au cantonnement. Or voici qu'en me retournant pour apercevoir une dernière fois la ligne sacrée, la ligne chaude et vivante du Front, j'ai entrevu, l'éclair d'une intuition inachevée, que cette ligne prenait la figure d'une Chose supérieure, très noble, que je sentais se lier sous mes yeux, mais qu'il eût fallu un esprit plus parfait que le mien pour dominer et pour comprendre. J'ai songé alors à ces cataclysmes d'une prodigieuse grandeur qui n'ont eu, jadis, que des animaux pour témoins. Et il m'a semblé, à cet instant, que j'étais, devant cette Chose en train de se faire, pareil à une bête dont l'âme s'éveille, et qui perçoit des groupes de réalités enchaînées, sans pouvoir saisir le lien de ce qu'elles représentent. »

*À la suite du témoignage de M. H. Bégouën, dont une partie évoque les années 1914-18, nous publions cet inédit de Pierre Teilhard de Chardin daté des derniers mois de la première guerre mondiale.*

*En ces temps où les projets de l'homme se tournent vers les voyages planétaires, La grande Monade paraîtra prophétique. Du même coup on aura un exemple magnifique de la « première manière » de l'auteur, toute ruisselante de poésie. Déjà sous le symbole s'esquisse un de ses thèmes favoris : l'unification de l'Humanité. La « grande Monade » est le premier nom de la « Xoosphère ». La pensée n'a pas encore la précision ni les nuances des écrits postérieurs, où l'on peut voir comment la prise en bloc de l'humanité respecte et exalte la personnalité de chaque homme. C'est d'après ces écrits postérieurs qu'il convient d'entrevoir les développements de la cellule génératrice ici exprimée et l'amour que postule la « noogénèse ». L'interrogation « O Monade pensante... quelle attraction te guide... ? » ne portet-elle pas, implicite, toute la doctrine de l'Oméga transcendant ?*

*« Heureux le Monde qui finira dans l'extase !... »*

N.D.E.

Au-dessus de la crête des tranchées voisines, je viens de voir se lever la Lune. Le croissant mince et hésitant des derniers crépuscules est devenu, peu à peu, disque lumineux et plein. [40] Unique et Glorieuse, la Lune, invisible il y a quinze jours, se dégage des levées de terre noire, elle glisse, on dirait, à travers les barbelés.

- Salut, astre symbolique !

Il fut un temps où, sur ces mêmes hauteurs, théâtre de nos luttes, sur ces plateaux à peine différents de ce qu'ils sont maintenant, aucun homme ne passait encore. Seules, des troupes de ruminants animaient la solitude où rien ne poussait, - où rien de stable ne s'organisait.

Et puis, un jour, à la suite des chevaux, des antilopes, des éléphants, - chassant le gibier des prairies et chassés eux mêmes par la vie, des êtres intelligents apparurent ici, venant de l'est, quelque part.

L'instinct de la recherche, le besoin d'espace, la fuite devant le plus fort, les poussaient en avant, jusqu'à ce que leur flot se heurtât

au flot de la mer. - Par ces chasseurs errants l'Humanité tendait les premiers fils de son réseau sur la surface de la Terre.

... Aussi loin que nous pouvons regarder dans le passé,

l'histoire de notre race n'a pas changé. Elle est celle de coulées successives, qui, à partir de certains foyers cachés, ont étendu leurs nappes sur les continents.

Longtemps, ces nappes n'ont pas réussi à se rejoindre et à tout envelopper : elles mouraient avant d'avoir pu embrasser l'Univers ; ou bien leurs plis avancés demeuraient isolés, après une période de reflux, semblables à des flaques mortes ou des blocs figés. Ailleurs aussi, leurs fleuves interféraient en bouillonnements redoutables.

[41]

Malgré ces vicissitudes, le flux n'a pas cessé de monter ; et maintenant il recouvre la Terre. Les Hommes d'aujourd'hui se touchent partout ; partout ils se serrent. Comme un alliage brûlant, leur masse tumultueuse, encore agitée de soubresauts et secouée d'explosions, n'a plus qu'à chercher les lois de son équilibre interne.

L'Humanité en lutte contre elle-même est une Humanité en voie de solidification.

Qu'est-ce qui sort des tranchées obscures, devant moi, ce soir ? Est-ce la Lune, ou bien la Terre, une Terre unifiée, une Terre nouvelle ?

Quand a éclaté la grande guerre qui a jeté par terre, d'un seul coup, tout l'édifice d'une civilisation caduque, - les hommes de courte vue ou de vue maligne, ceux qui n'ont pas foi dans le Monde, ont triomphé, amèrement. Ils ont raillé, comme des pharisiens, la banqueroute du Progrès et la vanité de toute amélioration sociale.

Comme si tout ordre plus grand n'était pas toujours sorti des ruines de l'ordre plus petit !... comme si une surface jeune et fraîche ne se gonflait pas sous les lambeaux de l'ancienne écorce !

L'Histoire universelle nous le montre : après chaque révolution, après chaque guerre, l'Humanité est toujours apparue un peu plus cohérente, un peu plus unie, dans les liaisons mieux nouées de son organisme, dans l'attente affermie de sa commune libération...

... Plus différenciée, après chaque crise, et plus une, cependant.

... Que sera-ce donc, cette fois-ci !...

- Si nous n'assistons pas encore aujourd'hui au dernier sursaut de discorde, ce sera demain, car le dénouement se précipite : l'heure est proche où la masse humaine, se [42] refermant sur soi, groupera tous ses membres au sein d'une unité enfin réalisée, une même législation, un même esprit, une même orientation, tendant à recouvrir la diversité permanente des individus et des peuples. Encore un peu, et nous ne formerons plus qu'un bloc. C'est la *prise* !

Déjà dans la nuit silencieuse, par le monde houleux, j'entends un bruissement confus d'aiguilles cristallines qui s'assemblent, ou d'oiseaux qui se serrent au fond du nid, - un murmure profond de plainte, de gêne, de bien-être, de triomphe, qui monte de l'unité en voie de se consommer. Une émotion qui embrassait toutes choses a fait trembler mon cœur

... Quand s'est élevée, au-dessus du sol déchiré et noirci, la grande Monade.

Les éléments enfin réunis s'écrasaient, se réjouissaient, triomphaient, dans la joie d'avoir réussi à submerger la Terre...

Et moi, j'ai eu peur, et le vertige s'est emparé de moi-même, quand, mesurant les limites étroites où s'enfermait le globe radieux, j'ai pris soudain conscience de l'isolement irrémédiable où se trouve perdue la gloire de l'Humanité.

Il est si nouveau pour l'homme de se sentir, pour de bon, absolument seul, et de n'avoir plus rien, devant lui, où porter ses pas.

Les hommes, jusqu'ici, ont toujours vécu à l'ombre des réalités humaines plus grandes qu'eux-mêmes. Ils agissaient pour se rejoindre et pour s'étendre, - pour occuper plus de pays encore, et pour former par leurs alliances multipliées un peuple qui fût plus grand que le leur. Ils avaient, pour leurs triomphes, des spectateurs et des envieux : - pour diriger leurs pas, des guides ; - pour régler leurs conflits, une puissance

ce étrangère et des juges possibles. Ils ne se penchaient jamais *hors* de leur société ; - toujours, au-dessous d'eux, ils voyaient le dôme de la frondaison humaine...

Pour la première fois, ce soir, en remarquant le bloc unique [43] où nous sommes, tous, à la veille de nous trouver pris, j'ai eu l'impression d'*émerger* hors de notre race, et de dominer son ensemble fermé ; - et j'ai senti comme si, tous, accrochés les uns aux autres, nous flot-tions ensemble dans le vide.

Cette solitude n'avait rien de l'isolement initial, peuplé d'espairs, qu'éprouvait une poignée d'homme perdus sur une terre déserte ; ces hommes-là auraient devant eux un espace à conquérir et à remplir... J'ai senti sur moi le poids d'un isolement terminal et définitif, - la détresse de ceux qui ont fait le tour de leur prison sans lui trouver d'is-sue.

L'homme a l'homme pour compagnon. L'Humanité est  
*seule.*

Encore un peu, et la société n'aura plus à compter, pour régler son harmonie d'ensemble, sur aucune influence extérieure à elle-même ; - pour admirer ses progrès, sur aucun admirateur... Il faudra, alors, qu'elle trouve, sans sortir d'elle même, le ressort de son amélioration et la sagesse de son équilibre.

Quand la Terre pensante aura fini de se refermer sur soi, alors seulement nous saurons ce que c'est qu'une Monade !...

Ce soir, dans l'angoisse du schisme sanglant qui divise actuellement le Monde *sans recours possible* (déjà!) à *aucun arbitre*, à la lumière aussi des proclamations où, pour la première fois, et sous la pression d'une nécessité inéluctable, nos chefs dessinent le plan d'une civilisa-tion universelle, j'ai vu *les bords* de l'Humanité ; - J'ai aperçu le noir et le vide autour de la Terre...

---... Au-dessus des tranchées, la lune se balançait, toute ronde, dans le ciel immense...

La lune, elle, est attirée et réchauffée par les astres qui l'accom-pagnent. Mais jusqu'à nous, quelle pensée amie saurait venir à travers l'espace ?

[44]

Devant la grande Monade, *leur œuvre*, qui monte comme un engin au-dessus de la bataille, j'ai songé alors que les hommes, dès qu'ils l'apercevraient, se prosternerait d'abord, dans l'adoration et l'orgueil de leur puissance assouvie. L'Homme est déjà si fier quand il peut maîtriser les forces renfermées dans sa pauvre personne... Quel ne sera pas son geste d'indépendance lorsqu'il sera parvenu à ramasser sous une seule sphère la puissance incluse dans son espèce tout entière !

Mais bientôt j'ai vu qu'au cœur de cette satisfaction et de cette suffisance filtrerait, goutte à goutte, l'inquiétude qui, dès l'abord, a imprégné ma vision de la grande Monade, - l'angoisse de se sentir *fermée*.

Inexorablement, le sentiment des limites de notre domaine fera son chemin jusqu'à la conscience des plus distraits parmi nous ; - il glissera son froid dans l'âme des plus enthousiastes. Ce que j'éprouve en ce moment, tous finiront par le sentir, *ensemble*.

Heure critique que celle où les humains, non plus çà et là, mais en masse, s'éveilleront à la conscience *collective* de leur isolement en plein ciel ; - où, levant les yeux sur la figure totale de leur monde, ils se verront *encerclés* !...

O de tous les peuples, quelle force te maintient agrégée sur toi-même ? et quelle attraction t'empêche de tomber ?

J'imagine que l'Humanité, quand elle aura compris, en bloc, qu'elle est scellée sur soi, et que sur soi seule au monde (sinon dans les cieux) elle peut compter pour se sauver, sentira d'abord passer dans ses fibres un immense frisson de charité interne. Il nous arrive d'apercevoir, par éclairs, quels trésors de bonté l'homme cache pour l'homme, dans son cœur. Mais ces trésors sont presque toujours fermés, en sorte que, de la société, nous ne connaissons guère que les servitudes et les heurts : les hommes d'aujourd'hui vivent au hasard, sans se chercher et sans s'aimer... Si la pression d'une grande nécessité [45]

commune arrivait à vaincre nos répulsions mutuelles et à briser la glace qui nous isole, qui peut savoir quel bien-être et quelle tendresse ne sortiraient pas de notre multitude harmonisée ? Quand ils se sentiront réellement seuls au monde, les hommes (à moins qu'ils ne s'entre-déchirent) commenceront à s'aimer.

Et, plutôt que de s'abandonner, aussi, à une inaction découragée, ils remarqueront, j'aime à le croire, combien leurs travaux ont été, jusqu'ici, vains et désordonnés. Même en ce siècle, les hommes vivent au hasard des circonstances, sans autre but que le pain quotidien ou la vieillesse tranquille. On compte ceux que séduit une oeuvre plus vaste que le cadre de leur vie individuelle... Nous entrevoyons tout juste, à l'heure qu'il est, ce que peut être un *effort national*. Il faudra bien pourtant que l'Humanité adulte, sous peine de périr à la dérive, s'élève jusqu'à l'idée d'un *effort humain*, spécifique et intégral. Après s'être laissé longtemps vivre, elle comprendra un jour que l'heure est venue de se faire elle-même, et de frayer sa voie...

À mesure que se propageait sur Terre la conscience propre de la Monade, il me semblait voir son disque se concentrer et s'illuminer, en même temps que sa course se fixait plus droit sur le Zénith. La grande Monade avait sans doute trouvé un but unique, collectif, *humain*, de son existence, - et à cette oeuvre vitale, suprême, tous les efforts particuliers concouraient, chacun à sa mesure...

- Les anciens croyaient que les astres vivaient, pareils à de grands animaux, ou à des esprits. J'aperçois la vérité dans leur erreur. Les astres, peut-être bien, sont disséminés sans communication possible dans l'espace afin de porter chacun une âme spéciale, l'âme des peuples qui se multiplient à leur surface, - l'âme commune de tous ceux que leur isolement cosmique comprime dans l'amour et dans l'effort, jusqu'à la naissance d'un mystérieux organisme, produit de leur connaissance.

[46]

Quand les derniers spasmes qui secouent aujourd'hui la civilisation paraîtront aussi étranges et lointains à nos descendants qu'à nous-

mêmes l'invasion, en ce coin de France, des premiers nomades, - au-dessus d'une Humanité concentrée sur son idéal de progrès, tu te lèveras, ô Lune, comme ce soir sur les tranchées fumantes, - la même au-dessus de nos arrière arrière-petits-enfants. Et sur les vivants assoupis après leur tâche quotidienne, sur ceux aussi qui vaqueront aux gardes nocturnes, tu laisseras tomber ton mélancolique sourire.

Lune pâle, Lune glacée, ceux qui te regarderont alors, pleins de force sur une Terre vieillie, comprendront-ils le sens dernier de ta figure muette ?

L'ascète place devant sa vue l'image funèbre d'un crâne blanchi.

Que nous rappelle, astre éteint, ton visage blafard, suspendu devant tous les âges, sinon que l'Humanité croît, liée à un cadavre ?...

Travaillez, sembles-tu nous dire, travaillez tant que vous pourrez, ô hommes, à rendre votre demeure belle et habitable, passionnez-vous à découvrir les secrets et à créer la beauté. Ce qui vous attend, à votre tour, vous et vos oeuvres, c'est la fixité de mon écorce raidie.

Est-ce un défi que tu nous portes dans ta mort, ô Lune, miroir implacable de notre avenir, ou bien est-ce la dernière leçon ?

Si c'est un défi, si tu es morte pour n'avoir pas réussi, eh bien ! nous allons lutter pour faire ce que tu n'as pas assez intensément voulu. Nous allons essayer, à notre tour, de forcer les barrières de notre isolement.

Le Monde est peut-être beaucoup plus plastique que nous ne pensons : nous allons porter sur ses déterminismes, sur ses limites, l'ardeur convergente de notre action, de notre pensée pour tâcher de l'amollir ou de le dilater...

Peut-être, malgré son impressionnante grandeur, ce Colosse a-t-il des pieds d'argile ?... Nous allons heurter ses bases, [47] comme un bélier, de toute la force jointe de nos épaules. Si nous pouvions le jeter en bas, et nous échapper à travers les décombres ?

Peut-être au moins, l'océan d'espace qui nous emprisonne est-il perméable à notre pensée, ou même à quelque chose de notre vie ?... Nous allons lancer sur lui une barque, et laisser derrière nous sombrer la Terre ?

Mais non, c'est folie que d'espérer sortir vivants de l'enceinte condamnée qui nous renferme, - folie que de vouloir communiquer à tout l'Univers la vie de la grande Monade !... Quel Titan empêcherait la Matière de continuer son repliement inexorable, et de se refermer sur nous ?

Le jour viendra où, comme un grand fossile, la Terre gravitera elle aussi toute blanche. Rien ne remuera plus à sa surface ; et elle aura gardé tous nos os.

Ce n'est donc pas la provocation à un duel insensé qui descend sur nous du ciel, par les nuits claires... C'est un suprême avertissement.

Ici-bas, la chair, élaborée par l'esprit pour agir et se développer, devient fatalement, tôt ou tard, une prison où l'âme étouffe. Pour les organismes naturels, qu'ils appartiennent à l'individu ou à l'Humanité, il n'y a par suite qu'une seule issue vers la plus grande Vie, - et c'est la Mort.

Incessamment, comme une buée qui tremble et s'évanouit, un peu d'esprit libéré monte et s'évapore autour de la Terre : l'âme des trépassés. Par ce même chemin doit s'en aller l'esprit achevé et mûri de la grande Monade.

Chaque astre (s'il est vrai que tous vivent, chacun à leur tour) connaîtra sa mort particulière : dans le froid ou dans l'embrasement, - dans les luttes intestines ou dans le bonheur assoupi...

La seule vraie mort, la bonne mort, est un paroxysme de vie : elle s'obtient par l'effort acharné des vivants pour être plus purs, plus uns, plus tendus hors de la zone où ils sont confinés.

[48]

Heureux le Monde qui finira dans l'extase !

Ma vision était donc incomplète.

Même en englobant sous une seule forme la totalité de notre race il est faux que nous voyions devant nous se lever une véritable monade. A nos yeux furent seulement les tourbillons temporaires engendrés par deux fleuves qui se séparent.

Pendant que les résidus de la vie retournent peu à peu à une masse unique, réceptacle final de toute matière inerte (pour s'évanouir ensuite peut-être en quelque extrême pulvérulence) l'Esprit se dégage de chaque unité cosmique, attiré vers le pôle des âmes. Voilà l'histoire du Monde.

Un à un, - chacun emportant la nuance spéciale, les propriétés particulières, la vision propre de la Terre où ils ont poussé - des groupes distincts de vivants rejoignent le Centre où se combine, sans doute, en une seule Chose, le miel spirituel extrait des corps innombrables semés au firmament.

Ainsi, notre isolement désespérant n'est que partiel, relatif à l'organisme terrestre qui est pour un temps notre matrice commune...

Une même influence anime et relie tout ce qui pense... Un cercle unique embrasse tout l'esprit et n'emprisonne rien...

Cette unité supérieure et sans limite de l'Univers, nous ne la percevons qu'à peine ; tout au plus, à certaines heures, un souffle plus grand que nous passe-t-il, venant on ne sait d'où, à travers notre âme... Mais que pourraient bien comprendre, songeons-y, de notre vie personnelle, ou seulement de la vie d'une de nos cellules, des êtres infinitésimaux sur les molécules de notre corps ?...

O centre merveilleux ! ô sphère immense ! ô Dieu !...

En ce soir de guerre, tout s'enveloppait pour moi dans la plénitude de la grande Monade, - au clair de lune. \*

---

\* *Inédit.* Vertus, 15 janvier 1918.

[49]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**4.**

---

**POUR LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN**

*Par André GEORGE*

[Retour à la table des matières](#)

Comment n'avouerai-je pas, dès l'abord, la confusion extrême que j'éprouve à donner ici le plus imparfait des témoignages? Non certes que je n'aie connu le Révérend Père Teilhard de Chardin, mais bien au contraire parce que je l'ai connu. Tous ceux qui l'approchaient, ne fût-ce qu'en passant, ressentait l'impression si forte et douce, tout ensemble, qui très vite se dégageait de lui : ce mélange souverain de simplicité sans réserve et de parfaite noblesse, ce ton familier et cette hauteur de vues, cette pensée audacieuse, ailée, qui s'exprimait dans des mots sans recherche et de la façon la moins doctorale du monde. Je ne lui cachais pas, le plus souvent, combien mon pauvre esprit aptère, lui, si lourdement chargé parfois du bagage physicien, avait peine à prendre son vol vers le « point oméga ». Personne n'était moins autoritaire, totalitaire, dans l'entretien que le Père Teilhard et c'est bien ce qui rendait son commerce si précieux, lorsqu'on n'hésitait jamais à dire les objections, à discuter tel néologisme, en un mot à accuser trop crûment un peu d'essoufflement devant l'ascension rude ou le vol vertigineux même, à quoi vous conviaient les vues hardies de ce grand éveilleur.

Et maintenant que cette mort, au soir de Pâques, le dresse dans sa stature achevée, il conviendrait de ne rien dire qui ne fût exactement juste et important. Il faudrait au moins reprendre les grands textes du Père, réfléchir, méditer, trier, aller à l'essentiel, et, supposé qu'on en fût capable, dominer enfin une immense matière en mouvement.

[50]

Je songe à cette définition centrale dans son œuvre que Pierre Teilhard donnait du phénomène humain, voici plus d'un

quart de siècle : L'apparition dans notre univers du pouvoir de réfléchir et de penser. C'est bien envers lui-même qu'il faudrait d'abord exercer ce pouvoir : réfléchir et penser à ses problèmes, comme il n'a cessé de le faire !

J'ai lu cette conférence sur le bonheur publiée ci-après et que je ne connaissais pas. Au début de ma lecture, je me rappelais cette remarque de Joubert, à propos du bonheur : un des plus beaux mots de la langue, et je devinais que l'esprit original du Père allait nous en donner quelque interprétation bien personnelle, dans la perspective (un mot encore qu'il affectionnait, comme son ami Edouard Le Roy) qui était la sienne. Le lecteur verra que l'on ne pouvait être déçu. Tout le sujet banal se trouve puissamment orienté, emporté vers le haut. C'est une montée comme toujours, une ascension, un progrès qui nous sont offerts, - la route vers le bonheur est une route de montagne, c'est la voie qui nous conduit à grandir, à aimer, à adorer. L'humanisme chrétien devient ici bien différent du paisible sentiment dévôt, fleuri et discret des charmants humanistes traditionnels qui, particulièrement, ouvraient l'*Histoire littéraire* de Henri Bremond. Avec le Père Teilhard, c'est toujours à l'effort, au dépassement que nous sommes appelés : non à la vue rassurante et tranquille du passé, mais à la contemplation active de l'avenir, d'un avenir où rayonne le seul Christ Universel.

Et je me prends à revivre mes ultimes rencontres avec le Père. C'était au terme de son séjour européen, l'année dernière. Dans sa chambre, aux Etudes, un matin de la fin de juin, il m'avait donné rendez-vous. Il me parla longuement de ses idées sur l'Afrique « berceau de l'humanité », qu'il a développées dans l'article récemment paru à la Revue des Questions Scientifiques <sup>5</sup>. De mon côté, je l'interrogeai sur

---

<sup>5</sup> « L'Afrique et les Origines Humaines », R.Q.S., 20 janvier 1955. *L'Apparition de l'Homme*, P. 277-291, Editions du Seuil.

la découverte passionnante de Hürzeler, touchant l'ancienneté reculée du phénomène de l'hominisation, découverte toute [51] neuve alors et que venait de m'apprendre notre ami commun Jean Piveteau.

Le hasard fit qu'un mois plus tard, le mardi 27 juillet, nous nous retrouvions sans l'avoir prévu sur la route de Toulouse, à Uzerche, déjeunant à des tables voisines. Il était avec le Père Leroy, le biologiste connu, son confrère jésuite, qui l'emmenait à Lascaux.

Je revois le beau visage, si rempli de lumineuse sérénité, dont le profil surtout m'évoquait parfois celui de Newman. Pierre Teilhard de Chardin poursuivait sa route et nous ne devions plus nous revoir. Mais cet infatigable explorateur des terres inconnues de la pensée, ce prodigieux semeur de hardiesses, risque-t-il vraiment de disparaître ? \*

---

\* La Table Ronde : juin 1955.

[53]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

## 5.

---

# RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR

*Par P. TEILHARD DE CHARDIN*

[Retour à la table des matières](#)

De même que, dans le Monde de la Matière mécanisée, tous les corps obéissent aux lois d'une gravitation universelle, - de même, dans le Monde de la Matière vitalisée, tous les êtres organisés, même les plus inférieurs, s'orientent et se déplacent dans la direction qui leur apporte le plus de bien-être.

Traiter du bonheur devrait donc être la plus facile des tâches pour un conférencier. Vivant parlant à des vivants, n'est-il pas sûr de ne s'adresser qu'à des convaincus et à des initiés ?

Bien plus délicate et complexe se révèle, à l'expérience, la tâche que j'entreprends devant vous aujourd'hui.

Comme tous les autres êtres animés, sans doute, l'Homme désire essentiellement être heureux. Mais cette exigence fondamentale, chez lui, prend une forme compliquée et nouvelle. L'Homme, en effet, n'est pas seulement un vivant plus sensible et plus vibrant que les autres. De par son « hominisation » il est devenu un vivant réfléchi et critique. Or ce don de la réflexion entraîne avec soi deux propriétés redoutables, je veux dire la perception du possible et la perception de l'avenir, - double pouvoir dont l'apparition suffit à jeter le trouble et

la dispersion dans la montée jusqu'alors si cohérente et si limpide de la Vie. Perception du possible et perception de l'avenir, l'une et l'autre se conjuguant pour rendre inexhaustibles et pour disperser en tous sens nos craintes aussi bien que nos espérances... Là où l'animal ne paraît pas trouver de difficultés à avancer, infailliblement, vers ce qui le satisfait, l'Homme, lui, voit, à chaque pas et dans chaque direction, un [54] problème, auquel il n'a pas cessé, depuis qu'il est Homme, de chercher, sans succès, une solution définitive et universelle.

« *De vita beata* », comme disaient déjà les Anciens. Qu'est-ce que le bonheur ?

Sur ce sujet l'es livres, les enquêtes, les expériences individuelles et collectives se succèdent, pathétiquement, depuis des siècles sans parvenir à faire l'unanimité. Et, en fin de compte, pour beaucoup d'entre nous, la conclusion pratique de tous ces débats est qu'il est vain de chercher davantage. Ou bien le problème est insoluble : point de vrai bonheur dans ce monde. Ou bien il comporte seulement une infinité de solutions particulières, -il est indéterminé. Etre heureux : affaire d'appréciation personnelle. Vous aimez le vin et la bonne chère. Moi je préfère les automobiles, la poésie ou la bienfaisance. « A chacun ses goûts, et à chacun sa chance. » Voilà ce que vous avez souvent entendu dire, certainement ; et voilà peut-être aussi ce que vous pensez un peu.

C'est directement à l'encontre de ce scepticisme relativiste, et finalement pessimiste de nos contemporains, que je me

propose d'aller ce soir, en vous montrant que, même pour l'Homme, la direction générale du bonheur n'est pas du tout aussi équivoque qu'on veut bien le dire, - pourvu toutefois que, limitant notre enquête à la recherche des joies essentielles, nous nous appuyions dans notre recherche sur les enseignements de la Science et de la Biologie.

Puisque je ne peux malheureusement pas vous donner le bonheur, puissé-je au moins vous aider à le trouver !

Deux parties formeront cet exposé :

Dans la première, surtout théorique, nous tâcherons de définir ensemble la meilleure route conduisant au bonheur humain.

Dans la seconde, servant de conclusion, nous nous demanderons comment conformer nos vies individuelles à ces axes généraux de béatification.

[55]

## I. Les axes théoriques du bonheur

### A. À l'origine du problème : trois attitudes différentes en face de la vie

Afin de mieux comprendre comment se pose à nous le problème du bonheur, et pourquoi, devant lui, nous sommes amenés à hésiter, il est indispensable, pour commencer, de faire un tour d'horizon, c'est-à-dire de distinguer trois attitudes initiales, fondamentales, adoptées *en fait* par les hommes en face de la Vie.

Guidons-nous, si vous le voulez bien, par une comparaison.

Supposons des excursionnistes partis pour l'escalade d'un sommet difficile ; et considérons leur groupe quelques heures avant le départ. A ce moment on peut imaginer que l'équipe se divise en trois sortes d'éléments.

Les uns regrettent d'avoir quitté l'auberge. La fatigue, les dangers leur paraissent disproportionnés avec l'intérêt du succès. Ils décident de revenir en arrière.

Les autres ne sont pas fâchés d'être partis. Le soleil brille, la vue est belle. Mais pourquoi monter plus haut ? Ne vaut-il pas mieux jouir de la montagne là où on se trouve, en pleine prairie ou en plein bois ? - Et ils s'étendent sur l'herbe ou explorent les environs, en attendant l'heure du pique-nique.

Les autres enfin, les vrais alpinistes, ne détachent pas leurs yeux des cimes qu'ils se sont juré d'atteindre. Et ils repartent en avant.

Des fatigués, - des bons vivants, - des ardents.

Trois types d'Homme que nous portons en germe, chacun au fond de nous-mêmes, - et entre lesquels, en fait, se divise depuis toujours l'Humanité autour de nous.

### *1) Des fatigués (ou des pessimistes), d'abord.*

Pour cette première catégorie d'hommes, l'existence est une erreur ou un raté. Nous sommes mal engagés, - et par conséquent il s'agit, le plus habilement possible, de quitter le jeu. [56] - Portée à l'extrême, et systématisée en doctrine savante, cette attitude aboutit à la sagesse hindoue, pour qui l'Univers est une illusion et une chaîne, - ou à un pessimisme « schopenhauerien ». Mais, sous une forme atténuée et commune, la même disposition apparaît et se trahit dans une foule de jugements pratiques que vous connaissez bien. « A quoi bon chercher ?... Pourquoi ne pas laisser les sauvages à leur sauvagerie, et les ignorants à leur ignorance ? Pourquoi la Science et pourquoi la Machine ? N'est-on pas mieux étendu que debout ? mort que couché ? » - Tout ceci revient à dire, au moins implicitement, qu'il vaut mieux être moins qu'être plus, - et que le mieux serait de ne pas être du tout.

### *2) Des bons vivants (ou des jouisseurs) ensuite.*

Pour les hommes de cette deuxième espèce, il vaut mieux certainement être que ne pas être. Mais « être », prenons y garde, prend alors un sens tout particulier. Etre, vivre, pour les disciples de cette école, ce n'est pas agir, mais c'est se remplir de l'instant présent. Jouir de chaque moment et de chaque chose, jalousement, sans en rien laisser perdre, - et surtout sans se préoccuper de changer de plan : en ceci consiste la sagesse. Que la satiété vienne, on se retournera sur l'herbe, on se dégourdira les jambes, on changera de point de vue ; et ce faisant, du reste, on ne se privera pas de descendre. Mais, pour et sur l'avenir on ne risque rien, - à moins que, par un excès de raffinement, on s'intoxique à jouir du risque pour lui-même, que ce soit pour goûter le frémissement d'oser ou pour sentir le frisson d'avoir peur.

Tel nous représentons-nous, sous une forme simpliste, l'ancien hédonisme païen, de l'école d'Epicure. Telle était en tous cas, il n'y a pas longtemps, dans les cercles littéraires, la tendance d'un Paul Morand, ou celle d'un Montherlant - ou, beaucoup plus subtile, celle d'un Gide (celui des *Nourritures Terrestres*), pour qui l'idéal de la vie est de boire sans jamais éteindre (mais plutôt de façon à augmenter) sa soif

- nullement avec l'idée de reprendre des forces, mais par souci [57] de rester prêt à se pencher, toujours plus avidement, sur toute source nouvelle.

*3) Et des ardents, enfin* - ceux-là, veux-je dire, pour qui vivre est une ascension et une découverte. Non seulement, pour les hommes formant cette troisième catégorie, il vaut mieux être que ne pas être, mais encore il est toujours possible, et uniquement intéressant, de devenir plus. Aux yeux de ces conquérants épris d'aventures, l'être est inépuisable, - non pas à la manière gidiennne, comme un joyau à facettes innombrables, qu'on peut tourner en tous sens sans se lasser, - mais comme un foyer de chaleur et de lumière dont il est possible de se rapprocher toujours plus. - On peut plaisanter ces hommes, les traiter de naïfs, ou les trouver gênants. Mais en attendant ce sont eux qui nous ont faits, et c'est d'eux que s'apprête à sortir la Terre de demain.

Pessimisme et retour au Passé ; jouissance du moment présent ; élan vers l'Avenir. Trois attitudes fondamentales, je disais bien, en face de la Vie. Et par suite, inévitablement, voilà qui nous replace au cœur même de notre sujet - trois formes opposées de bonheur en présence.

*1) Bonheur de tranquillité*, d'abord. Pas d'ennuis, pas de risques, pas d'efforts. Diminuons les contacts - restreignons nos besoins - baissons nos lumières - durcissons notre épiderme - rentrons dans notre coquille. - L'homme heureux est celui qui pensera, sentira et désirera le moins.

*2) Bonheur de plaisir*, ensuite, - plaisir immobile, ou, mieux encore, plaisir incessamment renouvelé. Le but de la vie n'est pas d'agir et de créer, mais de profiter. Donc, moindre effort encore, ou juste l'effort nécessaire pour changer de coupe et de liqueur. S'étaler le plus possible, comme la feuille aux rayons du soleil - varier à chaque instant sa position pour mieux sentir : voilà la recette du bonheur. - L'homme heureux est celui qui saura savourer le plus complètement l'instant qu'il tient entre les mains.

[58]

3) *Bonheur de croissance*, enfin. De ce troisième point de vue, le bonheur n'existe pas ni ne vaut par lui-même, comme un objet que nous puissions poursuivre et saisir en soi ; mais il n'est que le signe, l'effet, et comme la récompense de l'action convenablement dirigée. « Un sous-produit de l'effort », dit quelque part A. Huxley. Ce n'est donc pas assez, comme le suggère l'hédonisme moderne, de se renouveler n'importe comment pour être heureux. Nul changement ne béatifie, à moins qu'il ne s'opère en *montant*. - L'homme heureux est donc celui qui, sans chercher directement le bonheur, trouve inévitablement la joie, par surcroît, dans l'acte de parvenir à la plénitude et au bout de lui-même, en avant.

Bonheur de tranquillité, bonheur de plaisir, bonheur de développement.

Entre ces trois lignes de marche la Vie, au niveau de l'Homme, hésite et divise son courant, sous nos yeux.

Pour motiver notre choix, n'y aurait-il vraiment, comme on le répète, qu'une préférence individuelle de goût et de tempérament ?

Ou bien pouvons-nous trouver quelque part une raison, indiscutable parce que objective, de décider qu'une des trois voies est absolument la meilleure, et par conséquent la seule qui puisse authentiquement nous béatifier ?

## B. La réponse des faits

### 1. *Solution générale : vers la plus grande Conscience.*

Je suis absolument convaincu, pour ma part, qu'un tel critère, indiscutable et objectif, existe - non point mystérieux et caché, mais étalé à tous les yeux ; et je tiens que, pour l'apercevoir, il nous suffit de regarder autour de nous la Nature, à la lumière des dernières conquêtes de la Physique et de la Biologie - c'est-à-dire à la lumière de nos idées nouvelles sur le grand phénomène de l'Évolution.

[59]

Personne, vous le savez, n'en doute plus sérieusement aujourd'hui. L'univers n'est pas fixe « ontologiquement » - mais il se meut, depuis

toujours, dans le tréfonds de sa masse entière, suivant deux grands courants contraires : l'un entraînant la Matière vers des états de désagrégation extrême ; l'autre aboutissant à l'édification d'unités organiques dont les types supérieurs, astronomiquement complexes, forment ce que nous appelons « le monde vivant ».

Ceci posé, considérons plus particulièrement le deuxième de ces courants, c'est-à-dire celui de la Vie, auquel nous appartenons. Pendant un bon siècle les savants, tout en admettant la réalité d'une Evolution biologique, ont discuté pour savoir si le mouvement qui nous emporte n'est qu'une sorte de tourbillonnement circulaire fermé, ou bien s'il correspond à une dérive définie, menant la fraction animée du Monde vers quelque état supérieur déterminé. Or aujourd'hui c'est la deuxième de ces hypothèses qui, de l'avis presque unanime, semble décidément correspondre à la réalité. La Vie ne se complique pas sans lois, et comme au hasard. Mais, prise aussi bien dans son ensemble que dans le détail des êtres organisés, elle progresse méthodiquement, irréversiblement, vers des états de conscience de plus en plus élevés. En sorte que l'apparition finale, et toute récente, de l'Homme sur la Terre, n'est que le résultat, régulier et logique, d'un processus ébauché dès les origines de notre planète.

Historiquement la Vie (c'est-à-dire en fait l'Univers lui même, pris dans sa portion la plus active) est une montée de Conscience. - N'apercevez-vous pas immédiatement la conséquence directe de cette proposition sur notre attitude et notre conduite intérieures ?

Nous dissertons à perte de vue, disais-je il y a un instant, sur la meilleure attitude à prendre en face de nos vies. Mais, ce faisant, ne ressemblons-nous pas à un voyageur qui, emporté par un train rapide entre Paris et Marseille, se demanderait encore si c'est vers le Nord ou vers le Sud qu'il vaut mieux pour lui aller ? - Nous discutons . mais à quoi bon, puisque la décision a déjà été prise en dehors de nous, et que nous sommes embarqués. Depuis plus de 400 millions d'années sur notre [60] Terre (il serait plus exact de dire : depuis toujours, dans l'Univers) l'immense masse d'êtres dont nous faisons partie s'élève, tenacement, inlassablement, vers plus de liberté, plus de sensibilité, plus de vision intérieure : et nous nous demandons encore où il faut aller ?...

En vérité, à la lumière des grandes lois cosmiques, l'ombre des faux problèmes s'évanouit. Sous peine de contradiction physique (c'est-à-dire sous peine de nier tout ce que nous sommes et tout ce qui nous a faits) nous ne pouvons qu'adopter, chacun pour nous, le choix primor-

dial impliqué ans le Monde dont nous sommes les éléments réfléchis. Reculer pour moins être, s'arrêter pour jouir : ces deux gestes par lesquels nous chercherions à naviguer à contrecourant du flot universel apparaissent comme d'absurdes impossibilités.

Ainsi, à gauche et à droite, les routes se ferment et seule reste ouverte l'issue en avant.

Scientifiquement et objectivement, l'unique réponse faisable aux appels de la Vie est la marche du progrès.

Et, par suite, scientifiquement et objectivement aussi, le seul vrai bonheur est ce que nous avons appelé le bonheur de croissance ou de mouvement.

Comme et avec le Monde, voulons-nous donc être heureux ? Laissons les fatigués et les pessimistes glisser en arrière. Laissons les jouisseurs s'allonger bourgeoisement sur la pente. Et joignons-nous sans hésiter au groupe de ceux qui veulent risquer l'ascension jusqu'au dernier sommet. En avant!...

Mais ce n'est pas tout d'avoir opté pour l'ascension. Reste encore à ne pas se tromper de sentier. C'est très bien de se lever pour partir. Mais, pour gagner la cime avec allégresse, quel est le bon chemin ?

Ici encore, de manière à rester sur un terrain solide, observons les démarches de la Nature, - interrogeons les sciences de la Vie.

## *2. Solution détaillée : les trois temps de la personnalisation.*

Dans le Monde, disais-je, la vie s'élève vers toujours plus de conscience pour toujours plus de complexité, - comme si la [61] complication grandissante des organismes avait pour effet d'approfondir le centre de leur être.

Or, comment s'opère-t-elle, en fait et dans le détail, cette marche à la plus haute unité ?

Pour plus de clarté et de simplicité, limitons-nous au cas l'Homme - l'Homme, le plus élevé psychiquement, et pour nous, le mieux connu aussi de tous les vivants.

Trois phases, trois pas, trois mouvements successifs et conjugués sont reconnaissables, à l'examen, dans le processus de notre unification intérieure, c'est-à-dire de notre personnalisation. Pour être plei-

nement soi et vivant, l'Homme doit : 1) se centrer Sur Soi ; 2) se décentrer sur « l'autre » ; 3) se surcentrer sur un plus grand que soi.

Définissons et expliquons l'un après l'autre ces trois mouvements en avant, auxquels (puisque le bonheur, nous l'avons décidé, est un effet de croissance) doivent nécessairement correspondre trois formes de béatification.

1. *Centration*, d'abord. - Non seulement physiquement, mais intellectuellement et moralement, l'homme n'est Homme qu'à condition de se cultiver. Et non pas seulement jusqu'à l'âge de vingt ans !... Pour Être pleinement nous-mêmes, nous devons donc travailler toute notre vie durant à nous organiser, c'est-à-dire à porter toujours plus d'ordre, plus d'unité dans nos idées, nos sentiments, notre conduite. Tout le programme, ici, tout l'intérêt (mais aussi tout l'effort !) de la vie intérieure, avec sa dérive inévitable vers des objets de plus en plus spirituels, de plus en plus élevés... Chacun de nous, au cours de cette première phase, nous avons à reprendre et à répéter, pour notre compte personnel, le labeur général de la Vie. Etre, c'est d'abord se faire et se trouver.

2. *Décentration*, ensuite. La tentation ou illusion élémentaire qui guette, dès sa naissance, le centre réfléchi que nous abritons chacun au fond de nous serait de s'imaginer que pour grandir il lui est bon de s'isoler sur soi, et de poursuivre égoïstement, en soi seul, le travail original de son achèvement : se couper des autres, ou tout ramener à soi. Or il n'y a pas qu'un [62] seul homme sur la Terre. Il y en a, au contraire, et il ne peut y en avoir qu'une myriade en même temps. Ce fait est d'une évidence banale. Et cependant replacé dans les perspectives générales de la Physique, il prend une importance capitale, - car il signifie tout bonnement que, si individualisés par nature que soient les êtres pensants, chaque homme ne représente encore qu'un atome, ou, si vous préférez une très grosse molécule, avec toutes les autres semblables, un système corpusculaire défini, auquel il ne peut échapper. Physiquement, biologiquement, l'Homme, comme tout ce qui existe dans la Nature, est essentiellement plural. Il correspond à un « phénomène de masse ». Ceci veut dire, en première approximation, que nous ne pouvons progresser jusqu'au bout de nous-mêmes sans sortir de nous-mêmes en nous unissant aux autres, de façon à développer par cette union un surcroît de conscience - conformément à la grande Loi de Complexité. - De là les urgences, de là le sens profond de l'amour

qui, sous toutes ses formes, nous pousse à associer notre centre individuel avec d'autres centres choisis et privilégiés, - l'amour, dont la fonction et le charme essentiels sont de nous compléter.

3. *Sûr-centration*, enfin. - Et ceci, bien que moins évident, est absolument nécessaire à comprendre.

Pour être pleinement nous-mêmes, disais-je, nous nous trouvons forcés d'élargir la base de notre être, c'est-à-dire, de nous adjoindre « de l'Autre ». Or, une fois amorcé un petit nombre d'affections privilégiées, ce mouvement d'expansion ne s'arrête plus : mais il nous aspire insensiblement, de proche en proche, sur des cercles de rayon toujours plus grand. Voilà ce qui est particulièrement manifeste dans le Monde d'aujourd'hui. - Depuis toujours, sans doute, l'Homme a été vaguement conscient d'appartenir à une seule grande Humanité. Ce n'est toutefois que pour nos générations modernes que ce sens social confus commence à prendre sa réelle et complète signification. Au cours des dix derniers millénaires (période durant laquelle la civilisation s'est brusquement accélérée) les hommes se sont abandonnés sans beaucoup réfléchir aux forces multiples, plus profondes que toute guerre, qui peu à [63] peu les rapprochaient entre eux. Or, en ce moment, nos yeux se dessillent ; et nous commençons à apercevoir deux choses. La première, c'est que, dans le moule étroit et inextensible représenté par la surface fermée de la Terre, sous la pression d'une population et sous l'action de liaisons économiques qui ne cessent de se multiplier, nous ne formons déjà plus qu'un seul corps. Et la seconde c'est que, dans ce corps lui-même, par suite de l'établissement graduel d'un système uniforme et universel d'industrie et de science, nos pensées tendent de plus en plus à fonctionner comme les cellules d'un même cerveau. - Qu'est-ce à dire sinon que, la transformation poursuivant sa ligne naturelle, nous pouvons prévoir le moment où les hommes sauront ce que c'est, comme par un seul cœur, de désirer, d'espérer, d'aimer tous ensemble la même chose en même temps...

L'Humanité de demain, - quelque « super-Humanité » beaucoup plus consciente, beaucoup plus puissante, beaucoup plus unanime que la nôtre, sort des limbes de l'avenir, elle prend figure sous nos yeux. Et simultanément (je vais y revenir) le sentiment s'éveille au fond de nous-mêmes que, pour parvenir au bout de ce que nous sommes, il ne suffit pas d'associer notre existence avec une dizaine d'autres existences choisies entre mille parmi celles qui nous entourent, - mais qu'il nous faut faire bloc avec toutes à la fois.

Que conclure de ce double phénomène, externe et interne,

sinon ceci : ce que la Vie nous demande, en fin de compte, de faire pour être, c'est de nous incorporer et de nous subordonner à une Totalité organisée dont nous ne sommes, cosmiquement, que les parcelles conscientes. Un centre d'ordre supérieur nous attend, - déjà il apparaîtrait - non plus seulement à côté, mais *au-delà* et *au-dessus* de nous mêmes.

Non plus seulement se développer soi-même, donc, - ni même seulement se donner à un autre égal à soi - mais encore soumettre et ramener sa vie à un plus grand que soi.

Autrement dit, être d'abord. Aimer, ensuite. Et, finalement., adorer.

Telles sont les phases naturelles de notre personnalisation.

Trois degrés enchaînés, vous le voyez, dans le mouvement [64] ascensionnel de la Vie ; et par conséquent, aussi, trois degrés superposés de bonheur, - si le bonheur est bien, comme nous l'avons reconnu, indissolublement associé au geste de monter.

Bonheur de grandir, - bonheur d'aimer, - et bonheur d'adorer.

Voilà en dernière analyse, la triple béatitude que la théorie nous permet de prévoir en partant des lois de la Vie.

Or quel est, sur ce point, le verdict de l'expérience ?

Essayons un peu de vérifier sur les faits, par des mesures directes, la justesse de nos déductions.

Bonheur de grandir au fond de soi, - en forces, en sensibilité, en possession de soi-même. Bonheur, aussi de se rejoindre les uns les autres, entre corps et âmes faits pour se compléter et pour s'unir.

Sur la pureté et l'intensité de ces deux premières formes de joie, inutile d'insister. Tout le monde, au fond, est d'accord pour les célébrer.

Mais bonheur de s'immerger et de se perdre, dans l'avenir, en un plus grand que soi... Ne sommes-nous pas ici en pleine spéculation ou en plein rêve ? - Se réjouir de ce qui nous dépasse, et de ce que nous ne pouvons encore ni voir ni toucher... Qui donc, à part quelques illuminés, se soucie de pareille chose, dans le monde positiviste et matérialiste où nous sommes plongés !

Qui donc s'en soucie ?

Mais rendez-vous seulement compte un peu de ce qui se passe autour de nous !

Il y a quelques mois, au cours d'une réunion semblable je vous décrivais le cas des deux Curie, - cet homme et cette femme dont le bonheur a été de se lancer dans une aventure, la découverte du Radium, où ils avaient conscience que perdre leur vie était la gagner. Eh bien, soit plus modestement, soit avec des modalités différentes, combien d'autres hommes, hier et aujourd'hui, n'ont-ils pas été saisis ou ne sont-ils pas encore possédés, jusqu'à en mourir, par le Démon de la Recherche ? Essayez de compter.

Ceux de l'Arctique et de l'Antarctique : Nansen, André, Shackleton, Charcot, et tant d'autres.

[65]

Ceux de la haute montagne : les grimpeurs de l'Everest.

Ceux des laboratoires dangereux : tués par les rayons ou les substances qu'ils maniaient, - morts d'une piqûre anatomique...

Ceux de la conquête de l'air : une légion...

Ceux de la conquête de l'Homme par l'Homme : tous ceux qui risquent ou ont effectivement donné leur vie pour une idée <sup>6</sup>.

Faites approximativement le compte, je répète. Et, ceci fait, prenez, si elles existent, les notes ou les lettres laissées par ces hommes, depuis les plus notables d'entre eux (ceux dont on parle), jusqu'aux plus humbles (les anonymes) tels ces pilotes postaux qui il y a vingt-cinq ans, frayaient à travers l'Amérique, quitte à se tuer l'un après l'autre, une voie aérienne à la pensée et aux affections humaines. Que lisez-vous dans ces confidences ? - La joie, une joie supérieure et profonde, - une joie puissante : la joie explosive d'une vie qui a enfin trouvé pour s'épandre un espace *interminable*.

Joie de l'Interminable, - je dis bien.

Ce qui mine et empoisonne généralement notre bonheur, c'est de sentir si proche le fond et la fin de tout ce qui nous attire : souffrance des séparations et de l'usure, - angoisse du temps qui passe, - ter-

---

<sup>6</sup> « Vous savez que ma vie est une oblation, joyeusement et consciencieusement offerte, sans espoir égoïste de récompense, au Pouvoir qui est au-dessus de la Vie. » (Rathenau)

reur devant la fragilité des biens possédés, - déception de parvenir si vite au bout de ce que nous sommes et de ce que nous aimons...

Pour qui a découvert, dans un Idéal ou une Cause, le secret de collaborer et de s'identifier, de proche ou de loin, avec l'Univers en progrès, toutes ces ombres s'évanouissent. Refluant, pour les dilater, et les consolider, nullement pour les diminuer ou les détruire, sur la joie d'être et sur la joie d'aimer (Curie, Termier ont été d'admirables amis, pères et époux) la joie d'adorer comporte et apporte, dans sa plénitude, une merveilleuse paix. L'objet qui la nourrit est inépuisable, puisqu'il se confond, de proche en proche, avec la consommation même [66] du Monde autour de nous. Il échappe, par le fait même, à toute menace de mort et de corruption. Enfin, d'une manière ou d'une autre, il est sans cesse à notre portée, puisque la meilleure façon que nous ayons de l'atteindre est simplement de faire du mieux possible, chacun à notre place, ce que nous pouvons.

La joie de l'élément devenu conscient du Tout qu'il sert et en lequel il s'achève, - la joie puisée par l'atome réfléchi dans le sentiment de son rôle et de sa complétion au sein de l'Univers qui le porte : telle est, en droit et en fait, la forme la plus haute et la plus progressive de bonheur qu'il me soit possible de vous proposer, et de vous souhaiter.

## II. Les règles fondamentales du bonheur

Laissons maintenant la théorie pure, et abordons ses applications à nos vies individuelles.

- Le vrai bonheur, venons-nous de préciser, est un bonheur de croissance, - et comme tel il nous attend dans une direction marquée :

1. par l'unification de nous-mêmes au cœur de nous mêmes ;
2. par l'union de notre être avec d'autres êtres, nos égaux ;
3. par la subordination de notre vie à une vie plus grande que la nôtre.

Que résulte-t-il de ces définitions pour notre conduite de chaque jour ? Comment devons-nous agir pratiquement pour être heureux ?

Ici, bien entendu, il ne m'est possible d'indiquer que des directions extrêmement générales à votre curiosité et à votre bonne volonté. Car c'est ici qu'apparaissent, légitimement, les multiples questions de goûts, de chances et de tempérament. La Vie ne s'établit, elle ne progresse par nature et structure, [67] que grâce à l'immense variété de ses éléments. Chacun de nous voit et aborde le Monde sous un angle particulier, avec une réserve et des nuances de vitalité incommunicables (diversité complémentaire qui fonde, soit dit en passant, la valeur biologique de « la personnalité »). Chacun de nous, dès lors, est seul à pouvoir découvrir en dernière analyse, pour soi, l'attitude, le geste inimitables qui le feront cohérent au maximum, c'est-à-dire en état de paix béatifiante, avec l'Univers en marche autour de lui.

Ces réserves faites, il reste que l'on peut, en agrément avec les perspectives ci-dessus développées, formuler les trois règles de bonheur que voici.

1. Pour être heureux, premièrement, il faut réagir contre la tendance au moindre effort qui nous porte, ou bien à rester sur place, ou bien à chercher de préférence dans l'agitation extérieure le renouvellement de nos vies. Dans les riches et tangibles réalités matérielles qui nous entourent il faut sans doute que nous poussions des racines profondes. Mais c'est dans le travail de notre perfection intérieure, - intellectuelle, artistique, morale -, que pour finir le bonheur nous attend. La chose la plus importante dans la vie, disait Nansen, c'est de se trouver soi-même. L'esprit laborieusement construit à travers et au-delà de la matière - *Centration*.

2. Pour être heureux, deuxièmement, il faut réagir contre l'égoïsme qui nous pousse, ou bien à nous fermer en nous mêmes, ou bien à réduire les autres sous notre domination. Il y a une façon d'aimer, - mauvaise, stérile -, par laquelle nous cherchons à posséder, au lieu de nous donner. Et c'est ici que reparait, dans le cas du couple ou du groupe, la loi du plus grand effort qui déjà réglait la course intérieure de notre développement. Le seul amour vraiment béatifiant est celui qui s'exprime par un progrès spirituel réalisé en commun. - *Décentration*.

3. Et pour être heureux, - tout à fait heureux, troisièmement - il nous faut, d'une manière ou de l'autre, directement [68] ou à la faveur d'intermédiaires graduellement élargis (une recherche, une entreprise, une idée, une cause ... ) transporter l'intérêt final de nos existences dans la marche et le succès du Monde autour de nous. Comme les Curie, comme Termier, comme Nansen, comme les premiers aviateurs, comme tous les pionniers dont je vous parlais plus haut, il faut, pour atteindre la zone des grandes joies stables, que nous transférons le pôle de notre existence dans le plus grand que nous. Ce qui ne suppose pas, rassurez-vous, que nous devons pour être heureux faire des actions remarquables, extraordinaires, mais seulement, ce qui est à la portée de tous, que, devenus conscients de notre solidarité vivante avec une grande Chose, nous fassions grandement la moindre des choses. Ajouter un seul point, si petit soit-il, à la magnifique broderie de la Vie ; discerner l'Immense qui se fait et qui nous attire au coeur et au terme de nos activités infimes ; le discerner et y adhérer : - tel est, au bout du compte, le grand secret du bonheur. « C'est dans une profonde et instinctive union avec le courant total de la Vie que gît la plus grande de toutes les joies », reconnaît Bertrand Russell lui-même, un des esprits les plus aigus et les moins spiritualistes de la moderne Angleterre. - *Surcentration*.

Or, parvenu en ce point qui est le fin mot de ce que je puis vous dire, laissez-moi placer en terminant une remarque que je vous dois et que je me dois, pour être absolument vrai.

Je lisais dernièrement un curieux livre <sup>7</sup> où le romancier et philosophe anglais Wells expose les vues originales laissées par un Américain, biologiste et homme d'affaires, William Burrough Steele, précisément sur la question que nous avons discutée ce soir, celle du bonheur humain. Avec beaucoup de raison et de force, Steele cherche à établir (juste comme je l'ai fait ici) que, le bonheur n'étant pas séparable de quelque idée d'immortalité, l'homme ne peut être pleinement heureux que s'il immerge ses intérêts et ses espoirs dans ceux du Monde, et plus particulièrement dans ceux de l'Humanité. Et cependant, [69] ajoute-t-il, cette solution, telle quelle, demeure encore incomplète. Car enfin, pour arriver à se donner à fond, il faut pouvoir aimer. Or comment aimer une réalité collective, impersonnelle, - monstrueuse, à certains égards - telle que le Monde ou même l'Humanité !...

---

<sup>7</sup> Wells, *Anatomy of Frustration*.

L'objection que Steele trouve au fond de son cœur et à laquelle il ne répond pas, est terriblement, cruellement, juste. Je ne serais donc ni complet, ni sincère si je ne vous faisais observer que le mouvement indéniable qui porte sous nos yeux la masse humaine à se mettre au service du Progrès n'est pas « Self-suffisant » ; mais que cet élan terrestre, auquel je vous convie, demande, pour se soutenir, de se synthétiser et de se synthétiser avec l'élan chrétien.

Autour de nous, la mystique de la Recherche, les mystiques sociales, se lancent avec une foi admirable à la conquête de l'avenir. Mais aucun sommet précis, et, ce qui est plus grave, aucun objet *aimable* ne se présentent à leur adoration. Et voilà pourquoi, au fond, l'enthousiasme et les dévouements qu'elles suscitent sont durs, secs, froids, tristes, c'est-à-dire inquiétants pour qui les observe, et finalement, pour ceux qui s'y élèvent, incomplètement béatifiants.

Or, à côté, et jusqu'ici en marge, de ces mystiques humaines, la mystique chrétienne ne cesse pas, depuis deux mille ans, de pousser toujours plus loin (sans que beaucoup s'en doutent) ses perspectives d'un Dieu personnel, non seulement créateur, mais animateur et totalisateur d'un Univers qu'Il ramène à soi par le jeu de toutes les forces que nous groupons sous le nom d'Evolution. Sous l'effort persistant de la pensée chrétienne, l'énormité angoissante du Monde converge peu à peu vers le haut jusqu'à se transfigurer en un foyer d'énergie aimante !...

Comment ne pas voir, je vous le demande, que ces deux courants puissants, entre lesquels se divise présentement l'impact des énergies religieuses humaines, celui du Progrès humain, et celui de la grande charité, ne demandent qu'à se combiner et à se compléter ?

Imaginons, d'une part, que le jaillissement juvénile des aspirations humaines, prodigieusement accru par nos conceptions nouvelles du Temps, de l'Espace, de la Matière et de la [70] Vie, passe dans la sève chrétienne pour l'enrichir et la stimuler. Et imaginons en même temps, d'autre part, que la figure si moderne d'un Christ universel, tel que l'élabore en ce moment même la conscience chrétienne, vienne se placer, apparaisse, rayonne au sommet de nos rêves de Progrès, de manière à les préciser, à les humaniser, à les personnaliser. Ne serait-ce pas là une réponse, la réponse complète aux difficultés devant lesquelles se débat notre action ?

Faute de l'infusion d'un sang matériel nouveau, le spiritualisme chrétien risque de se débilitier et de se perdre dans les nuages. Et faute de l'infusion de quelque principe d'amour universel, bien plus

sûrement encore, le sens humain du Progrès menace de se détourner avec horreur de l'effrayante machine cosmique où il se découvre engagé.

Joignons le corps à la tête, - la base au sommet : et, brusquement, c'est une plénitude qui jaillit.

En vérité, la solution complète au problème du bonheur, je la vois dans la direction d'un Humanisme chrétien, ou, si vous préférez, dans celle d'un Christianisme super-humain, au sein duquel chaque homme comprendra un jour qu'il lui est possible, à tout moment et en toute situation, non seulement de servir (ce qui n'est pas assez) mais de chérir en toutes choses (les plus douces et les plus belles, comme les plus austères et les plus banales) un Univers chargé d'amour dans son Évolution \*.

---

\* Conférence faite par le Père Teilhard de Chardin à Pékin, le 28 décembre 1943.

[71]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**6.**

---

L'âme sacerdotale  
du père Teilhard de Chardin

*Par FR. F.-M. BERGOUNIOUX, O.F.M.*

[Retour à la table des matières](#)

*Au Docteur Miguel Crusafont-Pairó,  
fondateur et animateur des Cours Internationaux  
de Paléontologie de Sabadell,  
Hommage de mon affectueuse admiration.*

*Le 10 juillet 1956, à l'occasion du 3e cours international de Paléontologie, à Sabadell (province de Barcelone), un service solennel de Requiem fut chanté en l'église des Pères des Ecoles Pies, pour le repos de l'âme du Père Teilhard de Chardin. Tous les participants étrangers, représentant treize nations, avaient tenu, quelles qu'aient pu être leurs opinions religieuses, rendre cet hommage à l'homme dont ils gardaient fidèlement le souvenir dans leur mémoire et dans leur cœur.*

*Après la messe, célébrée par l'abbé Lavocat, du Museum d'Histoire naturelle de Paris, le Père Bergounioux prononça l'éloge funèbre du cher disparu.*

*C'est pour répondre au désir unanime de ceux qui l'ont écouté que ce petit discours est publié. Puissent ces lignes, écrites avec la ferveur d'un disciple et l'admiration d'un chercheur, contribuer à garder, lumineux et vivant, le témoignage du Père Teilhard de Chardin.*

« En haut et en avant. » Telle aurait pu être la devise de

celui dont le souvenir nous rassemble ce matin devant un autel où se renouvelle chaque jour mystiquement l'Unique Sacrifice du Christ. Aucun lieu de rencontre ne pouvait être mieux choisi. Car nous nous exposerions à comprendre incomplètement le sens de la vie et de l'oeuvre du Père Teilhard de Chardin si nous ne centrons notre réflexion sur le fait qu'il était prêtre et religieux de la Compagnie de Jésus.

Sans doute, tous ceux qui l'ont approché, même s'ils ne partageaient pas sa foi, ont-ils été captivés par l'enthousiasme [72] de son accueil, la fidélité de son amitié, l'étendue de son savoir. Ils ont aussi senti passer entre eux et lui ce souffle mystérieux et proprement indéfinissable qui, pour nous chrétiens, manifeste la présence de l'Esprit. Mais nul de ceux qui étaient ses frères dans le Christ, participant au même sacerdoce, ne s'y est trompé : la rencontre d'un tel homme était une grâce de Dieu. Quand on l'avait entendu, on était sûr que le message que si largement il diffusait était l'unique but de son existence sacerdotale. Impossible de dissocier en lui le prêtre et le savant ; il pensait « cum tota anima » et l'accablement dans lequel laissaient parfois ses conversations fulgurantes marquait la mesure même de la mesure de son propos.

Je voudrais simplement vous dire ce que je sais de lui, afin de vous aider à vous placer dans le sillage de l'Amour qui le poussait sur les chemins de la recherche.

Le Christ était vraiment le centre de sa vie et il le disait avec un lyrisme qui indique la profondeur de son amour pour lui : « Christ glorieux, Influence secrètement diffuse au sein de la Matière et Centre éblouissant où se relie les fibres sans nombre du Multiple ; Vous dont le front est de neige, les yeux de feu, les pieds plus étincelants que l'or en fusion ; Vous dont les mains emprisonnent les étoiles ; Vous qui êtes le premier et le dernier, le vivant, le mort et le ressuscité ; Vous qui rassemblez en votre unité exubérante tous les charmes, tous les goûts, toutes les forces, tous les états ; c'est Vous que mon être appelait d'un désir aussi vaste que l'Univers ; Vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu...

« A votre Coeur dans toute son extension, par toutes les ressources qu'a fait jaillir de moi votre attraction créatrice, par ma trop faible science, par mes liens religieux, par mon sacerdoce et (ce à quoi je tiens le plus) par le fond de ma conviction humaine, je me voue pour en vivre et pour en mourir, Jésus. » (Ordos, Mongolie, 1923) <sup>8</sup>.

De tels accents ne trompent pas ; c'est la déclaration la plus formelle d'un irrévocable attachement, en même temps que l'espérance théologique d'être un jour consommé dans la Charité.

[73]

Dans une telle vie, la souffrance ne pouvait manquer, elle qui est comme le sceau de Dieu ; elle l'atteignit, dans son corps comme dans son âme. Et il l'accueillit comme une amie, - une sœur, aurait dit mon Père Saint François d'Assise . « Oui, plus au fond de ma chair le mal est incrusté et incurable, plus ce

peut être Vous que j'abrite comme un principe aimant, actif, d'épuration et de détachement. Plus l'avenir s'ouvre devant moi comme une crevasse vertigineuse ou un passage obscur, plus, si je m'y aventure sur votre parole, je peux avoir confiance de me perdre ou de m'abîmer en Vous, d'être assimilé par votre corps, ô Jésus. » (*Le Milieu divin.*) Mais l'épreuve la plus crucifiante fut bien celle de n'être pas compris, de se voir décrié, abandonné presque. Quelle tristesse il y avait parfois dans son regard, généralement si limpide, si confiant. je n'oublierai jamais les derniers mots qu'il m'adressa ; je l'avais rencontré à New York en février 1953 et nous avons passé de longues heures à discuter sur son seul problème. Il était délicieusement gai ; au moment de nous séparer, il mit ses mains sur mes épaules il se pencha vers moi et (chose qu'il n'avait jamais faite) il m'embrassa en me disant : « Prie bien pour que je ne meure pas aigri. » je le quittai bouleversé et dans l'avion qui me menait à Montréal, je me remémorai tant de confidences, toujours discrètes, mais combien poignantes. Eloigné désormais de ses plus chers amis, il attendait la mort, souriant et l'âme dans la paix. Il avait dit un jour : « Soyez toujours en marche et moi je demande à Dieu de me prendre en marche. )i Que signifiait-elle pour lui, la mort ? Un changement d'état, comme il le prétendait ? Oui, sans doute, mais pour lui qui avait écrit « Seigneur, enfermez-moi au plus profond des entrailles de votre Cœur. Et quand vous m'y tiendrez, brûlez-moi, purifiez-moi, enflammez-moi, sublimentez moi, jusqu'à satisfaction parfaite

---

<sup>8</sup> *La Messe sur le Monde.*

de vos goûts, jusqu'à la plus complète annihilation de moi-même <sup>9</sup>» (1923), la mort représentait l'ultime stade de la libération après lequel la Vision fait disparaître toutes les ombres et où l'union avec le Bien Aimé se fait totale, dans la gloire de l'Amour triomphant. [74] Cette communion, il l'avait longuement désirée : « O Energie de mon Sauveur, force irrésistible et vivante, parce que de nous deux Vous êtes le plus fort infiniment, c'est à Vous que de nous deux revient le rôle de me brûler dans l'union qui doit nous fondre ensemble. Donnez-moi donc quelque chose de plus précieux encore que la grâce pour laquelle Vous priez tous vos fidèles. Ce n'est point assez que je meure en communiant, apprenez-moi à communier en mourant. » (*Le Milieu divin.*) Peut-être même se savait-il presque exaucé, en cette soirée de mars 1955 où il disait à un de ses neveux : « Je voudrais mourir le jour de la Résurrection. » Trois semaines plus tard, en l'après-midi de Pâques, à l'improviste, eut lieu la Suprême rencontre et l'âme de notre ami voyait enfin Celui qu'elle avait tant et si ardemment désiré...

Cette spiritualité, si haute, si désincarnée, pourrait-on dire, vous étonne, sans doute. Elle est cependant le fait, non d'un moine éloigné du monde, cherchant Dieu dans quelque cellule de monastère, mais de cet infatigable voyageur qui, à la fin de sa vie, se demandait « Y a-t-il d'autres voyages que ceux qui nous permettent de changer, non de place, mais de sphère, dans l'Univers ? » et qui ajoutait : « La pellicule des choses m'ennuie à pleurer. Ce que j'aime ne se voit plus. » En réalité, cette vie intérieure si profonde s'alliait merveilleusement à un sens très aigu du concret : ce mystique avait les deux pieds sur la terre, comme Thérèse de Jésus, comme François de Sales et tant d'autres saints authentiques. C'est qu'en lui était établie depuis longtemps la conviction profonde de la participation de la matière à l'oeuvre de l'Esprit Créateur et Sanctificateur. Ne confiait-il pas à une de ses proches que, dès l'âge de quatre ou cinq ans, il avait déjà « le sens cosmique de la consistance de la totalité ». Et c'est, sans doute, ce sourd besoin de remettre le Christ à sa vraie place, dans une vision cosmique prolongeant la pensée de Saint Paul qui le lança sur le chemin de la science. Nous savons tous avec quelle fougue et avec quel succès il se livra à ses recherches.

---

<sup>9</sup> *La Messe sur le Monde.*

[75]

Mais s'il était devenu un maître universellement réputé dans les sciences de la terre, il ne faut pas oublier qu'aucune discipline ne lui fut étrangère. C'est que le vaste dessein qu'il avait conçu requérait, pour être mené à bonne fin, une connaissance du monde aussi exacte que possible. Le Christ, premier né de toute créature, alpha et oméga de l'alphabet divin, Auteur et Consommateur de l'Univers, est la clef sans laquelle on ne peut ouvrir la porte de la connaissance ; mais c'est dans la mesure où les choses apparaissent dans leur réalité complexe qu'on peut trouver le lien qui unit des situations qui ne paraissent singulières qu'à un observateur insuffisamment de leur origine comme de leur point d'aboutissement. Le Christ est au centre de l'œuvre qui se réalise amoureusement jour après jour. « Si le temps n'est pas invention, disait Bergson, il n'est rien du tout ». Transposant cette phrase dans un langage que je crois être le sien, le Père aurait dit . « Si dans le déroulement de la trame du temps, ne se tisse pas une étoffe divine, le monde est proprement incompréhensible. » C'est, sans aucun doute, pour cela que, à part les recherches de technique pure, l'œuvre tout entière est, à première vue, quelque peu déconcertante. Qu'on lise les ouvrages comme *Le milieu divin* où le but spirituel est patent ou *Le phénomène humain* qui est « un effort pour voir et faire voir ce que devient et exige l'homme, si on le place tout entier et jusqu'au bout, dans le cadre des apparences », on ne peut pas ne pas être frappé par cette convergence d'efforts conscients qui tendent tous à rassembler l'Univers dans une Personne en qui tout se résume, mieux : tout se sublime et se parachève. Dès lors l'Evolution, telle que la conçoivent les paléontologistes, historiens de la vie, n'est qu'un « moment », le plus important, sans doute, mais partiel et terminal d'une genèse qui embrasse tout le créé ; ont été alors introduits dans le vocabulaire ces mots qui ont fait fortune et dont nul désormais ne pourrait se passer : *cosmogénèse*, *biogénèse*, *anthropogénèse* auxquels correspondent une *biosphère* et surtout une *noosphère*, mince pellicule de pensée qui enveloppe la terre et lui donne tout son sens et toute sa valeur. La nature est donc bien, comme le voulait Saint Paul, dans les douleurs de l'enfantement, [76] livrée à ce terrible travail de parturition, jusqu'à ce que le jour du Seigneur se lève.

Tel est le dessein de cette œuvre gigantesque mais profondément « une » dont on saisit à la fois la très haute ambition et l'originalité profonde des procédés. Nous nous trouvons bien en face d'une tentative de synthèse des sciences s'épanouissant dans le spirituel. On peut dire que le Père Teilhard ne vivait que pour elle ; la mort seule lui enle-

va la plume des doigts qui venaient de tracer les dernières lignes d'un ultime essai : *Le Christique*. Il voulait faire cesser le divorce entre la pensée chrétienne et le monde scientifique, il voulait réintégrer Dieu dans son oeuvre, plus particulièrement dans le cœur de l'homme dont les désirs les plus authentiques, mais apparemment les plus dangereusement illusoirement, sont de s'établir dans l'immuable paix de l'Amour, de haute lutte conquis. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », disait Pascal et cette recherche passionnée ne faisait pas seulement lever les yeux du Père vers le ciel, mais l'obligeait à les porter en avant, tout au bout de la route où s'accomplira l'ineffable rencontre. « En haut et en avant. »

Cette interpénétration des divers domaines de la pensée humaine n'allait pas sans de graves dangers. Qui pourrait se targuer de posséder une connaissance assez précise de toutes les disciplines : théologique, philosophique, scientifique, pour en dissenter avec la précision justement requise par les spécialistes ? La grandeur de cet homme fut d'avoir simplement couru ce risque, avec la certitude de se heurter à des contradictions qui ne devaient pas toujours s'exprimer en termes amènes. Les critiques parfois sévères qu'on lui adressa ne doivent cependant pas nous surprendre ; quand un théologien catholique se trouve en présence d'une synthèse intellectuelle de cette ampleur, il est de son devoir de la considérer à la lumière immuable de la Révélation : si certaines positions traditionnelles peuvent être abandonnées, la vérité dogmatique doit toujours être sauvegardée. Et il faut bien dire que dans cette « *Christogenèse* » œuvre de l'Univers en marche vers le point « *oméga* », but étincelant de l'humanité, une équivoque peut demeurer dans l'esprit. Il est assez difficile de concevoir [77] comment on passe de cette prise de conscience collective à un appel à une super-personnalisation. Toutes ces questions dépassent peut-être les possibilités de l'intelligence humaine qui trouve sa grandeur en atteignant ses limites.

Que cette impuissance dans l'expression de la conviction la plus intime et la plus profonde de son âme ait été la souffrance tonifiante de sa vie, qui pourrait en douter ? jusqu'au bout, il lutta, comme un beau joueur - combat de Jacob contre l'Ange - persuadé qu'un jour son œuvre triompherait, non pour le stupide désir d'avoir raison, mais poussé par la certitude que le monde ne sortirait du chaos dans lequel il se débat que le jour où Dieu, Maître de l'Univers, serait enfin à sa vraie place dans l'esprit et le cœur de l'homme. Et l'Eglise, gardienne des trésors spirituels représentait pour lui la seule garantie d'un ave-

nir par trop incertain. « Si l'Eglise tombe, me disait-il, tout est perdu. »

Cette fidélité à sa mission le fixait de plus en plus dans le cadre de vie où il avait été appelé. Quand on essayait - et on le fit à plusieurs reprises - de le détacher de la Compagnie de Jésus, il répondait en souriant qu'elle était une bonne mère et qu'elle savait, mieux que lui, ce qui était le meilleur pour son âme. Quand les honneurs vinrent vers lui, alors qu'il ne les avait pas brigüés (car l'intrigue n'était pas dans ses attitudes habituelles), il les accepta avec le même sourire un peu ironique ; il était hors de l'atteinte des terrestres vanités. Dieu seul comptait et son Règne à établir. Il n'était vraiment à l'aise qu'au milieu de ses amis avec lesquels, librement, il laissait parler son coeur.

Et rien, j'en suis sûr, ne lui eût été plus agréable que de savoir qu'un jour les participants d'un colloque de Paléontologie laisseraient pour quelques instants leurs discussions si souvent vaines, pour venir dans une église, méditer ses exemples et prier pour le repos de son âme.

Que le Dieu des lumières ouvre devant son serviteur Pierre Teilhard de Chardin, prêtre profès de la Compagnie de Jésus, les portes de l'éblouissante Eternité.

[79]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**7.**

---

Pierre Teilhard de Chardin  
à Sarcenat

*Par Marguerite Teilhard-Crambon  
(Claude Aragonnès)*

*En hommage à Mademoiselle Marguerite Teilhard-Chambon, décédée accidentellement le 10 septembre 1959, après une visite à la demeure natale du Père Teilhard de Chardin où elle avait longuement évoqué ses souvenirs pour les amis venus en pèlerinage. N.D.E.*

[Retour à la table des matières](#)

Ici est né, le 1<sup>er</sup> mai 1881, dans une famille de onze enfants, Pierre Teilhard de Chardin.

Il est aujourd'hui considéré comme l'un des savants qui ont le plus illustré la science française dans cette première moitié de notre siècle, et l'un des penseurs religieux dont l'Ordre des Jésuites et l'Eglise de France ont le plus à s'honorer.

Depuis sa mort, sa réputation n'a fait que grandir. Ce n'est ni le lieu, ni le moment de dire ce que furent l'originalité et la puissance de cet esprit, dont témoignent les premiers parus de ses ouvrages pos-

thumes. *Le Phénomène humain* et les autres volumes qui le suivent ont déjà atteint un très large public.

Ce spécialiste qui n'a pas craint d'avoir ses idées, et qui déroule en une vaste synthèse l'histoire de la Vie ; cet explorateur de l'Humain à travers les âges, qui fonde un nouvel humanisme sur l'idée du progrès de l'Homme à partir de ses origines et fait entrevoir ses immenses possibilités dans l'avenir ; ce religieux qui savait avoir reçu mission d'aider ses contemporains [80] à redécouvrir Dieu dans sa création, n'est sans doute un inconnu pour aucun de nous.

Tant d'informations, de témoignages, de jugements - assez mêlés, du reste - ont porté sa réputation (ou déjà sa légende) à la connaissance d'un grand nombre.

Nous sommes ici seulement pour commémorer une présence en ce lieu et un âge de la vie de Pierre Teilhard : son enfance et sa jeunesse sur cette terre natale, dans ce paysage, cette maison, cet entourage familial, milieu où se sont déroulés les commencements d'une grande destinée. Plus que jamais les biographes se penchent avec curiosité sur le passé le plus lointain et le plus intime des hommes remarquables d'une époque et cherchent à saisir ces influences, ces touches secrètes qui impriment leurs traces profondes sur un tempérament, une sensibilité, et orientent une existence.

Pierre Teilhard le savait bien, qui appliquait à tout ce qui vit ce qu'il appelait la *loi de naissance* : le fait général que tout être, procédant d'un autre être, en porte l'empreinte, reste avec lui en continuité, et, émissaire de tout un passé, par son invention personnelle le dépasse et prépare l'avenir.

*Le paysage.* Regardons autour de nous. Nous sommes là sur une sorte de terrasse appuyée aux montagnes, au-dessus de la plaine où s'étale Clermont. Le village en arrière, le château en avant regardent l'horizon. Ces vallonnements boisés à nos pieds conduisent le regard jusqu'à cette ville noire et rose dont la pierre volcanique un peu triste se rehausse par les tons chauds de la tuile quasi méridionale. Au-delà, c'est la Limagne fertile, qui se continue par une autre plaine et encore une autre plaine... le regard peut ainsi voyager vers le nord, indéfiniment. Mais en face, à cinquante kilomètres environ, l'horizon se relève par cette chaîne modérée du Forez aux tons ardoisés, d'un bleu changeant selon la lumière.

Si l'on se retourne vers le couchant derrière nous, par contraste se dressent les fermes contours des Dômes alignés. Quelle ampleur et

quelle variété dans ce vaste horizon où s'unissent la douceur et la grâce à la grandeur et à la fierté ! Ce paysage est un des plus beaux que nous offre l'Auvergne, car nous l'avons ici presque tout entière sous les yeux.

[81]

Cette beauté de la terre, ce n'est pas en vain qu'elle vient frapper les yeux et l'imagination de qui la contemple quotidiennement. Souvent, j'ai regardé d'ici cet horizon magnifique, lorsque je venais partager les jeux et les promenades aux alentours de mes cousins et cousines, et, beaucoup plus tard, après avoir vu bien des sites célèbres dans le monde, j'ai compris la secrète influence que dut subir dans l'inconscient le jeune Pierre Teilhard doué d'un ton d'observation aigu et d'une rare sensibilité (dons précoces, qu'il a lui-même reconnus et décrits dans des souvenirs autobiographiques) <sup>10</sup>.

Si j'interprète avec mes propres souvenirs ces impressions d'enfance, il en est une qui me paraît être la plus forte : le matin à Sarcevat. L'aurore y est d'une particulière splendeur. Lorsque le soleil sort à l'orient d'un banc de nuages dorés, la façade blanche exposée en plein est alors éclaboussée de lumière. Cet éblouissement a sûrement frappé le jeune garçon - on était matinal à Sarcevat - que ce fût pour les excursions en montagne, pour la messe du dimanche à l'église d'Orcines, éloignée de trois kilomètres, ou pour la chasse à l'automne, et même dans la routine des journées qui commençaient de bonne heure, pour les enfants comme pour les parents.

Le grand voyageur que fut Pierre Teilhard ne se souvenait-il pas de cette naissance du jour - « le jour sort de la nuit comme d'une victoire », a dit magnifiquement Victor Hugo - lorsque, dans une de ses *Lettres de voyage* <sup>11</sup> il comparait le jaillissement de l'astre dans les déserts d'Asie à une immense fleur de feu ? Ici même il avait assisté à cette victoire du jour : elle avait ensoleillé pour toujours une âme d'enfant, « une âme de lumière », écrivait récemment un de ses meilleurs amis, savant et religieux, qui lui a rendu témoignage <sup>12</sup>. Il eut le goût passionné de la vérité, ce soleil des esprits, et se voua héroïquement à la conquérir et à la répandre.

---

<sup>10</sup> *Le Cœur de la Matière.*

<sup>11</sup> *Lettres de voyage* (Grasset, éditeur).

<sup>12</sup> Fr. Bergounioux, *l'Âme sacerdotale de Pierre Teilhard de Chardin.*

Les après-midi sur la plaine m'ont, par contre, toujours laissé le sentiment d'un grand charme vaporeux, lorsque les [82] ombres légères des nuages blancs se projettent sur la terre chaleureuse. Il y a là de quoi éveiller la puissance du rêve, un peu comme les horizons marins qui invitent au voyage... voyage imaginaire avant les voyages réels, où s'embarquait, par une anticipation étrangement précise, celui qui allait entreprendre « un pèlerinage sans fin » à travers le vaste monde <sup>13</sup>.

Et que dire de nos Puys géométriques : demi-sphères, parallélépipèdes, cônes et troncs de cônes, qui se découpent sur l'horizon avec des nettetés d'épure ? leur rigidité singulière donne aux fils de l'Auvergne le goût des choses exactes et cette ligne sans défaut du majestueux puy de Dôme, pour qui entend le langage des formes, vous apporte comme une saveur d'absolu.

Or il y eut dans l'âme de Pierre Teilhard une passion d'absolu. Chez lui, elle apparut très fort sous la double forme : passion de savoir, qui fit le chercheur infatigable et audacieux, passion d'adorer, qui fit le mystique.

Dans ce cadre naturel, le château de Sarcenat, ou plutôt une simple maison, qui apparaît au détour de la route, au dessus de ce vallon formé de verdure, - une demeure sans faste. Rien de curieux au point de vue architectural. C'est pourtant une demeure ancienne <sup>14</sup>. Elle fut bâtie sur une terre seigneuriale, au XVIIe siècle, par un Sidoine Savaron, dont le père, Jean Savaron, fut un personnage important dans sa province. Juriste, historien, orateur, il la représenta aux états généraux de 1614. Il y a à Clermont une rue Savaron et ici le château garde encore, martelé, l'écu aux trois roses des Savaron. Cette famille l'occupa jusqu'en 1820. C'est à cette époque que Savaron passa aux Charadin. En 1841, un Cirice Teilhard ayant épousé une demoiselle de Charadin, les deux noms comme les deux familles s'allièrent. En 1875, le fils de Cirice, Emmanuel Teilhard, se mariait à Berthe de Dompierre d'Hornoy, originaire de Picardie.

Quelques réparations et aménagements furent alors opérés [83] dans la demeure où le jeune ménage s'installait. La toiture fut surélevée dans sa partie centrale et une partie se couvrit d'ardoises qui

---

<sup>13</sup> Pierre Teilhard comptait d'ailleurs des marins dans sa famille maternelle : un de ses grands-oncles fut amiral.

<sup>14</sup> Sarcenat, fief et baronnie, faisait partie du vaste domaine donné par un comte d'Auvergne, Robert IV, au chapitre de Chamalières. En 1652, le chapitre céda le « taînement » à Sidoine Savaron.

forment disparate avec la couverture en tuile rouge vif qui égayait le petit château Louis XIII. La demeure était spacieuse, agréable, entourée d'un petit parc anglais, et de bois de sapins et de châtaigniers qui garnissent encore le vallon sur la droite <sup>15</sup>.

C'est là que se fixa la famille d'Emmanuel Teilhard pour sa résidence principale. Elle possédait aussi une maison à Clermont où l'on séjournait quelques mois d'hiver, et un autre domaine avec maison d'habitation, sur le bord de l'Allier, à Murols, près de la petite ville de Maringues, à trente-cinq kilomètres de Clermont.

Les Teilhard appartenaient, comme les Chardin, à d'anciennes familles d'Auvergne ; ils étaient apparentés à d'autres branches <sup>16</sup> se rattachant à une souche commune, l'orthographe de leur nom ne différant que d'une lettre, par suite de graphies changeantes au cours des siècles. (L'ancien régime offrait souvent de pareils cas.) La famille d'Emmanuel Teilhard s'augmenta rapidement, onze enfants lui naquirent <sup>17</sup>. Le 1er mai 1881, naissait le quatrième à qui fut donné le nom de Pierre.

Autant que je puisse m'en souvenir, et je crois mes souvenirs assez fidèles, des relations très cordiales ayant uni de tous temps nos deux familles (monter à Sarcenat les jours de congé, y faire un séjour de vacances était une des joies de notre enfance et de notre jeunesse), autant donc que je m'en souviens, la vie à Sarcenat était celle d'une famille heureuse <sup>18</sup>, l'existence était sans mollesse, mais large et paisible, sous le gouvernement de parents intelligents et bons.

Mon oncle Emmanuel, de très haute taille et de belle prestance, [84] avec ses yeux clairs et sa moustache à la gauloise, intimidait ses neveux et je crois aussi ses enfants eux-mêmes par ses silences. Ses rares paroles étaient imprévues, savoureuses, où l'humour le disputait à la bonhomie. Sorti de l'Ecole des Chartes, il fit bénéficier sa province de son érudition et dépouilla patiemment, sa vie durant, les archives de Montferrand, énorme travail bénévole qui a mis au jour les fastes de tout un passé d'Auvergne exhumé par lui de la poudre des char-

---

<sup>15</sup> On peut se représenter l'aspect primitif de Sarcenat si l'on va voir non loin d'ici le château de Solagnat (appartenant aujourd'hui à la famille Hauvette, de Clermont) qui, de la même époque, a gardé son aspect d'origine.

<sup>16</sup> Les Teilhard d'Eyry, de Chazelles, Teillard-Chambon et autres...

<sup>17</sup> Sept fils et quatre filles, dont l'une mourut en bas âge.

<sup>18</sup> Les deuils viendront plus tard.

triers <sup>19</sup>. Et en même temps, il dirigeait de fort près l'exploitation de plusieurs domaines, en vrai « gentleman farmer » (je m'excuse de ce terme anglais pour dire une chose si française aussi, mais mon oncle m'en excuserait, lui qui recevait des périodiques anglais traitant de ses sujets favoris : l'agriculture, la chasse et les courses de chevaux). Humaniste soucieux d'entretenir sa culture, mon oncle lisait beaucoup, surtout de l'histoire, bien entendu, et il choisissait avec goût les lectures de ses enfants. Il dirigeait lui-même leurs études de latin jusqu'à l'âge du collège. Une autre contribution à la formation de leur esprit consista à leur donner le goût des choses de la nature et à les engager à faire des collections d'histoire naturelle : les insectes, les oiseaux <sup>20</sup>, les pierres. je me suis souvent émerveillée de voir mes cousins et cousines courir le papillon et élever avec amour d'affreuses chenilles d'où sortiraient des espèces rares qu'on épingleait sous des vitrines. Le jeune Pierre s'attachait aux « cailloux » et je crois que l'on conserve encore ici la première collection minéralogique formée par lui : modestes débuts de sa carrière scientifique de géologue.

L'influence de la mère a été profonde sur ses enfants et ils en ont gardé un souvenir impérissable. La parfaite distinction et la modestie de cette vraie dame qui gouvernait son intérieur sans élever la voix - mais sa voix douce commandait irrésistiblement - leur inspiraient de la vénération, sa clairvoyante bonté gagnait leur amour et leur confiance. Elle fit [85] d'eux des hommes et des femmes d'honneur et de conscience, elle en fit surtout des chrétiens. Comme la mère de Lamartine qui, nous dit le poète de Milly, « nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle », Berthe Teilhard, par la secrète communication de l'âme maternelle avec celle de l'enfant, transmet aux siens le sens de la présence divine, et ce sera la première étincelle de la flamme toujours plus haute qui brûlait dans l'âme de son fils Pierre. Lorsque celui-ci apprit dans son exil d'Extrême-Orient, en 1936, la mort de sa mère, « cette chère et sainte maman », il déclarait : « C'est à elle que je dois le meilleur de mon âme. »

Pour évoquer l'atmosphère d'affection ou vécut dans sa jeunesse Pierre Teilhard, comment ne pas parler de celle à qui l'unissait la plus vive tendresse, sa cadette, Marguerite-Marie ? Enfants, ils jouaient

---

<sup>19</sup> C'est à Emmanuel Teilhard que revient l'honneur d'avoir découvert la seule lettre dictée par Jeanne d'Arc, portant sa signature déjà très connue.

<sup>20</sup> Emmanuel Teilhard a publié des *Notes sur les observations ornithologiques faites par le P. Belon en Auvergne*,

et se promenaient de compagnie. Une anecdote qu'on racontait en famille nous les montre dans une escapade bien caractéristique. Trop jeunes pour qu'on leur permît de s'éloigner des limites de la propriété, ils s'échappèrent un jour. On les cherchait avec quelque inquiétude. Où sont donc passés ces enfants ? On dut aller assez loin sur le chemin qui va vers les montagnes pour rattraper les deux petits. « Qu'alliez-vous faire ? » leur demanda-t-on. « Voir ce qu'il y a dans l'intérieur des volcans », répondit Pierre, inaugurant à six ans sa carrière d'explorateur géologue.

La fillette, qui partageait intrépidement les jeux et les travaux de ses frères, fut clouée à partir de ses vingt ans sur un lit de malade. L'épreuve supportée, acceptée avec un admirable courage, l'apostolat qu'elle exerça auprès des malades chroniques, ses compagnons de souffrance, dans *l'Association catholique des Malades* dont elle fut l'animatrice pendant les dix dernières années de sa vie, ont fait de cette vie, en apparence brisée dès sa jeunesse, une existence généreuse de dévouement et d'exemple. Elle est retracée dans un livre intitulé *l'Energie spirituelle de la souffrance*<sup>21</sup> que son frère a préfacé.

Elle mourut en 1936, un peu après sa mère. Presque toutes les années de sa vie se sont écoulées à Sarcenat. C'est elle qui [86] fut la gardienne de ses souvenirs et de ses traditions, comme elle fut le centre des affections de cette famille, dont les membres dispersés se réunissaient autour d'elle. Que de fois, près de cette fenêtre de sa chambre du premier étage, devant ce vaste horizon qui, du moins, contentait ses yeux, nous avons ensemble évoqué les absents ! Ses six frères mobilisés en 1914-1918 causaient à Marguerite et à ses parents de perpétuelles inquiétudes. Deux de ces combattants tombèrent au champ d'honneur. Les quatre autres survécurent. Pierre, caporal brancardier dans un régiment de tirailleurs marocains, n'était pas le moins exposé. Il fit tous les coups durs : l'Aisne, Verdun, la Somme, sans se ménager ni vouloir jamais d'autre grade. La médaille militaire et la Légion d'honneur ont récompensé ses états de service.

De ce frère aîné, avec une particulière nuance d'admiration et de confiance, la sœur avait suivi, de toute l'attention du cœur, l'existence, depuis son entrée au noviciat des jésuites à Aix en 1899, depuis ses séjours en Angleterre où il reçut les Ordres en 1911, et fit ses premières armes de chercheur, jusqu'à son établissement à Paris, où il fut attaché au Muséum d'Histoire naturelle, et promu à la chaire de

---

<sup>21</sup> Éditions du Seuil.

géologie de l'Institut catholique. Le Père Teilhard revenait pour des visites toujours brèves à Sarcenat. Mais à partir de 1923 le régime sera l'absence. Pierre Teilhard partait pour l'Extrême-Orient. Ses explorations, ses voyages de recherche, ses travaux vont faire de lui pendant ces vingt-trois années de séjour en Chine, coupées de courts séjours en France, le spécialiste le plus autorisé de la géologie et de la paléontologie en Asie centrale.

En 1939, Pierre Teilhard est bloqué à Pékin par la guerre. C'est seulement en 1946 qu'il revient en France.

Les deuils successifs qui avaient peu à peu assombri à ses retours la maison natale, faisaient désormais de Sarcenat la maison des souvenirs douloureux. Il y reviendra néanmoins revoir le jeune foyer de son frère Victor, si tôt découronné par la mort, mais qui va s'enraciner à Sarcenat <sup>22</sup>.

[87]

Le savant qui a repris à Paris son activité scientifique, le penseur religieux qui concentre l'attention d'un nombreux public, voit venir à lui les honneurs qu'il n'a jamais cherchés. Il est élu à l'Académie des Sciences en 1950.

Bientôt le grand voyageur est repris par l'appel des missions lointaines. Par deux fois, l'Afrique du Sud. Puis ce sera l'Amérique où il se fixe à New York et meurt en 1955

L'Amérique garde la tombe, Sarcenat garde le berceau... Sarcenat où naquit et grandit une âme exceptionnelle. Et ce coin de terre de l'Auvergne dont il est le fils glorieux évoquera toujours ces premiers souvenirs qui en sont inséparables.

---

<sup>22</sup> Madame Victor Teilhard de Chardin est actuellement propriétaire de Sarcenat.

[89]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**8.**

---

**Conférence faite par M. Jean Piveteau**

*Par Jean Piveteau*

*Conférence faite par M. Jean Piveteau, de l'Académie des Sciences, à la première réunion de l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin, présidée par S. M. la Reine Marie-José, salle de la Maison de la Chimie, le 25 avril 1959.*

[Retour à la table des matières](#)

L'Association des Amis du Père Teilhard de Chardin tient à exprimer, avant toutes choses, sa respectueuse et profonde gratitude à S. M. la reine Marie-José qui a bien voulu venir spécialement pour cette séance et daigné l'honorer de sa présence. Son haut patronage donne à notre journée commémorative un éclat tout particulier.

La réunion de ce soir n'est point seulement une manifestation du souvenir. Le recul du temps, puisqu'il y a quatre années que le Père Teilhard nous a quittés, permet de mesurer à quel point il demeure parmi nous, présent et inspirant. La publication d'une partie de ses œuvres, demeurées jusqu'ici inédites ou contenues dans des revues techniques et peu accessibles, a révélé l'essentiel de sa pensée. Des études importantes lui ont été consacrées. je ne reprendrai pas ce qui a été dit et fort bien dit ; j'examinerai l'aspect moins connu et par-

fois insuffisamment mis en valeur de son influence sur le plan scientifique.

Si, vers la fin de sa vie, le Père Teilhard n'a guère fréquenté les laboratoires, s'il perdit alors quelque peu le contact avec le côté technique de la recherche, il ne doit pas oublier que, pendant de longues années, il a fait œuvre de savant. Et l'on peut affirmer que ses grandes études de synthèse ne sont [90] que le prolongement d'une méditation directe des choses. En quelle mesure ces derniers écrits (les ouvrages de pure science sont constamment entre les mains des paléontologistes travaillant des questions connexes) ont-ils actuellement une action, une influence sur la recherche ?

Deux grands problèmes furent abordés par le Père Teilhard : la Vie et l'Homme. Nous allons voir tout ce qu'il y a apporté d'originalité et aussi de renouvellement.

Qu'il s'agisse de la Vie, qu'il s'agisse de l'Homme, Teilhard s'est résolument placé dans une perspective évolutionniste, mais d'une manière toute personnelle et qui a montré à bien des paléontologistes dans quel cadre s'insèrent leurs spéculations. Ce mot évolutionnisme recouvre en effet des concepts si divers, exprime des attitudes parfois si contradictoires que bien des discussions à son sujet ne sont que des dialogues où les interlocuteurs ne parlent pas la même langue. Il veut signifier généralement telle ou telle théorie explicative de l'histoire de la vie ; en fait, c'est essentiellement une forme de pensée. Et c'est ce que le Père Teilhard a si fortement souligné.

Après avoir reconnu que la terre n'est pas au centre du monde, l'homme découvre maintenant que l'Univers n'est pas un ensemble de choses toutes faites, créées sous la forme où nous les percevons, mais qu'il est perpétuelle genèse. « Notre Science du Réel expérimental (qu'il s'agisse d'organismes vivants, d'idées, d'institutions, de religions, de langues, ou d'éléments constitutifs de la matière) tend invinciblement à adopter, dans ses enquêtes et ses constructions, la méthode historique, c'est-à-dire le point de vue de l'évolution, du devenir. L'histoire envahit peu à peu toutes les disciplines, depuis la Méta-physique jusqu'à la Physico-Chimie, au point que tend à se constituer une sorte de science unique du Réel, qu'on pourrait appeler l'Histoire Naturelle du Monde. En vertu de quelle nécessité mystérieuse se fait cet envahissement ? Nous sommes en train de découvrir le temps. »

Et les réflexions de Teilhard sur le temps viennent compléter et prolonger les analyses bergsoniennes. Le Temps fut longtemps confondu avec l'Espace ; puis l'on crut que pour passer du second au premier

il suffisait de remplacer juxtaposition [91] par succession. Mais le temps demeurerait ainsi un simple cadre de représentation, où choses et êtres flottaient en un amas inorganique. Chacun pouvait surgir n'importe où, n'importe quand. Ainsi conçu, le Temps n'atteignait que la surface des êtres. « Pour l'ancienne Scolastique, écrit Teilhard, on peut se demander si le temps n'a jamais baigné autre chose que le domaine des accidents. »

Nous sentons maintenant que la durée pénètre jusqu'à l'essence des êtres, et nous ne pouvons concevoir une chose dans l'espace qu'à côté d'une autre qui la prolonge, et dans le temps qu'après une autre qui l'introduit. Rien ne commence absolument. En effet, déclare le Père Teilhard, « un commencement total dans la moindre chose (c'est-à-dire la réalité expérimentale d'un être, si petit soit-il, dont une face bâillerait sur le néant temporel) ruinerait aussi sûrement l'édifice entier de notre Univers sensible, c'est-à-dire contredirait aussi radicalement sa structure intime, que la réalité d'une limite cosmique le long de laquelle les objets présenteraient une face s'ouvrant sur le néant spatial ». En un mot, il y a des lois de naissance et de développement. Voilà simplement ce que veut signifier l'évolutionnisme.

Ainsi, chez le Père Teilhard de Chardin, en quoi il est maintenant suivi par la plupart des paléontologistes, l'évolutionnisme n'est point une adhésion à telle ou telle doctrine (lamarckisme, darwinisme, etc.) ; il n'a pas davantage la prétention d'apporter une explication du monde ; c'est une condition à laquelle doivent se plier désormais, pour être intelligibles, toutes les hypothèses, tous les systèmes. Et l'opposition si souvent proclamée entre Evolution et Création n'a aucun fondement ; l'évolution est l'expression pour notre expérience, dans l'espace et dans le temps, de la création.

La Vie, tout au long de son histoire, a été caractérisée par un remarquable pouvoir d'étalement, de ramification. Le naturaliste est bien souvent déconcerté devant la profusion des formes, la multiplication des lignées. Peut-on trouver un sens, une orientation, dans cette diversité ? « Sur cette importante question, écrivait le Père Teilhard il y a bien des années, il ne semble pas que la science ait encore pris explicitement [92] une position définitive. Implicitement, toutefois, il ne me paraît pas douteux que, de tout son poids, elle ne s'oriente déjà vers la reconnaissance et l'admission d'une cosmogénèse dirigée. » En 1955, dans ce qui fut probablement son dernier écrit scientifique, il donne la réponse qu'il a trouvée dans la paléontologie. Tout l'enseignement de cette science, estime-t-il, montre que les effets d'inten-

sification orientée prédominant sur les effets de diversification ; si l'on veut exprimer le phénomène vivant dans toute sa grandeur et sa complexité, il convient de réintégrer un certain « préférentiel » au cœur de l'« aléatoire » ; la paléontologie doit faire place, dans ses constructions, à l'idée de direction.

Pour discerner ce sens de l'évolution, Teilhard souligne qu'au cours des temps la Matière s'est orientée vers des états de plus en plus complexes et de plus en plus improbables ; l'émergence de la conscience se présente comme l'effet de cette complexité poussée à ses valeurs extrêmes.

Cette loi de complexité-conscience implique que tout le développement vital est une dérive vers plus d'arrangement et de psychisme. À première vue, ce n'est là qu'une hypothèse, mais une hypothèse susceptible de vérification. Il y a, en effet, un organe spécialement relié au développement psychique de l'être, le système nerveux.

Voilà le paramètre qui nous permettra de retrouver le sens de l'évolution biologique. Or « quel que soit le groupe animal dont on étudie l'évolution, c'est un fait remarquable que, dans tous les cas, le système nerveux s'accroît avec le temps en volume et en arrangement, et simultanément se concentre dans la région céphalique. Pris dans le détail des membres et du squelette, les divers types organisés peuvent bien se différencier chacun suivant sa ligne propre, dans les directions les plus diverses et les plus opposées. Considérée dans le développement des ganglions cérébraux, toute vie, toute la Vie, dérive, comme un seul flot montant, dans la direction des plus grands cerveaux. » Tel est l'énoncé de la loi de cérébralisation.

Pour préciser ce caractère de l'évolution, nous pouvons éliminer, sur l'arbre de la Vie, le monde végétal et ne pas tenir compte davantage des nombreux groupes d'Invertébrés ; la [93] classe des Insectes nous montre, assurément, une complexification du système nerveux, mais qui ne peut être comparée quantitativement ni qualitativement à celle offerte par les Vertébrés. Chez ces derniers, en effet, nous assistons à une remarquable poussée de cérébralisation. En considérant les choses en gros, un perfectionnement marqué de l'encéphale est indéniable des Poissons aux Mammifères, et, chez ceux-ci, le mouvement de cérébralisation peut être suivi le long des diverses lignées. D'où, selon Teilhard, cette première conclusion : c'est par les Mammifères que passe sur la Terre l'axe principal de la dérive complexité-conscience.

Mais il est possible de serrer davantage le problème. A l'intérieur des Mammifères, il est un rameau, celui des Primates, où la zone d'intensification psychique se dessine dans sa plus grande force. Ces êtres ont été plus vite et plus loin suivant cette direction que tout autre vivant autour d'eux. Et l'on peut dire, en comparant leur cerveau perfectionné à leur structure générale demeurée primitive, qu'ils représentent un rameau de pure et directe cérébralisation.

Mais, chez eux, cette montée vers le plus grand cerveau ne s'est pas faite partout avec la même ampleur. Une seule lignée, celle des Hominidés, a réussi à « percer la surface critique séparant le psychique simple du psychique réfléchi », et par ce point de rupture, la pensée, la réflexion, pénètrent dans la biosphère, imprégnant désormais la vie.

De la sorte se trouve posé, en termes nouveaux, le vieux problème, si souvent débattu, de la place de l'homme dans la Nature. L'homme, certes, ne peut prétendre à être le centre du monde ; il n'est pas non plus un accident, un épiphénomène de la vie, mais la flèche d'un Univers « en voie, simultanément, de complexification, matérielle et d'intériorisation psychique toujours accélérées ».

L'achèvement de l'hominisation ne marque pas le terme du mouvement vital. Avec l'homme, la création continue, l'anthropogénèse se poursuit. Le préhistorien, à la manière du paléontologiste, cherche désormais à retrouver les mouvements de la vie qui, après avoir franchi les « passes de la réflexion » va peu à peu s'étendre et submerger la terre. Déterminer les [94] conditions de cette expansion, découvrir les règles qui président à son organisation, tel est, en somme, tout l'objet de la préhistoire.

L'humanité naissante montre encore cette tendance à la ramification, à la divergence, qui caractérisait l'infra-humain. Ainsi apparaît la variété des formes pithécantropiennes puis néanderthaliennes. Un deuxième point critique de l'hominisation amène l'émergence de *l'homo sapiens*. A partir de ce moment quelque chose de nouveau va commencer ; les forces de convergence l'emportent désormais sur les effets de divergence ; l'humanité devient un phylum qui converge.

Laissant de côté les perspectives que nous offre une telle vue, nous allons exposer comment le Père Teilhard retrace historiquement cette montée de l'humanité.

Les plus anciens représentants de *l'homo sapiens* étaient groupés en tribus chasseresses, entre lesquelles le bien social était encore peu

marqué ; mais déjà, l'homme vit en groupe, autour du feu. Avec le Néolithique nous nous trouvons brusquement en présence d'une humanité sédentaire et organisée. « Les peuples ont peu à peu trouvé, jusque dans le détail, leur place définitive. Des uns aux autres, par le commerce des objets et la transmission des idées, la conductibilité augmente. Les traditions s'organisent. Une mémoire collective se développe. Si mince et granulaire que soit encore cette première membrane, la sphère de la réflexion a d'ores et déjà commencé à se refermer sur elle-même - encerclant la terre. »

Ce mouvement de socialisation va se continuer, mais suivant un rythme inégal. Certains pôles d'attraction et d'organisation se dessinent çà et là sur la nappe néolithique, annonçant un état supérieur de la Noosphère : Amérique centrale avec la civilisation Maya ; bassin du fleuve jaune avec la civilisation chinoise ; vallée du Gange et de l'Indus avec les civilisations de l'Inde ; le Nil et la Mésopotamie avec l'Égypte et Sumer.

Toutefois, un seul de ces foyers devait canaliser le flot de ces énergies pour le hausser à un palier nouveau : c'est par l'Occident, plus exactement par la Méditerranée orientale qu'a passé alors l'axe de l'Anthropogénèse, le long duquel n'a cessé [95] ensuite de se faire jour une conscience de plus en plus organisée.

Cette conception d'une évolution continuée, d'une anthropogénèse qui fait suite à la biogénèse nous permet d'ordonner, dans une même synthèse, l'histoire de la vie et l'histoire de l'homme.

Mais cette anthropogénèse ne cesse encore de se poursuivre : « Omnis creatura adhuc ingemiscit et parturit » ; elle durera jusqu'à la fin des temps ; l'homme en est le dépositaire et le responsable. Par là, dans l'œuvre de Teilhard, le penseur chrétien vient compléter l'homme de science. Et nous trouvons, dans *le Milieu divin*, le prolongement et le couronnement du *Phénomène humain*.

Encore une fois, nous n'avons pas voulu présenter un résumé de la pensée du Père Teilhard. Nous avons montré, en considérant certains de ses aspects, qu'elle inspire la recherche, qu'elle conduit à la synthèse. Le Père Teilhard de Chardin est vraiment présent parmi nous.

[97]

Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.

## 9.

---

### Le phénomène humain

*Par Sir Julian Huxley*

[Retour à la table des matières](#)

Dès ma première rencontre avec le Père Teilhard, en 1946, peu après mon arrivée à Paris comme président de l'U.N.E.S.C.O., je compris que je n'avais pas trouvé seulement un ami mais un associé dans l'aventure intellectuelle et spirituelle. Quoiqu'il eût abordé le problème de la destinée humaine du point de vue d'un chrétien et d'un religieux jésuite, et moi de celui d'un agnostique et d'un zoologiste, nos pensées avaient suivi la même direction, le long des mêmes lignes, et nous étions parvenus à des conclusions étonnamment semblables. Cela, parce que nous avons délibérément l'un et l'autre voulu regarder la destinée humaine, c'est-à-dire l'homme, son arrière-plan cosmique, son environnement et leurs rapports, comme un phénomène - sous tous les aspects possibles, mais seulement et toujours comme phénomène, et non comme un problème métaphysique, éthique ou théologique. Abordé de cette manière, l'homme n'apparaît pas comme une création étrangère à la nature et à part, mais comme faisant partie (et une partie très essentielle) du phénomène de l'évolution. Et l'intelligence,

l'esprit n'apparaissent pas comme des épiphénomènes insolites ni comme introduits de façon surnaturelle, mais comme des phénomènes naturels d'une haute importance.

La vision de la nature et de l'homme qui découle inévitablement de cette façon de l'aborder, et les conclusions radicales que l'esprit, d'une intrépide lucidité, du Père Teilhard en tirait déplurent à quelques-uns de ses supérieurs ecclésiastiques [98] et, pendant un certain temps, il lui fut interdit de les publier sous forme d'imprimés, bien qu'il lui fût loisible de les faire circuler en copies ronéotypées. Mais, l'année dernière, il vint à mourir, et un certain nombre de ses amis, disciples et admirateurs organisèrent deux comités : un comité scientifique et un comité général en vue de pourvoir à la publication du présent ouvrage dont l'impression était demeurée sous l'interdit pendant sept ans. Dans ces comités, on lit les noms de personnalités si notables et si influentes : l'abbé Breuil, le prince Louis de Broglie, Miss Dorothy Garrod, Sir Wilfrid Le Gros Clark, le professeur Théodore Monod, le professeur G. G. Simpson et Sir Arnold Toynbee <sup>23</sup>, dans le premier ; et Robert Aron, Georges Duhamel, André Malraux, Roland de Margerie et André Siegfried, dans le second - qu'ils atteignirent bientôt leur but. Cette publication posthume d'une œuvre jadis non autorisée est, en elle-même, un phénomène humain significatif,

Chez le Père Teilhard, la force et la pureté de la pensée et de l'expression fructueusement alliées avec une capacité de compréhension chaleureuse de toutes les valeurs humaines ont donné du monde un tableau qui est non seulement d'une rare clarté mais impliquant des conclusions qui emportent l'assentiment.

Le premier phénomène qu'il faut noter et souligner, c'est celui de l'unité. Le cosmos, avec toutes ses gigantesques dimensions d'espace et de temps est un - un seul processus d'évolution. Et ce qui évolue est aussi d'essence unitaire, une seule étoffe universelle qui possède à la fois des propriétés matérielles et mentales nécessairement combinées.

Le second phénomène est la direction de l'évolution. Ce processus, lentement, engendre de la nouveauté, de la variété et des niveaux toujours plus élevés d'organisation, et cela irréversiblement. Un aspect particulièrement significatif de ce développement à sens unique est la tendance de ces propriétés mentales à devenir plus manifestes en valeur absolue et de plus en plus importantes relativement aux matériel-

---

<sup>23</sup> Et le nom de Sir Julian Huxley lui-même (N.D.T.)

les. Le Père [99] Teilhard, en un endroit, parle de la Matière et de l'Esprit comme de « variables conjuguées », dont les rapports réciproques et les développements quantitatifs pourraient être, théoriquement au moins, exprimés dans un graphique d'évolution.

Le troisième phénomène est l'existence de points critiques dans le processus évolutif, points où émergent de nouvelles propriétés de l'étoffe de l'univers, où de nouveaux mécanismes de changement commencent à opérer, et de nouveaux types d'organisation à apparaître. Ces points critiques, jusqu'à présent, il y en a eu deux : l'origine de la vie, le moment où la matière devint capable de se reproduire elle-même, et l'origine de la conscience réfléchie chez l'homme, quand nous pouvons dire que l'esprit devint capable de se reproduire lui-même et que la culture se superposa à l'évolution biologique.

En se bornant à la Terre, seule partie du Cosmos où nous avons une connaissance certaine de ces points critiques, nous pouvons y distinguer trois enveloppes ou sphères successives : d'abord la Géosphère, théâtre des transformations de l'inorganique auquel, il y a quelque deux milliards d'années, se superposa la Biosphère : le système de la vie organique en évolution et, il y a quelques centaines de mille ans, la Noosphère : le système de la pensée et de la conscience humaine en évolution, et ses oeuvres.

Le quatrième phénomène, c'est que l'évolution se restreint. Pendant la durée de l'évolution organique, groupes après groupes épuisent leurs possibilités d'évolution et atteignent un plafond, laissant le progrès à d'autres branches de la vie de moins en moins nombreuses. Depuis le Pliocène récent, il n'y a plus qu'une seule lignée qui soit restée capable de pousser plus loin son avance : celle de l'Homme. Durant les quelques derniers millions d'années, le phénomène de l'évolution s'est concentré dans le phénomène humain.

Et maintenant, voici la nouveauté radicale de la forme du processus évolutif dans sa phase humaine. Durant la phase organique préhumaine, chaque nouveau type qui réussit se scinde, il diverge ou se différencie en tout un déploiement de types secondaires, chacun d'eux se terminant en un grand nombre de lignées biologiques isolées que nous nommons [100] espèces. Mais, avec l'homme, il en va différemment. Après une brève période initiale de différenciation (aboutissant aux grandes races ou sous-espèces humaines), la divergence fait place à la convergence, tout d'abord des unités biologiques naturelles ou différentes races d'hommes, et ensuite des unités psychosociales ou entités culturelles. Ainsi l'homme, bien que représentant un type d'évolution ma-

jeur et dominant, consiste en une seule espèce biologique et, d'ici quelques siècles ou, au plus, un petit nombre de millénaires, est destiné à former une seule unité culturelle s'appuyant sur une charpente unique d'idées générales et de croyances.

Et ceci introduit un cinquième point, à savoir que l'évolution de l'homme étant essentiellement de nature culturelle dépend, pour la plus grande part, de sa connaissance du monde et de soi-même. La connaissance est la base de la vision vraie ; c'est la vision qui détermine l'attitude et c'est l'attitude qui commande et dirige l'action. Et, puisque la méthode scientifique (au sens large, en tant qu'elle établit et organise le savoir par des hypothèses mises à l'épreuve de l'expérience et de l'expérimentation) s'est démontrée la plus efficace et la seule méthode permanente et fructueuse d'accroître notre connaissance et notre compréhension, l'extension de la méthode scientifique à une plus grande échelle sur des domaines de plus en plus étendus apparaît comme la condition préalable de tout progrès.

Cela, évidemment, ne dénie pas leur importance aux puissances de création et d'expression contenues dans la littérature et les arts, dans les rites et les cultes ni dans les affirmations d'ordre religieux. L'expression créatrice est essentielle comme moyen de traduire la connaissance et l'expérience afin qu'elles puissent devenir immédiatement efficaces dans le domaine de la vie. Il ne s'agit pas de dénier non plus leur importance aux métiers pratiques, à la technologie et à l'industrie. Ils sont essentiels comme applications du savoir et de l'expérience, afin que l'un et l'autre puissent devenir immédiatement utiles. Mais l'accroissement de la connaissance est, à la longue, la source unique de tout progrès désirable, et la méthode scientifique en est la base indispensable.

[101]

En dernier lieu, il faut considérer le phénomène d'échelle. L'échelle sur laquelle s'opère le processus de l'évolution est gigantesque, à la fois pour l'espace et, de façon plus significative encore, pour le temps. Tant que nous ne sommes pas accoutumés à cette échelle démesurée du temps, nous ne pouvons nous représenter réellement les mouvements et les changements de l'évolution, dans aucune de ses sphères. Les énormes improbabilités dans les animaux supérieurs et dans l'homme, on ne peut les saisir ou les évaluer qu'en termes de centaines de millions d'années : celles du passé de la terre ; et de même les possibilités également énormes qui pourraient être réalisées ne peuvent être envisagées qu'en termes de centaines de millions d'années, celles

que nous avons devant nous. Quand les hommes saisiront que l'Homme est encore dans l'enfance de son évolution, c'est alors seulement qu'ils pourront se pénétrer de cette vision de ses possibilités. Et c'est seulement en se pénétrant ainsi de perspectives d'avenir que l'Homme pourra en espérer la réalisation dans toute sa plénitude possible.

Il est, je crois, intéressant de mentionner que tous ces thèmes, je les avais moi-même soulignés tout à fait indépendamment (c'est en 1914 que je formulai pour la première fois l'idée d'un point critique entre l'évolution biologique et l'évolution humaine) ; il est intéressant de montrer comment deux penseurs, l'un comme paléontologiste partant de prémisses chrétiennes, l'autre partant de la biologie générale et de prémisses rationalistes sont, pour ainsi dire, contraints de choisir les mêmes phénomènes comme significatifs et de tirer les mêmes conclusions générales des faits, pourvu que l'un et l'autre abordent le problème dans un même esprit de large naturalisme.

Il était naturel que la formulation donnée par le Père Teilhard à ses vues différât souvent de la mienne dans le détail, et il vit souvent plus loin et avec plus d'acuité que moi. Je pense à sa lumineuse conception de ce qu'il nommait l'enroulement, conduisant vers un psychisme de plus en plus intense. Par enroulement, il entendait le repliement sur soi de l'étoffe de l'univers pour former une unité organisée, dont la cohérence est maintenue par ses propres tensions - un [102] système clos en une certaine manière, équilibré sur soi. Atomes, molécules, cellules, individus multi-cellulaires et personnes humaines, autant d'exemples de tels systèmes, tous produits de l'enroulement, mais chacun à un niveau différent d'organisation. Bien plus : son postulat est que, plus le système est complexe, plus son organisation possède une texture serrée - et plus actifs et significatifs seront sa vie intérieure, ses degrés et modes de conscience.

Il envisage la tendance à une convergence culturelle qui se manifeste déjà dans l'humanité comme conduisant à un enroulement de la Noosphère tout entière, - engendrant ainsi un système unitaire de pensée et de croyance ou, comme il eût préféré dire, un seul tout pensant et croyant. Celui-ci, étant d'une extrême complexité, s'élèvera à un degré extrêmement élevé de potentiel psychologique ; au cours de sa formation, des forces psycho-sociales explosives seront sans doute libérées mais, une fois organisées, elles engendreront inévitablement un immense dynamisme pour l'évolution ultérieure de l'homme. Et, finalement, l'auteur illumine l'ensemble de son sujet en traitant de ce futur état comme du point culminant de ce qu'il désigne du terme

éclairant d'hominisation : le progrès par lequel l'homme devient plus véritablement et plus pleinement homme.

Que la façon dont le Père Teilhard traite du mécanisme de l'évolution biologique soit plutôt inadéquate et que sa tentative pour relier sa philosophie évolutionniste à la théologie du christianisme soit peut-être quelque peu forcée, ce sont là des défauts minimes. Dans l'ensemble, le livre est hors de pair. « Là où le peuple ne voit pas, il périt », dit l'auteur des Proverbes. *Le Phénomène humain* nous donne une nouvelle et vivifiante vision du déroulement de la réalité. Pilate demandait : « Qu'est-ce que la vérité ? » Jésus avait répondu à la question : « La vérité est ce qui vous délivrera. » Parce que la vision du Père Teilhard est vraie, non seulement elle vivifie mais elle libère : elle délivre l'esprit et l'âme que troublent de nombreuses et terribles perplexités\*.

---

\* Publié dans *Encounter* (Londres), avril 1956. Traduit par Marguerite Teilhard-Chambon (Claude Aragonès).

[103]

Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.

## 10.

---

### Un livre magistral "LE PHÉNOMÈNE HUMAIN"

*Par Pierre de Grandpré*

[Retour à la table des matières](#)

Quand un ouvrage de science contient une vision du monde aussi profonde, aussi originale et aussi féconde pour la pensée et l'action que *le Phénomène humain*, ce n'est pas seulement le public ordinaire des ouvrages scientifiques qui doit être alerté.

Cette première oeuvre imprimée du déjà illustre géologue et paléontologiste français Pierre Teilhard de Chardin est d'un penseur qui n'hésite pas à innover et à franchir hardiment les limites d'une science trop étroitement positiviste. C'est l'objet étudié qui réclamait, pour être convenablement appréhendé, cet assouplissement des instruments d'investigation. Les méthodes ne sauraient être les mêmes pour la connaissance analytique d'objets limités et pour une vision étendue au Tout de l'Univers : l'étude en profondeur de l'homme ne demande pas moins que de remuer « mer et monde » pour cerner sa vraie nature, sa vraie place et son vrai destin. La méthode est du reste incontestablement scientifique puisqu'elle s'en tient rigoureusement

au « phénomène ». « Ces pages, dit le Prologue, représentent un effort pour voir, et *faire voir*, ce que devient et exige l'Homme. »

Le phénomène en question est d'une telle ampleur cependant, il plonge des racines si profondes dans ce que l'auteur nomme « l'Étoffe de l'Univers », que l'interprétation scientifique, se rapprochant de la philosophie, présente toutes les *apparences* d'une tentative d'explication philosophique du monde. En fait, l'œuvre se situe à un niveau où la science [104] rejoint la philosophie, voire la religion, sans cesser d'être science ; elle inspire finalement à tout lecteur qui en saisit l'immense portée une éthique exaltante.

Maintes pages du *Phénomène humain* sont traversées d'un souffle pascalien. Au terme d'une vie de labeur, un savant réunit en une synthèse illuminante la vision « intelligible » du monde qu'autorise l'état actuel des acquisitions scientifiques ; et « l'intuition éclate sur les faits amoncelés ».

La principale affirmation à laquelle aboutit Teilhard de Chardin, c'est que l'Homme est « axe et flèche de l'Évolution ». Évolutionniste, ce père jésuite l'est avec une hardiesse, une décision, un enthousiasme qui font pâlir, par comparaison, les fervents du premier évolutionnisme matérialiste. Celui-ci s'en tenait à la face somatique, corporelle des origines humaines ; c'est l'ascension et les sautes successives de la Nature vers tout l'Homme, âme et corps, qui intéresse Teilhard de Chardin. Avec Julian Huxley, il professe que l'homme contemporain « n'est pas autre chose que l'Évolution devenue consciente d'elle-même ». De là l'inquiétude moderne, ce sentiment d'angoisse métaphysique lié à la brusque confrontation de l'homme avec l'Espace-Temps selon des perspectives que ne soupçonnaient pas nos pères.

Ce qui retire tout danger d'aggraver le mal à l' « initiation aux dimensions vraies du Monde » qu'est *le Phénomène humain*, c'est précisément d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la « perception d'une Évolution » qui anime cet Espace-Temps. « Aussi longtemps que nous croyons les voir immobiles et aveugles, écrit l'auteur, Temps et Espace sont à bon droit effrayants. » Mais « qu'importent les millions d'années et les milliards d'êtres qui nous précèdent, si ces gouttes innombrables forment un courant qui nous porte en avant ».

Au terme de son travail, Teilhard de Chardin résume ainsi son effort : « Pour faire une place à la Pensée dans le Monde, il m'a fallu interioriser la Matière : imaginer une énergétique de l'Esprit ; concevoir au rebours de l'Entropie une montante Noogénèse ; donner un sens,

une flèche et des points critiques à l'Evolution ; faire se reposer finalement toutes choses en *Quelqu'un*.

[105]

« Dans ce ré-agencement des valeurs, j'ai pu me tromper sur bien des points.

« Que d'autres tâchent de faire mieux. Tout ce que je voudrais c'est avoir fait sentir, avec la réalité, la difficulté et l'urgence du problème, l'ordre de grandeur et la forme auxquelles ne peut échapper la solution ».

L'auteur a parfaitement fait saisir cet « ordre de grandeur » et l'intuition qu'il nous livre et développe mérite d'être appelée géniale.

Plus hardi que tous les autres évolutionnistes, Teilhard de Chardin discerne, coextensif à leur Dehors, « un Dedans des Choses » : « Dans une perspective cohérente du Monde, la Vie suppose inévitablement, et à perte de vue avant elle, de la Prévie. » Dans l'univers de la matière, l'intérieur des choses (« centréité, ») et leur complexité ne sont que les deux faces ou parties liées d'un même phénomène. Ce que l'auteur nomme la loi cosmique de complexité-conscience lui permet de suggérer comment la première cellule vivante peut être issue d'une toujours plus grosse et plus complexe molécule. L'émersion de l'organique hors du chimique est la première mue, le premier seuil que nous ayons à comprendre en la replaçant entre un Futur et un Passé sur une ligne d'évolution qui conduira jusqu'à l'homme et jusqu'à l'avènement de l'Esprit. Quelle surabondance d'essais et de millénaires il aura fallu ! « Une fois, et une fois seulement, au cours de son existence planétaire, la Terre a pu s'envelopper de vie. Pareillement, une fois et une fois seulement, la Vie s'est trouvée capable de franchir le pas de la Réflexion. Une seule saison pour la Pensée, comme une seule saison pour la Vie. Depuis ce moment l'homme se trouve former la flèche de l'Arbre, ne l'oublions pas. En lui, comme tel, à l'exclusion de tout le reste, se trouvent désormais concentrés les espoirs d'avenir de la Noosphère, c'est-à-dire de la Biogénèse, c'est-à-dire finalement de la Cosmogénèse. »

Il ne saurait être question dans un bref article de suivre dans le détail les perspectives grandioses que propose l'auteur en ce qui a trait à la Matière puis à la Terre juvénile ; ensuite au « pas de la vie » et aux évocations de cet « Arbre de la vie », [106] qu'il faudrait déraciner pour ne pas croire en l'évolution ; ensuite à la naissance de la pensée et au déploiement hors et au-dessus de la Biosphère, de la

« Noosphère », la vie poussant en avant tout son réseau à la fois pour accomplir cette saute de première grandeur où la personnalisation de l'individu correspondra à l'hominisation du groupe tout entier, la conscience étant depuis l'origine la substance et le sang de la Vie en évolution. Au-delà, il y aura encore l'avènement de l'Humanité à travers les Hommes.

Après avoir suivi les racines du Phénomène humain, à travers la Vie, jusqu'aux premiers enveloppements de la Terre sur elle-même, l'auteur observe ce que la Réflexion annonce, *en avant*. « La Science, dans ses ascensions, écrit-il, - et même, je le montrerai, l'Humanité, dans sa marche - piétinent en ce moment sur place, parce que les esprits hésitent à reconnaître qu'il y a *une orientation* précise et un *axe* privilégié d'évolution. Débilitées par ce doute fondamental, les recherches se dispersent et les volontés ne se décident pas à construire la Terre, » En un large tableau, Teilhard de Chardin montre comment l'histoire humaine, à sa manière et à son degré, est de l'histoire naturelle, *encore*. Mais nos temps connaissent un « changement d'âge ». Selon le mot de Henri Breuil : « Nous venons seulement de lâcher les dernières amarres qui nous retenaient encore au Néolithique. » Et Teilhard n'hésite pas : « La chance, et l'honneur, de nos brèves existences à nous-mêmes, c'est de coïncider avec une mue de la Noosphère... Nous voici face à face avec toute la grandeur, une grandeur jamais atteinte, du Phénomène humain. Ici ou nulle part, maintenant ou jamais... nous pouvons espérer... mesurer l'importance et apprécier le sens de l'Homini-sation. » Et qu'est-ce donc qui nous a faits si différents de nos aïeux d'il y a seulement quelques générations ? « C'est d'avoir pris conscience du mouvement qui nous entraîne... » Chimie, physique, sociologie, etc. : « L'un après l'autre, tous les domaines de la connaissance humaine s'ébranlent, entraînés ensemble, par un même courant de fond, vers l'étude de quelque *développement... .. L'invention*, cet acte révolutionnaire dont émergent l'une après l'autre les créations de notre pensée, peut être regardée [107] comme prolongeant sous forme réfléchie le mécanisme obscur par lequel toute forme nouvelle a jamais germé sur le tronc de la Vie. »

L'Homme, flèche montante de la grande synthèse biologique, cette vision fondamentale n'est-elle pas profondément stimulatrice ? « Inclignons-nous donc avec respect sous le souffle qui gonfle nos coeurs pour les anxiétés et les joies de « tout essayer et de tout trouver ». L'onde que nous sentons passer ne s'est pas formée en nous-mêmes. Elle nous arrive de très loin, - partie en même temps que la lumière des premières étoiles. Elle nous parvient après avoir tout créé en chemin.

L'esprit de recherche et de conquête est l'âme permanente de l'Evolution. »

La partie du livre consacrée à la *Pensée*, avec la dernière sur la *Survie*, contient les pages les plus inspiratrices de l'œuvre. Cet article prendrait des proportions démesurées si je tentais de résumer la pensée de Teilhard de Chardin sur « L'Issue Collective », « L'Hyperpersonnel » et « La Terre Finale ». Les paragraphes intitulés « L'Amour-énergie » et « Les Attributs du Point Omega » sont d'une particulière richesse de pensée.

Tout ce livre qui dit d'où l'homme vient, qui cherche à deviner où il va, prêche implicitement une option qu'il s'agit pour l'Humanité de faire émerger : l'acceptation d'Oméga, le Terme.

Y a-t-il conflit entre Foi et Science ? L'auteur n'en croit rien : « A mesure que la tension se prolonge, c'est visiblement sous une forme toute différente d'équilibre, non pas élimination, ni dualité, mais synthèse, - que semble devoir se résoudre le conflit. » C'est qu'une même vie anime science et foi.

« Effrayé un instant par l'Evolution, écrit l'auteur dans un épilogue sur « Le Phénomène chrétien », le chrétien s'aperçoit maintenant que celle-ci lui apporte simplement un moyen magnifique de se sentir et de se donner plus à Dieu... » C'est « par toute la longueur, l'épaisseur et la profondeur du Monde en mouvement que l'homme se voit capable de subir et de découvrir son Dieu ». Nous sommes entrés dans un monde où il [108] devient possible « d'aimer le formidable mouvement qui nous emporte ».

La synthèse de la foi et de la science inspire encore à l'auteur des phrases aussi étonnantes que celles-ci, dans lesquelles il est aisé de découvrir une source inépuisable d'idéaux, une exhortation suprêmement entraînante : « Saisir, réunis tous ensemble, la barre du Monde, en mettant la main sur le ressort même de l'Evolution. À ceux qui ont le courage de s'avouer que leurs espérances vont jusque-là, je dirai qu'ils sont les plus hommes des hommes, - et qu'il y a moins de différence qu'on ne pense entre Recherche et Adoration \* . »

---

\* Publié dans *Le Devoir*, Montréal, 31 décembre 1955.

[109]

Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.

# 11.

---

## L'HUMANITÉ À LA VEILLE D'UN ESSOR NOUVEAU

*Par Haroun Tazieff*

[Retour à la table des matières](#)

On lit avec passion le court ouvrage du Révérend Père Teilhard de Chardin, *le Groupe zoologique humain* (qui vient de paraître chez Albin Michel) : un admirable résumé compréhensif de l'évolution, du nucléon à l'homme, par « complexification » de la matière, la vie apparaissant à un moment critique des conditions physico-chimiques, comme un effet matériel de complexité.

La progression irréversible, semble-t-il, qui avait conduit les corpuscules, unités individualisées des particules élémentaires d'énergie à l'atome, puis aux molécules de plus en plus complexes, de plus en plus volumineuses et lourdes de la chimie et de la minéralogie, cette progression irréversible - une fois franchi le premier pas fondamental qu'est la formation de la vie - s'est poursuivie dans ce règne nouveau également par une complexité toujours croissante. Ici le paramètre n'est plus le poids de l'unité corpusculaire (atome ou molécule), ce n'est pas non plus le poids de la cellule ni du *soma* (le corps), ni du *germen* (cellules reproductrices), mais celui du *phrên*, support psychi-

que, substance nerveuse : le cerveau. Le critère d'évolution est l'état de ce *phrên*, des bactéries à l'homme, en passant par les protozoaires, les vers, les arthropodes, les poissons, les reptiles et les mammifères. Toujours suivant la variation du « paramètre cerveau », la synthèse du Révérend Père Teilhard de Chardin retrace l'évolution de l'homme, depuis les pithécantropes et les sinanthropes (que Teilhard a contribué à découvrir et à faire connaître) jusqu'à l'individu [110] civilisé des XIXe et XXe siècles, à travers l'âge si long de la pierre (près d'un million d'années) et les stades - de plus en plus brefs, mais de plus en plus féconds - de la civilisation humaine basée sur le savoir.

Alors, avec une audace lucide, raisonnée et généreuse, Teilhard extrapole vers l'avenir la rigueur scientifique de son exposé et esquisse le développement prodigieux qui attend non plus l'homme désormais, mais l'humanité prise comme un tout, la collectivité, qui, loin de menacer (ainsi qu'à première vue elle semblerait le faire) notre originalité et notre liberté individuelles, est « le plus puissant moyen *imaginé* par la nature pour accentuer et porter à son comble la singularité de chaque élément ». A partir de maintenant, dit le père Teilhard, il devient manifeste que ce n'est plus par individualisation mais par socialisation, par un effet de synthèse, que nous pourrons sauver ce qui se cache de vraiment sacré au fond de notre égoïsme. Le centre extrême de chacun de nous ne se trouve pas au terme d'une trajectoire solitaire et divergente (comme les gouttes qui s'individualisent, impuissantes désormais, au terme d'un violent jet d'eau), mais il coïncide, sans se confondre, avec le point de confluence d'une multitude humaine tendue, réfléchie et unanisée librement sur elle-même.

Ce que le Père Teilhard apporte ici à l'humanité arrivée au point critique où elle se trouve, outre une vision rationnellement optimiste de l'avenir, c'est la démonstration essentielle qu'au sortir de la phase individualiste qui s'achève, désormais stérile - pis : nocive - une évolution aussi prodigieuse attend l'humanité que celle qui, du galet taillé, a conduit aux « cerveaux » électroniques, du pithécantrope à Einstein. Plus encore : après le premier « pas fondamental » de l'apparition de la *conscience réfléchie*, un troisième « pas fondamental » est concevable, un nouveau « stade » peut être atteint par l'évolution, qui permettrait à l'humanité collective de pénétrer dans un stade ultra-humain dont les possibilités ne sont pas pour nous imaginables.

Ce petit livre de cent soixante pages est d'une capitale importance. Non seulement comme tout achèvement de [111] l'intelligence, mais aussi parce qu'en cette époque trop critique il apportera, à ceux que

ne heurte pas radicalement la façon dont la science contemporaine bouscule l'aspect formel du dogme, une philosophie clairvoyante et optimiste\*.

---

\* Publié dans *Le Monde*, le 18 avril 1956.

[113]

Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.

12.

---

## L'APPARITION DE L'HOMME <sup>24</sup>

*Par André Leroi-Gourhan*

[Retour à la table des matières](#)

Ce second volume des oeuvres du Père Teilhard de Chardin est publié par le comité qui s'est chargé de rassembler les écrits du grand biologiste, manuscrits ou articles éparpillés dans des revues françaises et étrangères, et d'en constituer un ensemble monumental. L'ouvrage, composé de seize articles, portant tous sur les origines de l'homme et marquant trois grandes périodes de l'évolution de la pensée de Teilhard, est couronné par un essai sur « *les Singularités de l'espèce humaine* » dans lequel, en quatre-vingts pages, il a ramassé, peu avant sa mort, tout ce que le vaste appareil philosophique qu'il avait édifié lui permettait de projeter vers le passé et surtout vers le futur de l'humanité. Ce livre est d'autant plus prenant que, pendant quarante ans, de l'Europe à Pékin et à l'Afrique du Sud, le Père Teilhard s'est trouvé présent chaque fois qu'une nouvelle page s'ajoutait à la généalogie humaine, et il est impressionnant de voir, lorsqu'on sait vers quelles fantastiques hypothèses a pu lancer chaque nouveau fossile, avec quel-

---

<sup>24</sup> Par le Père Teilhard de Chardin (Tome II des (Oeuvres), Editions du Seuil.

le calme lucidité, en quelques pages, il a su, à chaque étape, parvenir aux positions que la suite devait révéler être les bonnes.

Les éditeurs ont placé en tête de l'ouvrage un court article de 1913, indispensable point de départ où l'on saisit l'auteur à trente ans, lorsqu'il tente une première synthèse des connaissances [114] sur l'homme. Puis vient, en 1921, une critique d'un traité de paléontologie humaine qui venait de paraître, critique dont certains passages méritent d'être encore considérés par les théologiens et dans laquelle, en quelques phrases, tout le problème de l'évolutionnisme et de la foi est exposé. La première période de la pensée de Teilhard se ferme par *la Paléontologie et l'apparition de l'homme*. On perçoit déjà, dans cet essai, les bourgeons de la philosophie de Teilhard, mais ce qui frappe surtout, c'est d'y voir exposées à l'époque, pour la première fois, un certain nombre d'idées sur les origines des singes et de l'homme qui ont mis trente ans pour devenir vérités scientifiques.

Survient, en 1930, la découverte des Sinanthropes de Pékin, à laquelle Teilhard s'est trouvé mêlé de très près. Les articles dans lesquels il expose à mesure les découvertes qui se multiplient témoignent de l'enrichissement considérable qu'ont représenté ces cousins du Pithécanthrope, retrouvés dans leur caverne, avec les traces de leur feu et leurs outils. La question de l'animalité une fois close pour ces formes à peine imaginables du passé humain, pendant vingt ans Teilhard mûrit son système au contact du terrain, de la Chine aux Indes. Le choc décisif est donné en 1950, lorsque Broom publie ses découvertes des Australopithèques d'Afrique du Sud : les Sinanthropes avaient bouleversé nos idées sur la technicité des préhominiens, les Australopithèques transforment d'un coup tout ce que l'anatomie accumulait d'hypothèses sur les formes intermédiaires entre les singes et l'homme. Ces créatures, si loin placées dans le primitif qu'on ne sait quelle étiquette leur accorder, sont déjà des êtres à station verticale, bimanues comme nous et dépourvus de museau. Teilhard a eu, de ce fait, dans les quatre dernières années de sa vie, alors que son immense tableau prenait définitivement corps, le privilège de voir la paléontologie humaine sortir de théories dont les racines plongeaient encore en plein XVIIIe siècle.

Les articles de cette dernière période et l'essai sur *les Singularités* occupent plus de la moitié du livre. Ils ont cette densité parfois déconcertante à laquelle *le Phénomène humain* a déjà accoutumé le lecteur, mais la pensée s'accroche chaque [115] fois à des faits précis qu'elle traverse comme le regard traverse un appareil optique pour

voir ce que l'œil nu ignorerait. L'impression qui s'en dégage est que le Père Teilhard de Chardin est parvenu harmonieusement à la fin de sa course : au terme de la lente accumulation des données sur les profondeurs du passé humain, après avoir depuis longtemps étayé l'idée de l'homme façonné par la terre tout entière et montant d'un élan continu à travers les temps géologiques, on s'aperçoit qu'il a dépassé le seuil de l'homme actuel. Avec la même simplicité clairvoyante qui lui avait fait devancer la pensée scientifique, il pose, dans cette langue qui lui est propre, le problème d'une Terre de demain, totalement enveloppée par les hommes. Ses images, d'un optimisme vigoureusement objectif sur « les trois peurs de l'espèce humaine », constituent peut-être l'héritage le plus précieux qu'il ait laissé \*.

---

\* Publié dans le Figaro littéraire, mars 1957.

[117]

Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.

13.

---

## EN AVANT AVEC LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN

*Par André Rousseaux*

[Retour à la table des matières](#)

« Suivant l'un de ses mots clefs, il regardait toujours *en avant* », écrit Mlle Claude Aragonnès en nous présentant un nouveau recueil de lettres du Père Teilhard de Chardin. (Le Père était son cousin, et beaucoup de ces lettres lui sont adressées.) En même temps que ce volume de correspondance, paraît le *Milieu divin*, un essai de vie intérieure écrit en Chine en 1926-1927, et dont, jusqu'à la fin de sa vie, le Père Teilhard a parlé comme de la plus fidèle expression de sa pensée religieuse. D'un de ces livres à l'autre, l'un relancé par l'autre, cet « en avant » s'impose à nous comme la formule irrésistible de l'élan qui nous est communiqué. Avec le sens inouï que donne à ces deux mots une vie posthume comme on n'en a pas vu beaucoup. Voilà moins de trois ans que, dans le soleil de Pâques, le Père Teilhard de Chardin est mort, à demi célèbre, à demi inconnu. La magnifique audace de sa pensée a fait que son œuvre jusqu'alors était restée prisonnière de l'inédit. Le grand savant, certes, était haut placé dans l'estime universelle. L'homme avait dans le monde entier les amis que sa nature ouverte et son cœur ardent lui valaient. Mais les manuscrits non imprimés demeu-

raient dans l'attente du public sur lequel ils devaient rayonner. Et voici que depuis trente mois nous voyons paraître ces grands livres. Jamais le Père Teilhard ne s'est mieux jeté en avant, jamais il ne nous y a mieux entraînés avec lui. Comme si sa propre survie était garante de sa vision de la vie universelle, qui embrasse les millénaires accomplis pour les offrir à l'éternité.

[118]

Quelle magnifique époque, vraiment, que le vingtième siècle français ! Quelle force, notamment, pour animer une renaissance chrétienne éblouissante ! Les morts illustres que sont maintenant un Claudel, un Péguy, un Bernanos, s'élèvent comme des astres de première grandeur au ciel de la création poétique. Un Teilhard de Chardin aurait manqué, pour que la création scientifique, avec ce qu'elle comporte aussi de poésie, au sens le plus fort et le plus vrai du mot, ne fût pas une poussée aussi vive et aussi puissante.

Sans doute sommes-nous à la fin d'un monde. C'est ce qui est le plus facilement et le plus généralement sensible en un temps comme celui où nous nous trouvons. Et c'est ce dont nos contemporains les plus nombreux se laissent accabler, à moins qu'ils ne mettent une pauvre ténacité à donner des prolongements illusoire à tout ce qui croule autour d'eux.

Mais il y a des âmes jeunes et des génies vivaces pour discerner au contraire que dans le temps d'une telle crise, et plus la crise est totale, c'est le moment d'attendre une renaissance et de la préparer. Le champ est ouvert alors aux idées neuves, pour des révolutions créatrices. Les grands poètes du vingtième siècle sont animés de cette énergie renovatrice, qui souvent a donné à leurs œuvres une apparence si surprenante quand elles ont paru. Les maîtres de la renaissance chrétienne, notamment, ont lancé dans un monde conservateur de ses propres accomplissements les œuvres d'une foi conquérante, comme on n'en avait guère vu jaillir depuis que les maîtres d'œuvre du moyen âge avaient bâti. La foi du Père Teilhard de Chardin a la même jeunesse triomphante pour se lancer à la conquête de l'univers, dans le temps et dans l'espace, afin de le jeter tout entier dans les bras du Christ. A toute époque probablement, son intelligence l'eût porté vers des découvertes scientifiques du même ordre, sa grande âme vers des synthèses de la même envergure. Il n'en est pas moins vrai que la crise universelle de l'humanité lui ouvre un cadre propice et grandiose, pour qu'il nous apparaisse comme un des pionniers du siècle, sur la voie où notre destin est en quête de son salut.

Pierre Teilhard de Chardin est un renaissant par vocation et d'abord par tempérament. Son essai sur *le Milieu divin* proclame [119] que sa foi dans le Christ ressuscité illumine sa vision du monde en marche. Mais il n'y a guère d'événement où il ne voie s'offrir une occasion de vie renouvelée. Quand s'ouvre la crise de 1940, il est de ceux qui aussitôt comprennent que c'est le temps des semailles héroïques, non celui des conservations stériles. Il est alors à Pékin, où la guerre l'a surpris, et souffre de se trouver à ce moment loin de la France et de l'action. Mais il voudrait que son éloignement même l'aide à voir avec le plus de justesse la crise où la France est engagée. Dans une lettre du 20 novembre 1940, il écrit : « ... Il me semble que la vraie âme de demain (en laquelle je crois) n'a pas encore commencé à se manifester. En tout cas, ce n'est pas une Restauration qu'il nous faut, mais une Renaissance [...] » Et deux mois plus tard, dans une autre lettre : « ... Tout me confirme dans la conviction que l'avenir ne peut être forcé et conduit que par le groupe de ceux qui se réuniront dans une foi commune à un avenir spirituel de la Terre. « Arrière, oserais-je dire, les pessimistes athées et les pessimistes chrétiens ! » Il nous faut reprendre, mieux assise scientifiquement et mieux conçue philosophiquement, l'idée [...], le « mythe » du Progrès. C'est dans cette atmosphère essentielle que je vois la renaissance, à la fois de l'Humanisme et du Christianisme. » Il y a là tout le mouvement d'une pensée pour laquelle Humanisme et Christianisme ne font qu'un, dans une marche au Progrès qui conduit la vie naturelle de la Création vers ses accomplissements divins.

La vie même de cet homme est à l'image de ses desseins et de ses oeuvres. La science qu'il a choisi de faire avancer n'est pas de celles qui enferment le savant dans un laboratoire ou dans un cabinet. Le travail sur le terrain, comme on dit en cette matière, conduit sur toute la terre le chercheur de son espèce. Le marteau du géologue à la main, il ausculte toute la planète qui tourne sous ses pas. On a intitulé « Lettres de voyage » la correspondance du Père Teilhard. Il n'y a pas d'autre titre à imaginer, quand on voit ces lettres jaloner une vie qui se déroule sur tous les continents. Quand en 1947 une crise cardiaque interdit les voyages au paléontologiste, au moins pour un temps, c'est un coup qui le frappe autant que la maladie [120] elle-même. Il écrit à l'abbé Breuil : « Je ne peux pas encore mesurer l'étendue du « désastre » - c'est-à-dire dans quelle mesure le grand travail sur le terrain restera possible. [...] Au pis aller, je me concentrerai sur les travaux de pensée, ce qui serait assez dans la logique de mon existence. » Oui, il est dans la logique de cette vie de pousser la méditation vers la si-

gnification totale des objets qu'elle a saisis : mais c'est comme si un vertigineux voyage dans la vie intérieure était la suite et le complément de l'exploration spatiale et temporelle.

Avec Dieu toujours au rendez-vous. Cueillons presque au hasard dans une des lettres du Père deux lignes comme celles ci : « Rarement il m'a semblé travailler aussi entièrement pour Dieu seul. J'ai confiance qu'il me donnera la lumière et la force de bien terminer ce que je ne désire *que pour lui*. » Une telle phrase est la formule que le Père Teilhard donne, ce jour-là, à une pensée constante chez lui, et répétée constamment. La fin en Dieu est le dénouement contemplé par sa foi, pour toutes choses en ce monde et pour le monde entier. A plus forte raison, pour lui qui a braqué la lumière de la science sur l'immense procession du temporel vers son éternel destin, cette fin est celle qu'il demande à Dieu d'accorder à son effort et à ses travaux. Tout intellectuel, tout savant souhaite d'avoir le temps d'achever son œuvre. Il y a plus, chez le Père Teilhard, quand, dans ses dernières années, songeant à sa mort, il parle de « bien finir ». A seize mois de son dernier jour, il écrit : « Bien finir devient, en ce qui me concerne, ma principale prière et ma grande ambition. » Comprenons que cette fin doit être l'aboutissement d'un itinéraire intellectuel et spirituel dont le tracé, dans une lettre précédente, nous est ainsi décrit : « ... Je continue à avancer dans une direction qui me paraît de plus en plus dans la ligne de « Mon Seigneur et mon Dieu... ». J'ai une confiance absolue en Celui que je cherche uniquement à faire aussi grand que possible. »

L'essai sur *le Milieu divin* est en deux cents pages l'ardente expression de cette finalité chrétienne que Pierre Teilhard donne à toute son œuvre. Ces pages, nous l'avons dit, ont été écrites dès l'hiver 1926-1927, bien avant que les travaux du paléontologiste lui aient permis de mettre au point les vastes [121] propositions du *Phénomène humain* et des ouvrages consécutifs. Mais dans le temps même où ce prodigieux monument scientifique s'élabore, le Père Teilhard le situe dans le cadre d'une pensée chrétienne intense et totale. Nos âmes refroidies ne sont plus fascinées par l'attente de la Parousie comme aux premiers temps du christianisme. Et pourtant, observe le Père Teilhard, « l'attente - l'attente anxieuse, collective et opérante d'une Fin du Monde, c'est-à-dire d'une Issue pour le Monde - est la fonction chrétienne par excellence ». Il nous faut donc raviver cette flamme, renouveler notre désir et notre espoir du grand Avènement. Le Père Teilhard oriente vers ce renouvellement toute sa recherche, toute sa découverte, toute son œuvre, dont il nous dit : « Nous nous sommes pénétrés longuement de ces perspectives : le progrès de l'Univers, et

spécialement de l'Univers humain, n'est pas une concurrence faite à Dieu, ni une déperdition vaine des énergies que nous lui devons. Plus l'Homme sera grand, plus l'Humanité sera unie, consciente et maîtresse de sa force - plus aussi la Création sera belle, plus l'adoration sera parfaite, plus le Christ trouvera, pour des extensions mystiques, un Corps digne de résurrection. »

Il ne nous appartient pas de soulever les questions dont peuvent se soucier les théologiens au sujet de ce nouvel humanisme chrétien. Remarquons du moins que les perspectives du grand jésuite se développent dans la ligne même de l'Évangile. Le Père Teilhard, en se référant à saint Paul comme il le fait maintes fois, nous le dit expressément : « Le Christ mystique, le Christ universel de saint Paul ne peut avoir de sens ni de prix à nos yeux que comme une expansion du Christ né de Marie et mort en Croix. [ ... ] Aussi loin qu'on se laisse entraîner dans les espaces divins ouverts à la mystique chrétienne, on ne sort pas du Jésus de l'Évangile. » Dirai-je que la bonne nouvelle de l'Évangile résonne comme la voix même de ce vivant message chrétien qui considère l'évolution du monde créé en vue de ses fins divines ? L'apostrophe finale à la Jérusalem céleste est magnifique : « Lève la tête, Jérusalem. Regarde la foule immense de ceux qui construisent et de ceux qui cherchent. Dans les laboratoires, dans les studios, [122] dans les déserts, dans les usines, dans l'énorme creuset social, les vois-tu, tous ces hommes qui peinent ? Eh bien ! tout ce qui fermente par eux, d'art, de science, de pensée, tout cela c'est pour toi. » Il y a chez le Père Teilhard un apôtre du monde moderne, qui se dresse ici dans sa splendeur.

Non qu'il ne rejoigne les plus hautes traditions chrétiennes pour sanctifier les biens et les maux de la vie terrestre. Il va loin dans l'immolation, et sa correspondance nous montre vraiment comme exemplaire l'acceptation de sa propre mort en vue de la vie suprême. Mais la lumière exceptionnelle qu'il répand sur notre époque est celle de l'espérance que lui inspirent certains progrès de l'humanité dont maints bons esprits s'inquiètent souvent aujourd'hui. Il n'est pas homme à recourir à l'immuable nature, comme à une réserve de sagesse contre les égarements humains. Les éléphants de M. Romain Gary ne seraient pas un bon symbole pour lui. Au cours d'un de ses voyages, il écrit : « Il y a quelques années, j'aurais été navré de voir ainsi fondre la brousse et disparaître une faune magnifique (buffles, éléphants, tigres). Maintenant, je comprends que c'est une autre ère du monde qui commence et je crois que les formes nouvelles de la vie sont plus intéressantes que les anciennes. » Une autre fois, le spectacle des

hippopotames qui s'ébattent dans le Zambèze lui paraît mélancolique et désuet : « Un monde qui s'éteint », écrit-il. En revanche, les monstres de la science moderne ne lui inspirent ni effroi ni anxiété. Loin d'y voir des entreprises diaboliques, il s'y intéresse comme à des instruments de progrès qui pourraient, eux aussi, être tournés vers Dieu. C'est un domaine où l'homme s'universalise, ou l'on peut se demander « si, entraîné par un flux qui le dépasse, il ne serait pas en train d'accéder, par chance, à quelque forme inédite de composé (ou concentré) humain ». Le Père Teilhard de Chardin a foi en l'homme. Il suit, au cours des oeuvres de l'homme, le développement de la créature d'élection, faite par Dieu, et en qui le Fils de Dieu s'est incarné.

Notre siècle nous paraît dépasser la mesure de l'homme par l'immensité des bouleversements où il nous fait rouler. Mais Teilhard de Chardin remplit cette immensité soudaine par un humanisme à sa grandeur. La haute stature qu'il avait est [123] comme un signe visible de cette grandeur dont l'homme doit être doté, quand une pensée comme celle-ci le met consciemment à la tête du progrès universel. Le Père Teilhard écrit un jour à son frère : « Ce qui fait la valeur et le bonheur de l'existence, c'est de passer dans un plus grand que soi. » Son humanisme a cette magnificence, pour mettre l'homme à la mesure du monde qu'il conduit à Dieu \*.

---

\* Publié dans le Figaro littéraire, le 18 janvier 1958.

[125]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

## 14.

---

### VISION D'UNITÉ \*

*Par Sir Arnold Toynbee*

[Retour à la table des matières](#)

Voici un grand livre. La seule éclipse qu'il pourrait subir serait par l'esprit de l'auteur qui resplendit à travers lui. Ce livre a reçu l'admirable traduction qu'il mérite. Son sujet, c'est une somme ! Rien moins que Dieu et l'univers. Teilhard voit et présente l'univers en évolution, mais en même temps comme un tout uni.

Teilhard s'est rendu célèbre comme paléontologiste. Il joua un rôle de premier plan dans la découverte de l'Homme de Pékin. Il serait déjà un géant de l'intelligence s'il était paléontologiste et rien de plus à côté, mais en fait il est aussi un poète et un chrétien, et cela fait de lui un géant de la spiritualité aussi bien que de l'intelligence. Il balaye les barrières entre les disciplines spécialisées qui séparent les mandarins académiques, parce qu'il possède un intellect qui voit au-delà des conventionnelles dichotomies de la pensée : par exemple, la dichotomie entre « matière » et « esprit ».

---

\* *Le Phénomène humain*, par Pierre Teilhard de Chardin. Traduction Bernard Wall, avec une introduction de Sir Julian Huxley. Editions Collins, Londres.

Dans la vision teilhardienne, la matière et la conscience constituent les faces externe et interne d'une seule et même réalité. Il croit que le dedans des choses a commencé et continue à affirmer son indépendance vis-à-vis du dehors. L'univers se fraie en tâtonnant une route depuis ses manifestations matérielles jusqu'à la communion des saints. L'univers matériel [126] peut régresser et tomber, comme le prédisent certaines écoles de pensée scientifique, mais la Cité de Dieu ne passera point.

Cette foi de Teilhard, que l'esprit survivra à la matière bien qu'il en ait émergé, est illustrée de façon poignante dans l'histoire personnelle de Teilhard. Sa vision simultanée et synoptique des objectifs de la science et de la religion fut une pierre d'achoppement à la fois pour les autorités scientifiques et religieuses. Bien que celles-ci diffèrent d'avis sur presque tous les autres sujets, elles s'accordent - en tout cas pour le moment présent - par la complaisance qu'elles mettent à maintenir l'univers divisé en compartiments étanches. Les supérieurs ecclésiastiques de Teilhard lui défendirent de publier ses œuvres scientifiques et philosophiques, et finalement lui interdirent même de continuer à écrire sur des thèmes philosophiques, et Teilhard observa loyalement son vœu d'obéissance.

Mais ce ban ne pouvait pas être étendu à la publication posthume. Ainsi Teilhard savait qu'il devait attendre qu'il fût séparé de son corps pour communiquer sa vision à d'autres esprits, et il savait aussi que, dans cet état de choses, il pourrait parler. - Le voici qui parle maintenant, et cette excellente traduction anglaise de son œuvre la plus importante - en tout cas pour les lecteurs non techniciens - double la portée de sa voix. Un livre, qui est présenté à la fois en français et en anglais, est accessible à presque tout le public cultivé dans presque l'ensemble du monde.

Teilhard est un ardent interprète des vues évolutionnistes, mais en obéissant à des directives autres que celles de Darwin. Il ne combat point la façon dont Darwin rend compte de l'évolution, mais son attention se concentre sur un autre aspect de l'évolution qu'il trouve plus significatif. Tel qu'il le voit, le mouvement principal de l'univers a consisté et consiste à [127] tâtonner en direction de la conscience. Et

là Teilhard lutte corps à corps avec le problème de la nouveauté. Il est convaincu que l'émergence d'une chose nouvelle signifie qu'en un sens la chose nouvelle aura déjà été là, et en vérité depuis le commencement. La nouveauté est, naturellement, un paradoxe pour la logique, bien qu'elle soit un lieu commun de l'expérience. Ce paradoxe logique apparaît dans la vision teilhardienne de Dieu. Pour Teilhard, Dieu, en un sens, est encore dans l'avenir. Il est la suprême Personnalité consciente, dans laquelle toutes les autres personnalités conscientes réaliseront l'union et l'harmonie. Et, en même temps, Dieu est là depuis le commencement.

*Le Phénomène humain* est un livre difficile. Le thème en est difficile par lui-même, et il est en partie exprimé dans une nouvelle terminologie. On a besoin de mots nouveaux pour exprimer des idées nouvelles, et les mots que Teilhard a frappés de son coin sont les mots évocatifs d'un poète. « La noosphère », « le point Oméga » : ces néologismes sont le truchement de visions nouvelles, et pour cette raison ils sont difficiles à saisir. Cependant, l'exposé de la pensée teilhardienne ne saurait s'en passer. Au cours de la lecture du livre, on a la sensation d'être entraîné par un esprit qui est l'Evolution même. Teilhard fait irruption à travers les barrières intellectuelles apparemment impénétrables, se meurtrissant les pieds sur la blocaille provenant des murs écroulés. Son livre est un acte de libération spirituelle. Sa vision d'unité rencontre un besoin spirituel de notre temps \*.

---

\* Publié dans le *Daily Mail*, 22 novembre 1959. Traduit par Claude Cuénot.

[129]

Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.

# 15.

---

## MESSAGE DU CANADA

*Par Jean Le Moyne*

[Retour à la table des matières](#)

Le dogme commence à révéler sa physique. Les affinités spirituelles de la matière, capable de l'Incarnation, de l'Eucharistie et de la Résurrection, s'imposent. L'homme reçoit de toutes parts des nouvelles de ses parentés cosmiques, se découvre ici chez soi et « allié » à tout, et héritier de tout, et il prend ses pleines dimensions temporelles en s'inscrivant dans un continu creusable en arrière au-delà des premières dissymétries annonciatrices de conscience et extensible en avant, au-delà des suprêmes envahissements de l'esprit, jusqu'à la consommation de la Parousie. Le chrétien s'exalte à la fonction d'occupation, de domination, de multiplication, d'interprétation et de sublimation qui est organiquement sienne : il obtient l'assurance d'œuvrer dans un monde que le Saint-Esprit comble de ses intentions de manière à en faire un milieu divin. C'est un monde habitable, comme disait la Sagesse, et qui ne fuit pas, et qui ne laisse rien perdre de l'augmentation que nous sommes, nous et nos oeuvres. Nous sommes enfin situés et logés dans notre appartenance et nourris par nos mains travailleuses qui fabriquent de l'esprit. Et nous ne sommes pas seuls : la terre se couvre d'autres qui nous préparent des pressions d'une

intimité dont les socialisations actuelles ne sont que la pâle prophétie, et sans lesquelles l'humanité ne se connaîtrait pas et la personne échapperait aux surtensions indispensables à son achèvement. La théologie du Résumé va prendre son sens plénier : nous pouvons désormais nous inscrire en Celui qui résume tout, à la fois pris par Lui en lieu et [130 moment de nos limites et achevés de ses dimensions mêmes, et nous sommes pris par Lui avec le monde dont le renouvellement et la subsistance en gloire sont déjà amorcés. Comprenant les relativités de notre partage spécifique et de notre heure, nous admettons le « gaspillage » essentiel à la nature en expérience et recherche de son plus-être et nous consentons à une mort qui n'est plus exactement celle d'avant.

Nous comprenons que toute intervention de la transcendance se double - comme si elle consentait à s'y appuyer - d'une correspondance naturelle. Ainsi notre ascèse : commandée par les exigences des trois vertus, elle est fondée sur une loi de complexité ; plus l'être est riche et intéressant, plus l'existence est fructueuse et difficile. Alors la spontanéité de vie avec laquelle nous devenons capables d'admettre le sacrifice reconnaît les motivations surnaturelles et s'élance vers elles pour les épouser. Ni nos croix, ni nos morts ne nous aliènent plus, car nous apprenons que le passé du détachement, c'est la possession, dont le devoir s'identifie à la vie. Nous sommes pour Dieu, mais nous ne sommes pas pour lui nulle part. À la suite du Christ, dans et par le Christ, nous entraînons notre lieu au coeur de l'éternité.

Ainsi notre espérance, vertu dont le *passé* et la garantie sont la Résurrection, vertu par excellence du temps, apte à d'infinies accommodations, aussi capable de vivre ayant tout perdu que la foi de subsister ne voyant rien, nous sommes assurés d'en toucher les parallèles matériels dans la signification du succès de l'organique dont nous sommes la forme ultime au bout des patiences à peine devinées de la création, et dans les courbes de probabilité que l'approfondissement du passé et les données recueillies de l'actuel nous garantissent sur le plan de l'avenir.

Les parallèles qu'il serait possible de multiplier de la sorte, nous verrions peu à peu qu'ils n'ont rien d'euclidien : ils se rejoignent, ils s'inscrivent dans un monde adorablement convergent.

Pour exprimer ce que représente et tend à devenir en moi la pensée du Père Teilhard, voilà, en laissant à mon instinct, c'est-à-dire à mon besoin, le choix de l'énumération, les principaux thèmes que je développerais. Par leur contenu et leurs [131] associations, ils sont tous liés

à un leitmotiv général de réconciliation. Et c'est en effet une immense réconciliation que me valut mon premier contact avec le Père Teilhard.

Quelques échos de sa pensée avaient rencontré les questions capitales que je me posais et les avaient animées d'une extraordinaire intensité. Quoique bien loin encore, j'étais déjà entré en résonance avec lui. Quelques années plus tard, une amie qui connaissait bien Teilhard me faisait l'inestimable cadeau de trois des précieux cahiers. C'étaient *Comment je crois, le milieu divin et l'Energie humaine*.

Tintements de l'oreille sourde et pie. Résistance des habitudes et des sécurités scolastiques, soudainement durcies par la menace. Quasi-scandale. Mais fascination irréprouvable, savoureuse au suprême degré. Et bientôt, long vertige de libération et de joie. Enfin l'Incarnation qui permée \* l'univers entier et qui est notre parfaite contenance ! Enfin Pâques, enfin l'Ascension, enfin la Pentecôte et son temps qui est le nôtre ! Et la réforme plus admirable que la création ! Et la chair et le sang, matières absorbantes du monde en ses fructifications humaines, qui gardent les esprits pour la vie éternelle ! Le Calvaire, le Calvaire latin, n'était plus la fin qui nous laissait épuisés sur le monde nié et nous fixait dans une torture d'aliénation ! Enfin notre âge véritable, enfin notre jeunesse que tant de vieillisseurs scléro-saient, stratifiaient, figeaient dans le prétendu définitif de la frousse et de l'orgueil ! Enfin la mouvance, enfin l'aventure totale du chrétien !

Mais quoi de neuf y-a-t-il là ? Tout cela n'était-il pas écrit, su, cru ou appris ? Non pas tout, la *moitié* seulement.

Il faut savoir comment nous avons été mis au monde, nous autres catholiques du Canada français. Nous l'avons été fort mal, de façon à y être aussi mal à l'aise que possible, c'est-à-dire à la façon dualiste. Et pour comble, le dualisme propre à notre vieille religion française s'est greffé d'une morbidité telle que la névrose apparaît chez nous à l'état culturel. C'était fatal, car ce qui se passait ici n'avait pas de contrepartie intime comme dans les catholicismes d'Europe. On a beaucoup parlé des origines religieuses du Canada ; il conviendrait maintenant de relever nos sources dualistes. On les trouvera [132] abondantes, au temps de Pascal, des sociétés de sainte abjection et des bourgeois en noir. Le monde, exil et vallée de larmes, était donc mauvais et nous avions à faire la très dure conquête de notre portion. La chair était mauvaise et nous nous sommes multipliés énormément. La matière était mauvaise et il nous a fallu contribuer à sa domination, entourés que

---

\* [Tel quel dans le livre. JMT.]

nous étions de mentalités moins malades et moins peureuses que nous. Cette contradiction a déterminé une culpabilité qui nous aura empoisonnés jusqu'à la racine et terre avec.

Ce que nous avons enduré et ce dont nous sommes faits ne fut jamais exprimé en conscience avant ces dernières années. Notre littérature antérieure à 1930 n'est qu'un rêve inoffensif mais à travers lequel l'analyse discerne sans peine l'étonnante morbidité que nos romanciers nomment désormais à longueur de volume. La difficulté que nous avons eue à devenir contemporains de l'actuel est inimaginable pour qui n'a pas été séparé comme nous des courants universels : ç'aura été le fait de la génération qui a aujourd'hui quarante ans !

La vie l'emporte. La vie l'emportera bien. Dans l'ensemble nous désobéissons admirablement et nous nous dirigeons de plus en plus résolument vers les risques et les présences dont tout ce qui constitue notre passé et ses survivances nous écartait. Nous nous libérons mais à quel prix d'angoisse et de désaffection !

Tel est notre *malaise*. On ne nous mettait au monde que pour désirer le quitter de toutes manières, que pour le nier. Le monde n'était que la galère d'un fourvoisement général. Nous n'étions pas issus de lui, mais placés dedans, artificiellement, arbitrairement, comme en un piège de contrariété. Et nous-mêmes, nous n'étions que des êtres de superposition, nos strates charnelles étant avec la matière entière l'habitat du Mal et de Satan. Nous n'avions pour patrie que cette espèce de matin originel des dualistes, absolument pur et lumineux, et qui nous écœure aujourd'hui comme une nostalgie d'absence, une adoration du néant.

Voilà quel climat a accueilli chez nous la pensée du Père Teilhard.

[133]

L'avidité avec laquelle *le Phénomène humain* a été reçu au Canada français est donc facile à comprendre et on voit à quel besoin de présence et d'unité répondent ce grand livre et cette parole neuve. Nous étions prisonniers d'un immense malentendu et nous attendions une réconciliation.

Au-delà de nos particularités, nos besoins s'identifient à ceux que la pensée du Père Teilhard rencontre et satisfait ailleurs. Si nous avons été spécialement atteints, le dualisme n'a épargné personne et le malaise augustinien continue de peser lourd dans l'Église. Le dualisme nous vient de plus loin, du plus loin possible ; avant le Christ il s'était déjà constitué en religion, en philosophie, ce qui suppose un

énorme passé, et la langue même du premier siècle en est teintée - c'était la langue du temps. Dans la moindre défaillance de l'expression humaine aux prises avec les suprêmes équivoques, dans la plus infime nuance subtilement pervertie à ses fins, la grande tentation loge le poison de son héritage. Si on cherche Satan, on le trouvera certainement partout où apparaît dans la mentalité une dissociation de la création, en définitive toujours réductible à une atteinte à la matière et partant à une diminution de l'Incarnation, ce qui est proprement satanique. N'est-il pas lui-même à l'origine le tombé, le séparé, l'absent ? Aussi le dualisme est-il toujours une absence à laquelle tous les monismes n'ont été que des remèdes passagers. Car ils entrent en dialectique avec lui et dès qu'ils se dégradent, ils s'absentent eux aussi : ils se mettent à juger de leurs hauts lieux métaphysiques et alors leur prétention éclate tôt ou tard en un renouveau dualiste. On a vu là un comportement inéluctable de l'esprit humain et on assure que nous n'échapperons jamais à cette alternance. Affirmation fixiste qui voit l'homme achevé dès qu'il pense. La période de l'alternance s'est tellement rétrécie depuis Descartes, ou saint Thomas si l'on veut, qu'on entrevoit plutôt la fin d'une phase (commençant disons avec Platon et se terminant avec Hegel) qui serait l'accession de l'homme à l'âge de raison, phénomène d'enfance, comme on sait. En tout cas le dualisme ne sera plus le piège si parfait qu'il était : nous aurons appris à le nommer.

Ainsi, il ne saurait y avoir philosophie privilégiée, non que [134] toutes soient égales : leur façon de rencontrer l'être les distingue, elles et leurs legs. Mais aucune n'est définitivement informable et informante, car elles sont inséparables des mentalités qui les ont structurées. Elles ne se traduisent pas et ne peuvent non plus traduire ce qui vient d'ailleurs : l'impasse néo-thomiste dans laquelle nous avons failli désespérer suffirait à le prouver. Nous étions encore absents. Cependant la fidélité scolastique de l'Eglise s'explique : elle aura attendu avec ce qu'elle avait. Le nouveau que nous entrevoyons n'est que d'hier.

Ce que nous apporte Teilhard n'est pas un système, nous assistons sans doute à la fin des systèmes, mais, sous la forme d'une somme d'intuitions, la première intégration chrétienne de l'évolution que l'objectivation toute récente de la connaissance impose irrésistiblement à l'esprit, en même temps que, pour l'incroyant, la prophétie et la pédagogie de la matière. Il n'est plus possible de revenir en arrière sans consentir au désespoir d'une radicale aliénation. Teilhard, par le mouvement même de sa pensée évolutive, avant de le faire explicitement,

nous apporte aussi le sens du temps et des relativités, éléments essentiels de la révolution contemporaine. L'introduction de ces mouvements dans les schèmes de notre connaître, sur les plans surnaturel, métaphysique, scientifique, n'est certes pas rassurante. Ici Teilhard est inséparable des mouvements de la recherche actuelle : s'il est une pointe, il n'est pas isolé ; il est conscient des dimensions et des convergences de nos nouveautés. Loin de nous laisser sur l'optimisme béat qu'on lui a reproché, il nous ouvre à la tâche vertigineuse de tout reprendre, constamment enfin, dans la continuité et l'orthodoxie à la fois respectueuses et révolutionnaires.

Une nouvelle synthèse s'annonce toute différente de ce qui l'a précédée, car elle sera nécessairement, dans l'exercice de ses immenses saisies et critiques simultanées et spontanées, et sous l'action des ferments communautaires de l'espèce, conditionnée par une extrême socialisation de la conscience. Nous ne verrons rien de rien de ces exaltantes réalités, nous autres, mais quelque chose en nous s'est ouvert aux prémices de la communion future. N'aurions-nous pas trouvé la forme de la [135] joie inaliénable ? Oh ! Vraiment, nous ne mourrons pas comme avant ! Le pourrions-nous ?

En nous ouvrant de si vastes perspectives d'avenir terrestre, en orientant notre mentalité vers l'avenir, Teilhard fonde matériellement l'espérance sans diminuer le drame. Il a une conscience aiguë des risques de l'Amour, et de ses crucifiantes exigences. Son message, mystique d'un bout à l'autre, nous dilate à la possibilité de tout choisir, comme disait sainte Thérèse de Lisieux, prononçant là, dans la plus parfaite simplicité, le mot inaugural de nos temps. Tout choisir ! Est-ce que les trois vertus enracinées dans l'Incarnation peuvent autre chose ?

[137]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

## 16.

---

### LE DOUBLE MIRACLE DANS LE CAS TEILHARD

*Par M. l'abbé Breuil, de l'Institut*

[Retour à la table des matières](#)

Dans le fait Teilhard, il y a deux « miracles » en un seul et, comme il le disait lui-même à propos des phénomènes de la vie et de l'homini-sation, la réussite de l'improbable : c'est le miracle de la Compagnie de Jésus (autrement dit de saint Ignace) rendant possible le miracle Teilhard. Comment définir le premier ? C'est une entière soumission du religieux et, en même temps, une entière liberté de l'âme, de sa sincérité interne et de sa sincérité envers le supérieur. C'est le respect de cette liberté par le supérieur qui en reconnaît la légitimité et la protège, tout en la contrôlant. Double utilité de ce contrôle (même discutable humainement dans son opportunité) car la critique oblige le religieux à perfectionner son mode d'expression de façon à le rendre plus assimilable à la masse et le protège contre les censures. - Teilhard a été jésuite de tout son cœur loyal, obéissant jusqu'à la limite extrême de ses forces tout en gardant intacts sa loyauté de pensée et son droit sacerdotal de la communiquer à ceux qui en avaient besoin. D'où sa simplicité à saisir les échappatoires non expressément interdites, telles les polycopies dont ses amis avaient pris l'initiative et qu'il

soumettait à l'examen de ses pairs et confrères, toujours prêt à tenir compte de leurs avis provoqués et sollicités.

Teilhard a *voulu* rester jésuite et les jésuites l'ont accepté et gardé tel qu'ils l'ont trouvé. Il y a gagné plus de profondeur et d'amplitude et une protection contre les menaces qui guettent tout précurseur. Cette protection aurait été inopérante [138] si Teilhard n'avait été un religieux exemplaire et toujours soumis. Un simple prêtre, un isolé non défendu par le drapeau d'une collectivité puissante, eût manqué de cette protection de corps et de ce contrôle, approfondissant bien que gênant. Il a fallu l'espèce d'héroïsme de Teilhard pour créer en lui cette association d'une obéissance extrême dans la sincérité et de l'entière liberté d'une pensée épurée par l'épreuve et la contradiction.

C'est probablement ce qui a manqué à un Luther, par exemple, qui a cherché protection contre l'autorité romaine dans l'égoïste politique des princes allemands et divisé l'Eglise. Eux ont exploité le « réformateur » encore loyal et fait avorter dans la politique locale ce qu'il y avait de légitime, de nécessaire même, sans doute, dans son oeuvre. Et ils ont ainsi mutilé l'Eglise. Une sorte de réaction contre le néopaganisme était certes utile pour la purifier et la faire sortir de sa crise. Mais ce qui eut lieu, sorte de retour excessif à l'Ancien Testament, a rejeté l'Eglise à l'extrême opposé et, par contrecoup, retardé de plusieurs siècles l'adaptation nécessaire à la pensée grecque redécouverte, et surtout à la science expérimentale nouvelle-née. La conséquence en est l'apparente antinomie actuelle entre la Science et la Foi, antinomie contre laquelle Teilhard a réagi avec un indéniable courage. Miracle de la coexistence de saint Ignace et de Teilhard !

[139]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**17.**

---

## SOUVENIRS SUR LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN

*Par M. Paul Rivet  
Fondateur du Musée de l'Homme,  
décédé en 1958.*

[Retour à la table des matières](#)

Il est utile que je rappelle dans quelles conditions je fis la connaissance du Père Teilhard de Chardin car elles montrent sur quel plan notre amitié s'établit et dura pendant toute sa vie.

Après quatre ans et neuf mois de front, je venais d'être démobilisé et je m'inquiétais des difficultés que la reprise de la vie scientifique allait rencontrer. Le laboratoire d'anthropologie où je revenais était privé de son meilleur collaborateur : le docteur Poutrin, mort à la veille de la victoire. Les relations scientifiques avaient été interrompues pendant de nombreuses années. C'était l'époque bénie où tous ceux qui avaient combattu à l'avant comprenaient ce que signifiait le mot maintenant décrié d'antimilitarisme, où les « poilus » revenaient prendre leur place dans la vie civile avec l'autorité et l'indépendance que leur conférait une longue période de souffrances et de danger ; leur audience était grande près de ceux qui, retenus à l'arrière par leur âge ou leur état de santé (je ne parle

pas des autres), n'avaient pas compris comme eux la nécessité d'une remise en marche de la vie de paix par la collaboration de tous les peuples. Une discordance s'était établie entre les gens de l'avant et les gens de l'arrière dont la célèbre légende mise par Forain au bas d'un de ses admirables dessins avait déjà marqué pendant les hostilités la gravité : « Pourvu qu'ils tiennent ! » C'était l'époque où un colonel que j'ai connu et dont le nez avait été enlevé par une balle répondait à une dame enthousiaste de l'arrière qui, pour le consoler, lui disait : [140] « Vous êtes un héros » - : « Oui, Madame, mais, dans dix ans, je serai un vérolé. »

Dès mon retour à Paris, je repris contact avec mes amis Lopicque et Mauss. L'accueil qu'ils firent à mes intentions de reprendre au plus vite les relations scientifiques avec l'Allemagne me déconcerta. Navré et déçu, je m'en fus voir le maître incontesté de la paléontologie humaine, le professeur Marcellin Boule qui me reçut avec affection, mais ne me cacha pas qu'il ne partageait en aucune façon mes idées. Dans son cabinet de travail, un prêtre assista sans y participer à la cordiale mais douloureuse controverse qui s'établit entre M. Boule et moi. Je pris congé, désolé de l'insuccès de ma démarche et rejoignis mon laboratoire désert de la rue Buffon. Quelques instants après, on sonna à la porte et je reconnus dans ce visiteur le témoin qui avait écouté, sans y prendre part, la conversation que je viens de relater. C'était le Père Teilhard de Chardin, lui aussi récemment démobilisé après ce qu'on appelait alors une « belle » guerre, qui avait tenu à venir me dire son accord total avec moi. C'est sur ce plan humain que s'établit notre amitié, c'est sur ce plan qu'elle se développa pendant de nombreuses années, malgré de longues séparations. La trajectoire de notre affection n'est pas en effet une courbe régulière ; elle ressemble davantage à celle d'une pierre ricochant sur un étang. Pendant de longues périodes, Teilhard et moi ne nous revoyions pas, et n'échangions que quelques lettres, puis nous nous retrouvions et immédiatement nos relations reprenaient avec la même intimité que si elles n'avaient pas été interrompues, et toujours sur le même plan humain et naturellement sur le plan scientifique. Jamais, nous n'avons, par accord implicite, abordé les questions d'ordre religieux. Je le savais profondément croyant, il savait que je ne l'étais pas. Nous n'avons ni l'un ni l'autre la prétention de nous convaincre. Nous avons, en dehors de ce problème, un champ suffisamment vaste où nous pouvions, en toute liberté, échanger et confronter nos idées. [...]

J'ai pu mesurer la profondeur de son esprit religieux lors de deux événements dramatiques de sa vie. Le premier fut la condamnation de

son action sur les jeunes par son Ordre. Ses [141] supérieurs lui retirèrent son enseignement à l'Institut catholique et l'envoyèrent en Chine. J'eus à ce moment un long entretien avec Teilhard. Après qu'il m'eut exposé les faits, je lui suggérai non pas de rompre avec l'Eglise, ce qui m'apparaissait impensable, mais de se séparer de son Ordre pour jouir d'une plus grande indépendance. Je me rappelle que je lui citai les exemples du Père Mossi et de Mgr Gonzalez Suarez, que je connaissais bien. Il repoussa cette suggestion et je dus à ce moment lui dire en toute loyauté qu'en agissant ainsi, il perdait toute chance de succéder à Marcellin Boule dans sa chaire du Muséum. Il me répondit qu'il avait accepté ce sacrifice et qu'il ne serait pas candidat à cette chaire. Teilhard ne se faisait pourtant aucune illusion sur l'intelligence et la compétence de ceux qui l'avaient condamné. Il avait fait vœu d'obéissance, il entendait y rester fidèle.

À son retour de Chine, Teilhard, désormais classé parmi les plus grands savants du monde, continua modestement ses travaux, dans un laboratoire dont il aurait pu être le directeur.

Nous reprîmes nos relations et je l'introduisis dans un groupe d'amis dont l'affection a été et est encore une des joies de ma vie.

Toutes les trois semaines, environ, nous nous réunissons en un déjeuner frugal : Guillaume de Tarde, A. Isambert, Alfred Sauvy, A. Parodi, Henri Boucher, Francis Perrin et, jusqu'à ses derniers jours, l'Inspecteur général des Finances : G. Dayras. Il règne dans ces réunions l'esprit de tolérance, de libre discussion, de franchise et de confiance qui fut celui des *Nouveaux Cahiers* avant la guerre. Je conviai un jour Teilhard à partager notre repas. Il y apporta sa gaîté, sa sincérité, sa noblesse de pensée et me demanda à être des nôtres.

Pendant des mois, il fut fidèle à nos rendez-vous, puis brusquement il cessa d'y paraître. Je n'ai jamais su si cette rupture fut spontanée ou imposée. Si je rappelle ce souvenir, c'est que c'est à l'occasion d'un de ces déjeuners que Francis Perrin me confia que le Collège de France était disposé à ouvrir ses portes au Père Teilhard de Chardin comme professeur, et me pria de lui transmettre cette offre (juin ou juillet 1948). Teilhard [142] accueillit avec une joie qu'il ne chercha pas à dissimuler une proposition qui honorait la noble institution qui la faisait et qui était pour lui une récompense à laquelle il n'avait sans doute jamais pensé. Il me promit d'en parler à ses supérieurs puis m'annonça que ceux-ci l'envoyaient à Rome pour en discuter avec le Général de l'Ordre. Le séjour de Teilhard à Rome dura plusieurs semaines, et aboutit à un refus. Mon ami accepta ce coup avec la même sérénité que

celui qui lui avait retiré son enseignement à Paris ; il se soumit avec la même résignation bien qu'il eût jugé le diktat de ses supérieurs avec la même clairvoyance que la première fois. Mais j'ai l'impression que le coup fut plus dur pour lui et que ce nouveau sacrifice lui fut plus sensible que le premier. L'âge commençait à le marquer. Peut-être sentait-il les premiers symptômes du mal qui devait le terrasser quelques années plus tard. Il partit pour l'Afrique, puis j'appris un jour qu'il s'était réfugié aux Etats-Unis. je ne reçus plus jamais d'autres nouvelles de lui que l'annonce de sa mort.

Voilà les quelques souvenirs que je désirais rappeler. Je me garderai d'y joindre le moindre commentaire. Teilhard a accepté son destin ; je ne me reconnais pas le droit de prononcer un jugement que lui-même n'a jamais cru devoir exprimer contre ceux à qui il a reconnu le droit de le diriger.

[143]

Réflexions sur le bonheur.  
Inédits et témoignages.

18.

---

AUTOUR DU CONGRÈS UNIVERSEL  
DES CROYANTS :  
QUELQUES ÉVOCATIONS

*Par M. Jacques Bacot*

[Retour à la table des matières](#)

Un des numéros de la riche bibliographie teilhardienne est intitulé : *la Foi en l'homme*. (World Congress of Faiths. Branche française, Musée Guimet, dactylographie de neuf pages, Paris, février 1947). C'est sur cette brève allusion au Congrès universel des Croyants que je voudrais greffer quelques évocations personnelles.

La première fois que je vis le Père Teilhard, je fus frappé par sa modestie. C'était dans ma famille où il était en visite avec un de ses confrères, et il s'exclama à peu près en ces termes : « Ah, je vous admire, vous autres pères et mères de famille qui avez tant de soucis domestiques alors que nous, nous n'avons pas de préoccupations de cet ordre. » Je le rencontrai plusieurs fois à l'I.F.A. (Institut français d'Anthropologie) alors sis rue Buffon. Le milieu des anthropologues et des paléontologues était alors très matérialiste : c'est parmi eux que le Père Teilhard avait reçu sa formation scientifique, et par un choc en retour, il commençait à diffuser à travers l'opacité de ce matérialisme

clos, des clartés de spiritualité : à la foi en la matière, il superposait la foi en l'homme. Et puis, en dehors de la science incroyante, il y avait parmi la foule des croyants ceux que troublaient les découvertes de la paléontologie. Pour eux, quelle tranquillité d'esprit à l'idée que cette science était servie avec éclat par un jésuite ! Il n'était que de s'en remettre à lui. En une géniale synthèse, le Père affirmait la science aux croyants, aux savants la croyance.

Marcellin Boule, qui l'aimait bien, se plaisait, dans les discussions, [144] à l'appeler « mon garçon ». Je me rappelle un déjeuner où le Père était avec Valéry, Langevin, Paul Rivet, Alfred Foucher, pour ne citer que les disparus. Comme il avait dû prendre congé de ses hôtes et de nous sitôt le café pris, on parla de lui : avec autant de considération que de sympathie, avec tout juste, une réserve amicale pour sa « psychose ». Ce n'était déjà plus cette condamnation apitoyée qui, très peu d'années auparavant, en 1929, à l'occasion du centenaire de Lamarck, ne pardonnait pas au père du transformisme d'avoir, à la fin de sa vie, « sombré dans la métaphysique » <sup>25</sup>.

Le Père Teilhard venait quelquefois au centre de synthèse où, avant la guerre, rue Colbert, les sujets traités s'arrêtaient souvent à la limite connue, ou alors connaissable, de la physique, sous peine de s'engager aussi dans la métaphysique.

À cette même époque, en 1928, s'adressant à son cousin puis au couple, dans l'allocution de leur mariage qu'il avait béni <sup>26</sup>, le Père Teilhard avait enfermé en quelques discrètes et dernières paroles, comme entre des ailes repliées, toute l'envergure de son audacieuse pensée :

« ... Laisse-moi te dire quelle est, après une longue confrontation avec la splendide réalité du monde, ma conviction la plus chère et la plus profonde. J'ai été d'abord impressionné, comme chacun, par l'espace de priorité que détiennent, dans les événements, l'Inférieur et le Passé. Et puis sous peine de ne plus rien comprendre en moi ni autour

---

<sup>25</sup> Il est plaisant de remarquer, pour peu qu'on ait de l'âge et de la mémoire, que les conceptions « athées scientifiques du monde » proclamées dans la Chine actuelle, rappellent presque mot pour mot, avec un demi siècle de retard, les déclarations « républicaines » des candidats de gauche à nos élections législatives de 1906, moins basées sur les questions sociales, les huit heures de travail étant obtenues, que sur le thème philosophique *ad veritatem per scientiam*. Il est vrai que la France était riche alors, peut être trop, le banquier du monde.

<sup>26</sup> Mariage de Jean Teilhard d'Eyry avec Mlle Odette Bacot.

de moi, il m'a bien fallu, renversant la perspective, accorder toute suprématie à l'Avenir et au Plus Grand.

« Non, je le crois, ce qui fait la consistance de l'Univers autour de nous, ce n'est pas l'apparente solidité des matériaux [145] éphémères dont se construisent les corps. Mais c'est la flamme d'organisation qui, depuis l'origine, traverse le monde et s'y propage. De tout son poids le monde porte sur un centre placé en avant de lui. Loin d'être fragiles et accidentelles, ce sont les âmes, les alliances d'âmes, les puissances d'âmes, qui seules progressent infailliblement, et seules doivent durer.

« Ce qui est impondérable au Monde, est plus que ce que nous y touchons.

« ... Croyez à l'esprit en arrière de vous, c'est-à-dire à la longue suite d'unions pareilles à la vôtre, qui ont accumulé d'âge en âge, pour vous le passer, un trésor de santé, de sagesse et de liberté. Ce trésor est remis aujourd'hui entre vos mains. Souvenez-vous que vous en portez, devant Dieu et l'Univers, la responsabilité. Croyez par suite à l'esprit en avant de vous. La création ne s'arrête jamais... »

C'est à l'I.F.A. que le Père, au retour de Chine, allait rendre compte de ses expéditions et parler de Chou Kou Tien. Comme géologue, il y joua un rôle de premier plan. Pour schématiser un peu les choses, les Américains, avec d'énormes moyens matériels et financiers, s'étaient mis à tout passer au crible. Le Père Teilhard, grâce à ses connaissances stratigraphiques <sup>27</sup>, permit d'économiser beaucoup de peine en faisant forer un puits vertical et une galerie horizontale qui se rencontrèrent au bon endroit. Quand il racontait une trouvaille particulièrement importante, le Père exultait : « Alors là, déclara-t-il une fois à l'I.F.A., nous avons trouvé un crâne de toute beauté ! »... Il savait inventer des images frappantes : « Quand l'eau va bouillir, disait-il à peu près, on ne voit rien, puis à un moment précis, elle bout. Eh bien, c'est la même chose pour le passage de l'anthropoïde à l'homme. » Plus tard

---

<sup>27</sup> Sven Hedin avait remarqué que les Chinois, traditionnellement férus de géomancie, étaient doués pour la géologie et s'y intéressaient, par une sorte d'instinct de la terre et du sol. Le Père Teilhard profita de ce don pour former de jeunes géologues chinois.

la publication posthume du *Phénomène humain* fera une forte impression dans le monde scientifique <sup>28</sup>.

[146]

J'en reviens au World Congress of Faiths for the Peace - c'est le nom exact : Congrès Mondial des Croyants pour la Paix. En voici l'historique sommaire. Ce mouvement fut fondé par Sir Francis Younghusband - celui qui dirigea en 1904 l'expédition anglaise à Lhassa pour mettre fin aux insolences du gouvernement tibétain soutenu par les Russes. Au Congrès international de géographie au Caire (1925), Sir Francis me parla de ce mouvement mondial ainsi qu'à Paul Pelliot ; nous fûmes assez sceptiques, néanmoins la branche française prit racine. A vrai dire, elle ne fut pas très active, c'était plutôt un groupement de membres français ayant adhéré à une organisation étrangère. Néanmoins Sir Francis Younghusband vint en France et fut même reçu à la Sorbonne, la veille de la guerre, en 1939. Après 1945, le président-fondateur étant mort et remplacé par un nouveau président, Lady Ravensdale (fille de Lord Curzon qui fut vice-roi des Indes), femme active et dévouée <sup>29</sup>, fit revivre le World Congress of Faiths.

En octobre 1945, la branche française se rendit à Londres pour assister à un Congrès tenu à l'Institut français. J'y fis même un discours en anglais (dont le style avait été corrigé par Lady Ravensdale), demandant que les chefs ou délégués qualifiés des diverses religions se réunissent effectivement et établissent un code de loi naturelle internationale à faire connaître de tous et faire reconnaître par les nations de bonne foi, possible tentative de paix. Mais les ruines de la guerre étaient encore trop récentes, la paix n'était pas encore menacée et l'événement n'eut pas un grand retentissement.

Grâce à la présence du Père Teilhard, cette association, purement officieuse, et où l'on ne percevait pas de cotisations, connut un regain de vitalité, car le Père en tant qu'invité et conseiller y avait apporté toute son ardeur. J'étais donc président, Mme la comtesse Jacques de Pange, vice-présidente, Solange Lemaître et Mme la comtesse d'Hautville remplissaient les fonctions de secrétaires générales. Les membres fondateurs [147] en étaient : René Grousset, Louis Massignon, Georges Salles, Ch.-H. Puech, Paul Masson-Oursel et le docteur René

---

<sup>28</sup> Par exemple : *Le Langage et la Pensée*, de Paul Chauchard (Presses Universitaires de France).

<sup>29</sup> Sa générosité ne cessa de se manifester jours et nuits lors des bombardements de Londres.

Loriot, trésorier de l'association. Berdiaeff était venu se joindre à nous. A ce comité de direction s'ajoutait un Conseil qui groupait parmi ses membres plus nombreux quelques représentants de diverses religions. Parmi eux je citerai Yassemy, soufi iranien, le Cheik Draz, musulman, Nghi, confucéen. Le philosophe Le Roy vint une ou deux fois malgré sa mauvaise santé, Gilson plus souvent. Je citerai encore Gabriel Marcel et Edmond Fleg, auquel Massignon voulait persuader qu'Israël devait rester fidèle à sa vocation de sacrifice <sup>30</sup>.

Quand la paix se trouva moins assurée, plus compromise que servie par la multiplicité des nations et des contacts internationaux, le Père Teilhard sentit la vanité de nos moyens pour un but qu'il voyait impliqué fatalement dans la montée universelle spirituelle et convergente de l'humanité dans la noosphère, vers un Oméga qu'il ne nommait pas autrement, laissant à son auditeur le soin de lui donner un autre nom. Le désordre actuel et provisoire était celui d'un chantier où les matériaux épars et confus ne peuvent donner l'idée du monument qui va s'élever peu à peu. Gilson résistait, non sans impatience, à ces raisons dont le substrat scientifique et expérimental lui était étranger comme à nous.

Je me risquai à rappeler le but pragmatique de notre association, imputant l'impuissance des hommes à éviter ce qu'ils redoutent le plus, la guerre, et qui ne dépend pourtant que d'eux, au simple défaut de bonne volonté. Gilson me reprit avec sa vivacité habituelle, cette dernière expression étant « bonne pour des écoliers » - Alors que faisait-il du « *Pax hominibus bonae voluntatis* » ?

En vérité nous mettions alors la charrue avant les boeufs.

[148]

Aujourd'hui, sous la présidence de Georges Salles, par des conférences sur un sujet donné chaque année selon les grandes traditions religieuses qui se partagent le monde, on ouvre les esprits à la connaissance et à la tolérance réciproques de ces traditions que notre culture s'obstine à ignorer. Ces conférences, qui ont toujours lieu au Musée Guimet, n'ont malheureusement donné lieu qu'à peu de publications. Il n'était d'ailleurs nullement question d'élaborer un syncrétisme reli-

---

<sup>30</sup> Enfin, en dehors de toute religion, l'un de nous - un des plus assidus -, qui n'est plus, avait une foi innée, passionnée et exceptionnelle en la fraternité humaine. Il en pratiqua les vertus avec ses conséquences de désintéressement, de pauvreté et de soucis. Ses rares pareils sont pour nous aussi des croyants. Nous faisons également appel au nombre moins limité de leurs « sympathisants ».

gieux : la grande préoccupation du World Congress of Faiths était justement de l'éviter.

Je le répète, le Père Teilhard, qui assistait à nos réunions, en fut souvent l'inspirateur. Il suggérait les conférences, il aidait à rédiger les articles, les allocutions. Il récrivait certains textes dus à des étrangers malhabiles en notre langue. Il refit un jour la conférence d'un Iranien et sur cette formule un peu gauche : « Il faut se pendre à la foi comme à une corde » il eut une crise de fou rire ; il y était parfois sujet, car il avait le cœur jeune et pur. Il ne visait pas à la conversion et cependant il en détermina plusieurs.

Citons encore, approximativement, la parabole qu'il développa lors d'une conférence sur la peur existentielle (en présence de Gabriel Marcel) : « Voyez-vous, actuellement, nous sommes égarés dans la nuit. Imaginez que nous soyons dans une forêt, vous êtes complètement perdus, vous ne savez pas où aller. Mais soudain vous tombez sur un sentier que vous suivez. Le sentier aboutit à un chemin. Le chemin débouche sur une route. Vous suivez la route. Tout à coup vous êtes dans un de ces carrefours comme il y en a dans les forêts de l'Ile-de-France, et devant vous, c'est alors une belle ordonnance royale. »

- Puisse un jour le Père nous aider à découvrir cette ordonnance !

J'avais fait le souhait d'un progrès plus accessible : puisqu'à défaut de raison, la politique, amoral de nature et seule directrice des consciences nationales, n'organise que rivalités et discordes, quand y aura-t-il, au-dessus de tous et entre les puissances spirituelles, échange de représentants accrédités, comme il y en a en permanence entre les puissances temporelles ? Elles formeraient un jury supérieur des lois naturelles [149] et de paix. - Ce vœu, assez vain et un peu naïf, pour remédier à un désordre d'un moment, le Père Teilhard m'avait dit qu'il n'était pas intéressant. Les faits prouvent qu'il avait raison. On n'arrête pas le monstrueux déroulement des causes à l'échelle des nations. Il faut attendre l'excès, bien plus déterminant, du mal.

De même qu'il avait accepté l'évolution somatique de l'homme et aussi toutes les disproportions, toute l'incohérence de découvertes faites au hasard de leurs possibilités, les progrès compromis par les dangers de leurs applications techniques, il savait que, tôt ou tard, comme de simples phénomènes, seraient pareillement dépassées les Sociétés des Nations, les O.N.U., privées d'autorité morale parce que parlements de peuples, donc arènes politiques faites de juges et parties à la fois.

Par contre, il refusait tout retour en arrière, le retour au rouet de Gandhi ou à la charrue en bois des premiers Israéliens qui égratignait la terre. Il bousculait en paroles les gémissants et les pessimistes. L'actuelle défaillance intellectuelle et morale parmi ceux qui agitent le monde ne décourageait pas sa foi en l'homme, sa foi dans la noosphère. Je n'ai pas qualité pour connaître les controverses qu'il a soulevées, mais celles-ci sont déjà un levain merveilleux pour réveiller les esprits et secouer leur apathie, cette amorphie d'une génération d'après guerre dont l'unique foi se dispersait sur des contingences politiques, sur des modes artistiques, philosophiques, d'origine subjective. Enfin ce levain est propre à susciter les nouvelles élites qui déjà s'annoncent chez les jeunes.

Ce pourrait être le prélude à l'organisation rationnelle, bénévolement et universellement consentie, d'une planète actuellement déréglée qui se rapetisse chaque jour aux dimensions d'un seul pays, bientôt d'une ville, sous le réseau extra-rapide des relations humaines. Les corps devançant le son, les réflexes, la réflexion. On « repense », on « reconsidère », on dénonce ou viole tout simplement les conventions qu'on avait bâclées sans bonne foi et aussitôt radiodiffusées à travers le monde à l'écoute. Le Père Teilhard voyait plus loin que le désordre. L'ordre dans la noosphère devient même la plus urgente nécessité.

[151]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**19.**

---

**IN MEMORIAM**

*Par Madame Solange Lemaitre*

[Retour à la table des matières](#)

Peu d'hommes, lors de leur disparition, laissent un sillage comparable à celui du Père Teilhard de Chardin, que ce soit dans l'ordre de la pensée religieuse ou dans celui de la pensée scientifique, - et un souvenir aussi intense dans le cœur de ses amis. Ceux-là mêmes qui n'ont pu que l'approcher en conservent une impression ineffaçable.

Brusquement révélé au grand public par la parution de son livre, le *Phénomène humain*, alors qu'il n'était encore connu que d'une minorité (d'élite, il est vrai, puisqu'il s'agit du monde religieux et du monde scientifique), le Père Teilhard était un exemplaire humain, exceptionnel.

Marqué du signe du génie, si l'on veut bien accorder à ce terme, outre le don rare qu'il comporte, un sens de plénitude, de clarté, d'inspiration, cet authentique chrétien avait en lui quelque chose de solaire, de rayonnant, de vitalisant. Sa générosité d'esprit était extrême. Il est bon d'insister sur ce point. Le Père Teilhard pouvait pardonner sur-le-champ, avec un sourire, une trahison grave qu'il venait d'apprendre et qui faisait réagir avec violence ceux qui en furent témoins. Il n'avait eu aucun effort à faire pour absoudre le coupable, et oublier

ce qui lui avait été injustement imputé. En vérité, il n'attendait rien des hommes parce qu'il recevait tout de Dieu. Il « savait » aimer son prochain selon l'Évangile.

Le pessimisme individuel lui déplaisait comme une mauvaise graine que l'on sème. Il constatait toujours avec surprise le penchant singulier de ceux qui s'appesantissent sur le [152] mal, sur ce qui est obscur, laid... au lieu de regarder la beauté et la marche sûre du Monde vers son point Oméga. Avec quelle force et quelle joie il contemplait la Création de Dieu et dans quelle forme admirable et poétique il l'a célébrée !

D'un coup d'oeil aigu, pénétrant, il discernait ce qui le frappait chez un interlocuteur. Il s'appliquait surtout à remarquer une valeur positive, appelée à produire ; mais, à défaut de sol riche, se tenait prêt à faire naître, à favoriser la moindre parcelle de lumière aperçue. Le négatif lui était contraire. Sachant combien les hommes sont avides d'espoir et avides de la chaleur humaine qu'est une sympathie compréhensive, il pratiquait volontiers l'encouragement. Le Père Teilhard de Chardin aura fécondé bien des esprits, enrichi bien des « terres pauvres » et consolidé bien des fois chancelantes.

Sa gaieté, côté de son caractère qu'il ne faut pas laisser dans l'ombre, était saine et communicative. Une fois, devant une histoire drôle, pittoresquement racontée, ce grand savant se mit à rire jusqu'au fou rire, ce qui lui donna un air de jeunesse dont il s'excusa en disant : « Vous m'avez fait rire comme un enfant. »

De même, s'étant rendu à une réception diplomatique afin d'y rencontrer M. Torrès Bodet, réception qui réunissait diverses personnalités, il arriva qu'au moment où l'on présentait à Jovet un jeune ménage épris de son talent, notre grand anthropologue manifesta le désir, à la vive surprise de ceux qui l'entouraient, d'être présenté, lui aussi, au célèbre acteur. Ce qui fut fait.

En souriant, le Père Teilhard, lui dit aussitôt : « Je vous félicite, Monsieur, car j'ai beaucoup entendu parler de votre talent. »

A quoi, Jovet répliqua : « Et moi aussi, mon Père, j'ai beaucoup entendu parler du vôtre, et il est de bien meilleur aloi ! »

Il est regrettable de ne pouvoir reconstituer ici certaines conversations du Père Teilhard. Elles éclaireraient sa pensée toujours en éveil, sur ce qui l'intéressait, au cours de réunions intimes.

Un soir, en janvier 1949, Je crois, il dînait avec René Grousset, et, à propos d'une découverte récente, l'astronomie occupa particulièrement son esprit. Il déclara que si les calculs astronomiques [153] ne nécessitaient pas un si grand nombre de chiffres, il aurait certainement étudié davantage cette science, fascinante entre toutes.

Il se prit à méditer là-dessus : « Considérer le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, et les problèmes fondamentaux que tout cela pose, conduit fatalement à l'angoisse métaphysique, pour la plupart des gens, disait-il. Et il esquaissa en quelques mots la définition de la « peur existentielle » qui formait selon lui un aspect de la biologie humaine.

Donnant à ces mots, peur existentielle, un sens beaucoup plus général et beaucoup plus profond, il les employait pour désigner une angoisse cosmique, susceptible de saisir tout homme assez sage ou assez imprudent... pour essayer de fixer et de mesurer les abîmes du monde autour de lui.

Le lendemain il m'apporta ceci à lire :

« C'est comme de juste par ses dimensions vertigineuses que l'Univers, dans un premier choc, tend à nous atterrer le plus. Jadis, du temps où la Terre passait encore pour fixe au centre d'un petit nombre de sphères tournant bien sagement, et bien stablement autour d'elle, les cieux étoilés pouvaient encore être regardés avec une sereine admiration. Mais depuis que tout ce beau système s'est pour nos yeux décentré, distendu et lancé explosivement dans l'espace ; - depuis que nous comptons par milliers d'années lumière et par galaxies ; - et depuis aussi que, à l'autre bout des grandeurs astronomiques, l'Immense a reparu, pour notre regard mieux armé, dans l'incompréhensible grouillement de l'Infime ; - depuis tout ce dessillement de notre vision, le sentiment et l'inquiétude ne font que monter en nous de notre insignifiance absolue. Les deux abîmes de Pascal, plus distinctement sondés et compliqués de deux autres abîmes que ne pouvait encore, au dix-septième siècle, distinguer le grand voyant : abîme du Nombre, - marée effarante, autour de nous, des corps et corpuscules ; et abîme du Temps - axe sans fin autour duquel s'opèrent les enroulements et les déroulements de l'Espace... Que reste-t-il de nous-mêmes - ou pour mieux dire, comment ne pas nous trouver simplement anéantis, annulés - au sein de ces énormités et de cette multitude ? Incontestablement, [154] chacun de nous l'a éprouvé, c'est par l'ombre toujours grandissante de son Immensité que le Cosmos jette un premier trouble dans l'âme moderne. Mais bientôt à cette cause initiale

d'inconfort spirituel s'en ajoute une autre plus subtile et plus dangereuse encore... », etc. <sup>31</sup>

... Ce grand voyageur qu'était le Père Teilhard connaissait bien l'Orient, surtout l'Extrême-Orient. Lors d'une autre rencontre avec René Grousset, ils abordèrent ensemble les données métaphysiques orientales. Le Père Teilhard a toujours dit, il l'a écrit ensuite, que spirituellement, ce qui fait l'Inde c'est un sens extraordinaire, un sens *prédominant* de l'Un et du Divin.

« Par un renversement surprenant de ce qui se passe chez nous, hommes de l'Ouest, le Monde, pour l'hindou, est en quelque façon moins clair que Dieu : si bien que c'est le Monde et non pas Dieu, dont l'existence fait difficulté pour l'intelligence et demande à être justifiée. L'Invisible plus réel que le visible : telle est l'expérience religieuse fondamentale qui, diffuse d'abord dans la poésie des Upanishads, puis condensée peu à peu dans les commentaires du Vedanta, n'a pas cessé jusqu'à nos jours de se chercher un corps dans une série compliquée de philosophies monistes.

« ... Juste à l'opposé de cette attitude théiste et panthéiste, la Chine se montre dès l'origine, foncièrement naturaliste et humaniste. Qu'il s'agisse du Taoïsme, expliquant métaphysiquement l'Univers par une théorie des contraires, ou de la sagesse confucianiste, empiriquement basée sur la tradition laissée par les ancêtres, ce qui domine la pensée chinoise, tout au long de son histoire, c'est un sens infailible de la *primauté du tangible* par rapport à l'invisible... Pour lui, le Chinois a un goût persistant, et finalement toujours victorieux, de l'Homme et de la Terre. »

L'humanisme du Japon lui paraissait bien différent en ce sens que l'individu n'y est pas le centre mais le serviteur de la société.

« Pour un complexe de causes où quelque psychisme racial [155] se mêle à une histoire batailleuse et à l'insularité géographique, le japonais semble éprouver nativement la vie du clan plus fortement que la sienne propre. »

D'où, concluait René Grousset, en l'écoutant, « la prédominance chez lui d'un mysticisme guerrier au sein duquel le renoncement et l'irréalisme bouddhiques, adaptés une première fois par la Chine à ses horizons tangibles, se trouvent maintenant remodelés à travers le Zen,

---

<sup>31</sup> *Un Phénomène de contre-évolution en biologie ou la Peur de l'existence, 1949.* inédit.

en code de violence et d'abnégation chevaleresques. En résumé : sens métaphysique du divin dans l'Inde. Sens naturiste et pratique de l'humain en Chine. Sens héroïque du collectif au Japon ».

« En fait (continuait le Père Teilhard qui écrivit ces lignes en 1947 peu de jours après cette conversation), observons-le, (accord secret des choses ou simple coïncidence ?) ces trois faisceaux se présentent comme curieusement complémentaires. Pris ensemble, en effet, ne couvrent-ils pas, très exactement, le champ entier d'une spiritualité parfaite ? Mystique de Dieu, mystique de l'individu en face du Monde, mystique sociale. Tout y est bien...

« ... Quels effets ne pas attendre d'un accord enfin réalisé ?

« ... En tout domaine de réflexion aussi bien religieuse que scientifique, c'est seulement en union avec tous les autres hommes que chaque homme peut espérer atteindre le but et le fond de lui-même. -Non pas nous initier à une forme supérieure d'esprit, mais plutôt grossir et enrichir, par double effet de résonance et de totalisation, la nouvelle note mystique (humano-chrétienne) montant de l'Ouest ; tels me paraissent être en définitive, à l'heure présente, le rôle indispensable et la fonction essentielle de l'Extrême-Orient. »

Le 21 septembre 1952, le Père Teilhard m'écrivait de New York : « J'ai eu une pensée émue pour vous et pour moi en apprenant l'autre jour la fin de ce cher Grousset. Il faudra du temps pour que nous nous habituions à ne plus attendre et rencontrer son sourire... En voilà un, en tout cas, qui aura suivi et qui nous aura montré par toute sa vie, la voie d'un croyant. Je voudrais que vous n'ayez pas trop de peine - et que cette disparition vous (et nous) serve au contraire à marcher plus droit et regarder plus haut. »

[156]

Peu de temps avant le départ du Père Teilhard pour les Etats-Unis, lors de son dernier séjour à Paris, le professeur Leriche, au cours d'un dîner tout intime, interrogea l'auteur *du Phénomène humain* sur la fin du monde. Ce fut un passionnant débat entre ces deux grands savants. René Leriche admettait que la fin du monde se ferait peut-être par l'emploi monstrueux du pouvoir atomique, l'Homme ne pouvant plus maîtriser les forces qu'il a imprudemment libérées et dont il ignorait les conséquences lointaines. Le Père Teilhard croyait plutôt que la fin du monde se produirait par le refroidissement progressif de la planète, hypothèse cosmique généralement admise. Ce qui l'était moins, c'est qu'il émettait l'idée que ce ne serait sans doute pas l'humanité,

sous sa forme actuelle, qui assisterait à cette fin, mais une humanité évoluée, peut-être différente, en tout cas plus unifiée. Et cela demanderait des temps inimaginablement longs. Le Père Teilhard a toujours accordé à l'aventure « humaine » une durée énorme s'échelonnant sur des millions d'années depuis la première cellule vivante.

Son inébranlable foi catholique lui faisait voir l'œuvre du Christ se poursuivant sans limites de temps pour le salut des âmes par la vertu d'une Ascension que le Christ avait accomplie pour « tous » les hommes. Jamais le thème de l'Ascension n'a été traité avec une ferveur plus profonde que par le Père Teilhard. C'était pour lui la fête suprême de l'année.

Je n'oserai altérer sa pensée en évoquant ce qu'il en disait. C'est un souvenir trop sacré pour qu'il risque d'être terni par l'infidélité d'un mot.

Ce grand chrétien avait été terrassé par son infarctus du cœur, la nuit même où il avait parlé de l'Ascension avec une telle élévation, deux heures exactement après, m'a-t-il dit lui-même. Il avait failli partir ce jour-là, mais le jour de Pâques l'attendait un peu plus tard...

Comment ne pas citer la Prière Eucharistique du Père Teilhard ?

« Pour être monté aux cieux après être descendu jusqu'aux Enfers,  
Vous avez tellement rempli l'Univers en tous sens,

[157]

Jésus, qu'il nous est désormais bienheureusement impossible de  
sortir de Vous.

« Oh ! adorer, c'est-à-dire se perdre dans l'insondable, se plonger dans l'inépuisable, se pacifier dans l'incorruptible, s'absorber dans l'Immensité définie, s'offrir au Feu et à la transparence, s'anéantir consciemment et volontairement à mesure qu'on prend de soi conscience davantage, se donner à fond à ce qui est sans fond... Qui pourrions-nous adorer ?

« Plus l'homme deviendra homme, plus il sera en proie au besoin et à un besoin toujours plus explicite, plus raffiné, plus luxueux, d'adorer.

« O Jésus, déchirez les nues de votre éclair : Montrez-Vous à nous comme le Fort, l'Étincelant, le Ressuscité ! Soyez le Pantocrator qui occupait, dans les vieilles basiliques, la pleine solitude des Coupoles ! Il

ne faut rien moins que cette Parousie pour équilibrer et dominer dans nos cœurs la gloire du monde qui s'élève. Pour que nous vainquions avec vous le Monde, apparaissez-nous enveloppé de la gloire du Monde ! » <sup>32</sup>

Les derniers mots de la dernière lettre que j'aie reçue du Père Teilhard, datée du 2 mars 1955 (après l'énumération de ses travaux en cours et une allusion à la « Présence de Dieu » qu'il faut toujours sentir croître en soi) sont ceux-ci :

« Je me sens plus optimiste que jamais. La route est si claire, et il y a des horizons si magnifiques en avant...

... Toute la question est de rester vivant et disponible... »

Pour terminer ces quelques pages, je voudrais citer la fin de l'article de M. Etienne Borne (paru dans *le Monde*) <sup>33</sup> qui a si bien défini l'un des plus grands penseurs religieux de ce siècle.

« Homme de ce temps et Homme de la Parousie, le Père Teilhard vivait avec une intensité prodigieuse la coïncidence de l'histoire humaine et de l'histoire divine de ce monde. Le génie répugne à partager la grandeur. Tel a été le génie du Père Teilhard, qui du savoir positif et de l'impatience prophétique a fait une indivisible grandeur. »

---

<sup>32</sup> *Le Milieu divin*. Editions du Seuil.

<sup>33</sup> 13 avril 1955.

[159]

**Réflexions sur le bonheur.**

Inédits et témoignages.

**20.**

---

**CE QUE JE DOIS AU PÈRE TEILHARD**

*Par Étienne Borne*

[Retour à la table des matières](#)

Ce que je dois au Père Teilhard ? - À dire vrai, je n'ai eu avec lui que d'assez rares contacts, et la distance était accrue par le respect et l'admiration. Mais je conserverai toujours le souvenir de cette retraite prêchée en février 1928 par le Père Teilhard aux Normaliens de la rue d'Ulm. Je subissais alors l'influence d'Alain et, impressionné par ces idées d'Alain qui faisait de la religion une sorte de poésie et de mythologie admirables, je me trouvais comme partagé entre Alain et la religion. Or, le Père Teilhard m'a donné le sens de la réalité du surnaturel : grâce à lui j'ai connu cette rencontre authentique, laquelle consiste non pas à découvrir un système, une doctrine, mais à prendre contact avec ce qui est plus réel que le phénomène. J'ai découvert que la messe est une action qui change le monde et acquies le sentiment du réalisme puissant du fait chrétien.

Si du point de vue philosophique la pensée du Père Teilhard peut susciter des objections, il est impossible, dans l'effort de pensée chrétienne, de ne pas faire place à cette pensée, car il y a comme deux pôles à la pensée chrétienne, entre lesquels règne une tension, se déroule un dialogue. L'un d'eux, c'est le jansénisme, la vision pascalienne

d'un rapport personnel et direct entre l'âme et l'absolu divin, d'une présence de l'âme singulière à un Dieu personnel - vision liée à un certain pessimisme et suscitant un colloque dramatiquement personnel. Dans cette orientation, peu importe l'histoire, la dimension cosmique demeure négligée, car le monde, l'histoire sont [160] quelque chose d'inessentiel, ou plutôt un obstacle, une réalité absolument opaque, où règne ce silence qui effrayait Pascal.

La pensée du Père Teilhard, c'est la négation très consciente de la pensée janséniste. Ce qui est fondamental, à ses yeux, c'est cette perspective d'évolution, car, pour le Père Teilhard, si profondément épris d'unité, l'évolution est toujours plus que l'évolution positive et scientifique. Elle est ascension, montée, croissance, et il faut qu'il y ait un sens divin à cette évolution. La cosmologie teilhardienne est foncièrement optimiste, avec ce Monde qui monte toujours, avec cette confiance totale dans l'avenir de la vie et de l'univers. Bref, pour trouver le divin, il ne faut pas contourner le cosmos, mais il faut le traverser. Et en cela le Père Teilhard est au bout d'une longue tradition qui a laissé des témoins tout au long de la pensée chrétienne. N'est ce pas déjà le cas de saint Thomas, dressé contre l'augustinisme, affirmant que le monde a sa consistance propre, l'interprétant avec des concepts païens, et plein de confiance en la bonté de l'univers ?

Il règne donc un dialogue essentiel à la pensée chrétienne, et sous peine de l'interrompre on ne peut exclure la pensée du Père Teilhard.

Ce que je vois dans le Père Teilhard, c'est essentiellement l'homme qui a eu la passion de l'unité, celui qui a tenté de mettre d'accord en lui l'homme de la science et l'homme de la foi, celui qui a voulu être l'homme de la synthèse. Alors que nous sommes empêtrés dans nos antinomies, il nous a apporté cet optimisme profond dont il rayonnait. Chez lui coexistaient et s'harmonisaient l'homme de l'expérience et l'homme de l'impatience du futur, ce prophète qui vivait dans la parousie.

Le miracle du Père Teilhard, c'est d'avoir été à la fois l'homme de la compréhension et l'homme de l'adoration, d'avoir pleinement réalisé la conjonction du génie et de la grâce.

[161]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**21.**

---

**La Croisière jaune**

*Par André Sauvage*

*Conférence faite par André Sauvage (metteur en scène cinématographique de la Croisière jaune) au Musée de l'Homme, le 18 avril 1956, pour commémorer le Premier anniversaire de la mort de Pierre Teilhard de Chardin.*

[Retour à la table des matières](#)

Avant de vous dire quelques mots sur notre incomparable Ami, qu'il me soit permis de remercier :

Monsieur le Directeur de la Société Citroën qui a eu la bienveillance de consentir au prêt de la seule copie qui reste du film de la Croisière jaune,

Monsieur le Directeur du Musée de l'Homme dont nous sommes ce soir les hôtes reconnaissants,

Monsieur Pierre Fresnay dont l'illustre voix a bien voulu soutenir deux textes essentiels du Père, extraits du *Cœur de la Matière* et de la *Messe sur le Monde*.

... de remercier tous ceux qui ont permis et voulu que se fit cette soirée du Souvenir.

Il y a pour moi deux Teilhard de Chardin.

Le premier, je l'ai rencontré au cœur du Turkestan chinois, à Aksou plus précisément. Sous le pavillon de Haardt, chef d'une mission dont je faisais partie en qualité de metteur en scène cinématographique, nous arrivions de Beyrouth, après avoir traversé la Perse, l'Afghanistan, le nord de l'Inde, l'Himalaya. Le Père appartenait à un groupe qui, parti de Pékin, venait à notre rencontre.

Dans ses *Observations à travers les déserts d'Asie Centrale*, le Père déclare : « Je suivais cette Mission à titre de géologue. » Notons en passant cette restriction qui est un des traits de sa [162] modestie... La Chine était alors en remous. Le Père avait dû subir, dans la poursuite de ses travaux, de graves contraintes. Le même sort nous attendait. Car notre mission qui fut une réussite linéaire, si l'on peut dire, fut aussi, pour ses savants, ses artistes, ses héroïques mécaniciens, une suite ininterrompue de difficultés ou d'empêchements physiques ou politiques dont ils furent obligés de triompher.

Le deuxième Teilhard m'est apparu ces dernières années... je lui avais écrit à New York. Une de mes lettres finit par le joindre en Californie. Il revenait de l'Afrique du Sud. « J'ai une sorte de besoin d'embrasser la Terre... » : ce sont ses paroles. Répondant à mon désir, il pria Mademoiselle Mortier de me remettre certains de ses ouvrages, lesquels n'étaient encore que ronéotypés. Heureux ceux qui ont été et seront illuminés par ces diamants.

Je ne parlerai que du premier Teilhard, celui de 1931 -32.

À l'étape de Tourfan, lieu béni du Centre Asie... C'était en novembre. Il y avait une douce lumière qui tiédissait toutes choses. Nous venions d'échapper aux griffes d'un proconsul qui se prenait pour un Ming. Le vent était à la liberté, c'est-à-dire au travail.

Les gens de Cinéma sont, par définition, accapareurs, et cela nécessairement dans des films sans acteurs. Pour atteindre le vrai, ils cherchent le *naturel*, ils s'imposent à lui, et ce faisant, par manque de mesure ou d'opportunité, le plus souvent ils le détruisent. Et ce passé d'images et de sons peut très vite devenir un monstre.

Tout cela n'était pas dans la veine du Père. En cette conjoncture, il ne pouvait s'agir pour lui que de moisson scientifique. « Et maintenant,

s'écria-t-il avec une ferveur exceptionnelle, que le cinéma nous fiche la paix ! vous n'êtes que des... » Ici s'arrête mon texte... Le Père avait raison. Mais il y a d'autres explications que cette méfiance à son absence, presque totale, tant des images que du commentaire du film de la Croisière jaune.

Qu'importe ! On le retrouve à chaque pas dans ce portrait de l'Asie, dans cette traversée du grand Est, continent de ceux qu'on appelle les souffrants de l'Histoire. Pour édifier son [163] oeuvre, il lui avait été nécessaire d'êtreindre, d'épouser toutes les terres, celle-là comme les autres, celle-là dont la christification fut aussi infiniment désirée.

C'était un homme très beau (il y avait bon nombre d'hommes très beaux dans notre mission : Haardt se flattait du choix de son entourage physique) ; un homme d'un style inégalable, d'une distinction effacée et irrésistible. Sa voix, sa diction de clavecin, son sourire qui jamais ne s'abaissait jusqu'au rire se gravaient en celui qui lui avait été quelque peu attentif. Absence totale de jeu ecclésiastique. Aussi simple dans ses gestes que dans ses comportements, mais simple comme une stèle. Volontiers accueillant, mais comme un banc de marbre. On sentait que, pour être au niveau de son corps, on n'en était pas moins à une distance infinie de ses « engrangements », de cette pensée qui jamais ne se gonflait. Le plus souvent l'on restait en arrêt devant ce visage préfiguré par le Greco, coupé à la serpe, et l'on se réfugiait dans les banalités de l'expédition : vaste en était le champ...

Il excellait à couper court : dans la manière de son ordre. Je me souviens de certain jour, dans le désert de Gobi. Cahotés depuis l'aurore, nous étions quatre ou cinq enfermés dans une « chenille ». Ah ! le supplice de la lenteur au siècle de la vitesse ! On faisait du dix à l'heure. « Plaignez-vous, disait notre mécanicien... Les voitures-cuisines de l'armée ne font que du quatre. » Puis ce fut la brume dans les cervelles. Des camarades se crurent en état et en droit de parler de l'existence de Dieu. Enroulé sur lui-même, le Père ne disait mot : on ne le laissa pas tranquille... Comment établir une communication, un dispositif entre son évidence intérieure et le vide des moqueurs, des demi-instruits ?... « Dieu, fit-il enfin, comme se détachant de nous, c'est une note de musique... » et sa longue main traça des spirales qui se perdirent dans la steppe. Le désert devint une preuve.

De cet être courtois, plaisant, charmant, charmeur même, il émanait une solitude désarmante. Il semblait ne s'intéresser à ses camarades qu'à la mesure de la camaraderie. On eût aimé l'entendre

confronter son immense savoir avec celui de ses pairs... A Bâzâklik, je ne l'ai pas vu descendre dans les [164] grottes où Hackin contemplant pour la première fois les donateurs et les divinités terribles des peintures murales... Non, pendant ce temps, le Père *chassait* cinquante mètres plus haut. Muni d'un marteau, possédé uniquement par son approche particulière, il cassait des pierres. C'était d'ailleurs une occasion exceptionnelle pour l'homme du cinéma qui s'était glissé dans un trou de sable. Invisible à son personnage, tant celui-ci était tendu, comme enfermé. C'est ainsi, seulement ainsi, que le cinéma avait le droit de le saisir. Hélas ! de cette séquence, les événements n'ont rien laissé.

Oserai-je une parenthèse ? Ici, je m'adresse aux maîtres du film que vous allez voir. La seule copie survivante étant fatiguée, ne serait-il pas souhaitable de faire établir, par le moyen d'un contretype (opération aujourd'hui parfaitement au point) un nouveau négatif ? Ceci, pour permettre, sans dommages, de nouvelles projections, et surtout au profit des Archives tant nationales qu'internationales qui se doivent de posséder ou de présenter un exemplaire d'un témoignage humain, d'un témoignage historique de cette importance. Le Père m'eût certainement appuyé dans ce souhait.

Trop absorbé par l'Humain, Pierre Teilhard de Chardin tenait l'Inhumain - même s'il en eût été la victime - hors de son propos, mais c'est à tort qu'on l'eût accusé d'indifférence. Sa poésie, dont chacun goûtait inconsciemment la fleur ineffable, était exclusivement d'ordre transcendantal. Elle le portait et quand il se hâtait - nous le vîmes bien au premier contact d' Aksou - on eût dit qu'il fût capable de marcher sur les eaux. On affirme que les yeux sont le miroir de l'âme. Qu'en est-il quand c'est le corps tout entier qui la reflète ?

Il lui arrivait de succomber à d'inquiétantes fringales. Quand on lui faisait remarquer qu'à ce point la gourmandise devient un péché capital, son visage s'amusait d'une malice quasi voltairienne, supprimant à la fois le péché et le capital. Mais se dissipait bien vite cette malice sous la pression de la certitude que rien n'est à condamner et que tout est à aimer. Le Père ne m'a-t-il pas écrit que « le Dieu Chrétien est la forme la plus avancée et la plus progressive que le Centre de convergence évolutive ait prise jusqu'ici dans la pensée humaine » ?

[165]

Que de telles visées aient pris naissance sur la Terre d'Asie, voilà qui donne confiance en la respiration secrète de ce continent.

A Ouroumtsi, lors d'une longue veillée, d'autant plus lourde que le séjour nous y était imposé, un membre de la mission se mit à imiter un prédicateur... En cette matière la parodie est aisée. Indiscutablement elle s'adressait à ce camarade jésuite dont les familiarités de l'expédition n'avaient pu entamer le mystère... « Ça, c'est d'un dominicain », fit le Père. Sur ce mot qui me régala -ce dont il eut conscience et plaisir - il s'ouvrit et se mit à parler des saints avec une vivacité inattendue, dégagant ces Princes de la Grâce de toute bondieuserie, de leur succès... Le succès, la « Vedette », ces produits du délire, et Dieu sait s'il en est question en ce jour même, voilà qui l'épouvantait.

Cet homme, d'une imagination créatrice extraordinaire, se méfiait au plus haut point de l'imagination tout court. Cette souple mesure, cette audace voilée de pudeur qu'aucune noce avec l'Univers n'avait pu vicier, je crois pouvoir l'attribuer à cette Société de Jésus dont il a dit qu'elle est une grande dame... Il n'en reste pas moins que Teilhard, poussé par son génie et une exceptionnelle probité intellectuelle vers des horizons jamais encore tentés, se portait à une position extrême ; il était normal qu'on lui en imputât les dangers et qu'on lui en refusât la maîtrise...

En arrivant de Soutchéou l'entomologiste Reymond (aujourd'hui maître de conférences à Rabat et que nous avons le bonheur de posséder ce soir) s'indignait de ce qu'on lui eût volé ses serpents. Même sort pour les cailloux du Père. « Au diable le Serpent ! » s'écria notre Ami.

Ainsi s'expriment les élus dont l'inévitable présence éclaire le chemin des hommes \*.

---

\* Extraits des *Carnets d'Asie*.

[167]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**22.**

---

*La Croisière jaune,  
souvenirs de André Reymond*

*Par André Reymond*

*Conférence faite, après celle d'André Sauvage, par M. André Reymond, le 18 avril 1956*

[Retour à la table des matières](#)

Monsieur le Professeur, Mesdames, Messieurs,

Croyez que je sens tout le poids redoutable de l'honneur qui m'échoit de tenter d'évoquer devant vous la grande figure du Révérend Père Teilhard de Chardin, que beaucoup d'entre vous, ici même, auront connu bien mieux que moi.

Aussi ne tenterai-je même pas de suivre sur les chemins ailés de sa pensée le savant, le géologue et le préhistorien avec lequel il n'est pas de commune mesure, ou le théologien qui sans doute doit nous échapper plus encore.

Je vais tenter simplement de retrouver dans une pieuse mémoire les souvenirs humains qui me sont précieux et qui ont été parmi nos biens les plus chers dans les jours fraternels des pistes de l'Asie.

Car nous étions trente hommes avec le Père Teilhard qui nous sentions soulevés au-dessus de nous-mêmes, car nous nous savions vivre une aventure exceptionnelle, où, bien au-dessus de nos êtres infimes, se trouvait confrontée un peu d'âme française dans l'immense grandeur de l'histoire de l'Asie.

Pour ainsi parler, si nous osions écouter dans nos cœurs, nous nous sentions déjà comme au ciel d'avance, avec le Père Teilhard de Chardin. Un ciel terrestre où il ne fallait pas essayer de trouver autre chose qu'un désir et un lointain appel de celui que nous espérons.

J'y étais, dois-je le dire, grâce à lui. C'est lui-même et mon chef et ami le lieutenant de Vaisseau Victor Point qui m'avaient choisi pour les accompagner dans leur grande entreprise. Sans l'immense faveur de cette confiance du [168] départ, je n'aurais pas ce soir l'honneur de parler de lui devant vous.

Je veux vous le montrer d'abord tel que je le vis pour la première fois devant la longue table nue du Laboratoire de Paléontologie du Muséum, celui qu'ont illustré avant lui Cuvier qui fut l'ancêtre, et les Professeurs Boule et Arambourg qui furent tous deux parmi ses amis les plus chers.

Il me fit exposer rapidement l'esprit de mes récoltes et m'exprima ses désirs. Ce qui fut dit entre nous et qui prit rapidement le tour direct, le plus profond et le plus personnel entre deux compagnons, le maître et l'ouvrier qui hier s'ignoraient, je me sens le devoir de le dire un jour.

Cela nous entraînerait hors des limites de l'heure.

Au sortir de cette prise d'âme, il m'accordait un appui qui, vous le connaissez, ne pouvait pas faillir ; de ma part c'était un dévouement qui ne saura jamais manquer.

Nous étions le 10 décembre 1930. Je ne revis plus le Père Teilhard qu'à Tientsin le 25 mars 1931 où il m'avait précédé.

Puis le 6 avril de cette même année, lundi de Pâques, avec Victor Point, chef d'escadre, nos 10 lourdes voitures ébranlant les pavés des rues de Tientsin dans l'un des plus clairs matins de trente vies, nous lançâmes vers l'Asie Centrale.

Le Père Teilhard que la partie mécanique de nos exploits laissait, vous pouvez le penser, de glace, nous retrouva un mois plus tard, durement souqués par les premières pannes, à Kalgan le 8 mai au soir.

C'est de là que commence, pour nous qui fûmes ses compagnons de route, la plus émouvante des aventures d'action.

Lancés d'abord en avant-garde dans le camion Frégate de notre capitaine, trois Auvergnats à bord,

Fernand Chauvet, mécanicien,

Le Père Teilhard, géologue pénétrant un des rares coins de Chine qu'il ne connaissait pas,

et un naturaliste frais sorti de Sorbonne, qui franchissait pour la première fois et pour toujours, la porte devant quoi il n'est pas de recul, celle de la découverte, l'entrée dans l'inconnu, pareille sur le désert ou au laboratoire, l'entrée dans l'ignoré qui devient du savoir.

[169]

Car nous taillions en plein dans le blanc de la carte.

Tel qui l'a fait une fois ne l'oubliera jamais.

Et Teilhard avec nous qui peignait dans le blanc des teintes géologiques par quoi la terre sous ses doigts prenait corps et dont il vous a rapporté l'histoire à son retour.

Un oeil sur le compas, un oeil sur le compteur kilométrique, j'avais l'immense joie d'enregistrer la route, pour le lever d'itinéraire des soirs d'étape.

Teilhard, il faut l'avoir vu en ces jours : je voudrais que vous l'ayez vu, que vous le voyiez se dresser devant vous, comme il se dresse vivant dans ma mémoire,

vibrant comme un drapeau sur le ciel de l'Asie,

énergique, vivant, généreux, infatigable,

un élan d'enthousiasme joyeux et quotidien.

Ici courant comme un jeune homme en me laissant sur place, pour aller au marteau vérifier un contact,

là m'envoyant parfois lui ramasser un bloc sur un piton de quartz qui lui semblait douteux,

ne s'épargnant jamais, épargnant peu les autres qui n'avaient cure de s'épargner.

Ne croyez pas surtout que c'était dur. Rien dans ma vie n'a paru si aérien, ni si facile.

Nous étions vingt Français, qui foncions à plein coeur, d'un élan de soldat, pour une œuvre de paix, comme tant de fois en France l'ont fait des fils de Gaule ; car la Gaule en Auvergne, elle est toujours vivante. Nous nous sentons français à travers Gergovie, au pied duquel naquit un jour le Père Teilhard.

De temps en temps, un bel ensablement, jusqu'aux essieux. Le mécanicien seul restait au siège. Les autres, et Teilhard avec nous, nous sautions sur le sol. - Coups de pelles, coups de pics, désensablage, et tandis que nous poussions à l'arrière pour le dernier coup de collier de l'arrachage, à hauteur de ma tête et je peux vous le dire, avec amour, je voyais sur le vantail arrière, s'épanouir comme une fleur vivante, la large main du Père, poussant le camion comme on pousse un canot pour le porter à flot.

Le Père, nul d'entre nous ne l'a vu rechigner à la besogne, [170] non plus à son immense tâche de découverte scientifique, que pour les humbles corvées que l'Asie infligeait parfois à notre flotte en marche.

Il était bien trop grand pour que nul devoir lui parût inférieur à son âme, et en le regardant vivre avec nous, aussi simple et aussi naturel que vous-mêmes ici vous l'avez tous connu, nous sentions, sans oser nous l'exprimer encore, que dans la dignité ouvrière, il trouvait vivant parmi nous, tous les jours, la présence d'un Christ invisible entre nous autres hommes, et qu'il aimait vraiment son marteau et nos pioches comme Jésus autrefois a aimé son rabot, et sa vie quotidienne d'artisan menuisier.

Onze mois durant ce fut notre pain de chaque jour.

Le soir, autour des feux de camp de l'amitié, nous nous racontions nos histoires personnelles. Parfois, nous discussions de questions plus profondes. Il y avait des colloques communs, des confrontations d'esprit entre le Père Teilhard, l'ingénieur Charles Brüll, Victor Point.

Je ne veux dire ici qu'un de ces soirs, celui qu'avec le Père Teilhard, quand nous en reparlions quelques années plus tard, nous appelions le soir du spectre du canard.

C'était à Peiling Mao, en Mongolie, un 25 mai, aux premiers jours de notre route ensemble.

À côté de la lamaserie voisine de notre camp il y avait un petit étang, hanté par quelques canards dorés, des Kasarkas, protégés par le tabou que le bouddhisme étend à toute âme vivante.

Les lamas, à qui tout meurtre est interdit, les avaient signalés à l'un de nos tireurs d'élite, curieux d'être témoins d'un assassinat dont ils se tiendraient à l'écart. Le Père s'extasiait de ce discret pharisaïsme.

Dépouillé par mes soins, le spectre du canard pendait du toit de toile sur la tête de nos lits.

Nous parlions, la discussion glissa, porta sur Dieu. Certain émit un doute. Le Père ne changea pas de voix :

Dieu, nous dit-il, comme il eût exposé un théorème,  
Dieu est un choix,  
[171]  
Un choix très simple,  
le choix entre  
un Oui et un Non  
entre le signe + et le signe -  
Ce choix, nul d'entre nous ne peut éluder de le faire,

Dix ans plus tard, avec le mécanicien de ma chenille, mon ami Eugène Muret, à sa table fraternelle, nous rappelions cette soirée.

Jamais, jamais plus...

aux matins des départs, tandis que, parmi des nuages de fumée et de sable, je voyais nos vaisseaux prendre la ligne en file, ces mots montaient au coeur comme une nostalgie.

Jamais plus nous ne reverrions cela, nous, trente frères, embarqués sur l'Asie.

J'ai revu d'autres pistes, d'autres camions, d'autres hommes, tous égaux, tous pareils, sur des pistes d'Afrique, du Hoggar au Zemmour, et du Sud Oranais à l'embouchure du Drâ ; j'ai su depuis que l'aventu-

re française est éternelle et que de Tientsin à Dakar c'est toujours le même chemin. <sup>34</sup>

---

<sup>34</sup> À ces témoignages de deux participants à la *Croisière jaune*, il convient d'ajouter celui du chef de l'Expédition ; le 1er mars 1932, Georges-Marie Haardt écrivait à sa femme :

« C'est près de Liangchow, chez les Pères allemands de la Société du Verbe divin que nous avons passé le premier jour de l'année. Ce matin là le Père Teilhard avait consenti à dire une messe pour les membres de l'Expédition. C'était un spectacle bien émouvant de voir réunis, dans cette petite chapelle perdue au cœur de la Chine, tous ces hommes dans leur équipement de route se recueillant devant Dieu avant d'affronter à nouveau tout l'imprévisible qui les séparait encore de leurs buts... »

« Le père Teilhard est un prince de l'Église, mais il a, autant qu'il est possible de le posséder, l'esprit de l'Expédition ; J'essaierai de reconstituer pour toi dans une prochaine lettre, les quelques mots qui ont précédé sa messe, et qui étaient d'une grande élévation... »

G. M. Haardt mourait peu de temps après. Cette lettre fut sa dernière. La fin, qui sera publiée ultérieurement avec les lettres du Père Teilhard à Mme G. M. Haardt, témoigne qu'il était alors proche de Dieu.

[173]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**23.**

---

*Témoignage, de Jean de Beer*

*Par Jean de Beer*

*Note conjointe de Jean de Beer à des travaux auxquels il est désolé de n'avoir pu prendre part.* <sup>35</sup>

[Retour à la table des matières](#)

Mes Révérends Pères, Mesdames, Messieurs, chers amis,

Je devrais être au milieu de vous, je voulais y être, et d'ailleurs j'y suis puisque mon esprit et mon cœur, pendant cette décade, ont été des vôtres. Mais j'y devais être pour être instruit et non pour parler, pour entendre et non pour être écouté, étant sans doute le dernier venu d'entre vous, et sûrement le plus profane et le plus ignorant.

Peut-être avez-vous néanmoins pensé que mon exemple offrait une curiosité, celle de n'être venu, de n'avoir été conduit, au rayonnement du Père Teilhard de Chardin ni par une famille religieuse ou une famille tout court, ni même par une fréquentation, une correspondance ou une amitié personnelles, ni davantage par des relations ou des affinités scientifiques, mais par la chance toute simple d'une rencontre. Un hasard - car je n'ai jamais vu le Père - ou, pour mieux dire, la Providence,

---

<sup>35</sup> Note envoyée lors de la décade Teilhard de Chardin à Cerisy-la-Salle, 24 juillet-4 août 1958.

m'a pris, par la main, mené jusqu'à cette œuvre et, à travers elle, fait toucher Dieu.

Ce n'est pas pour vous conter cette longue aventure spirituelle que je suis ici ; ces quelques mots n'ont d'autre but que de situer mon modeste apport par rapport à la plupart d'entre vous, à la dernière place, celle où se tenait Marie-Madeleine, quand le Christ a jeté les yeux sur elle. N'étant ni théologien [174] ni savant, ni philosophe ni professeur, n'étant professionnel de rien d'autre que de la bonne volonté à dire et à écrire les choses qui se proposent à l'attention et à l'imagination, ma seule tâche utile est d'écouter.

On me demande pourtant autre chose. Mais que peut-on demander à un écrivain de théâtre, à un vulgarisateur de radio, si ce n'est de mettre en scène ce qu'il sait ? Vous connaissez tous mieux que moi l'œuvre du Père, vous êtes tous mieux préparés que moi à la comprendre et à la recueillir. Il ne m'appartient pas de vous en révéler des aspects inconnus, et moins encore de vous en expliquer le sens.

Quand la R.T.F. m'a demandé de présenter le Père Teilhard de Chardin au grand public de la radio, dans *l'anthologie française*, je savais peu de chose. Quelques opuscules, survenant dans un moment de grave crise spirituelle, avaient eu une action assez foudroyante pour laisser dans ma vie un stigmate. C'était assez pour m'exalter, mais le mot de Valéry me ramenait à une juste humilité : « Je brûlais pour un beau sujet, que c'est peu devant une page blanche ! »

J'ai donc lu tout ce qu'il m'a été possible de lire. Et ma seule contribution utile est de vous raconter en quelques mots comment les choses, à partir de là, se sont passées.

A peine mon projet était-il ébauché que, de divers côtés, les manifestations d'intérêt se multipliaient de façon insolite. J'ai beaucoup parlé à la radio, j'ai beaucoup écrit pour elle ; la nature de mon audience et son étendue me sont assez connues pour que je ne forme pas d'illusion sur la cause de cet intérêt soudain. L'existence du monde silencieux des fervents du Père Teilhard m'a ainsi été révélée. Tel journaliste qui n'avait jamais marqué la moindre attention à mes travaux, tel chef de service qu'on eût pu croire fort éloigné de ces choses, tel homme d'affaires, rattaché à la banque plus qu'à la paléontologie, tel administrateur que je croyais voué à un scepticisme illimité, tel employé, confiné dans son bureau qui, au bruit de mon passage, montrait la tête pour m'aborder : « Tiens ! il paraît que vous faites quelque chose sur Teilhard de Chardin ? »

D'où tenaient-ils l'information ? Je me le demande encore. [175] Elle transpirait, comme une tradition secrète. Henry Barraud lui-même, le directeur de France III, qui avait eu la première idée de l'émission, avouait avoir peu lu l'oeuvre du Père. Cette sorte de complicité affectueuse devenait un sujet d'innocentes plaisanteries. Tout cela n'était encore que léger, surprenant, et confidentiel. Mais cela était.

Pendant plusieurs semaines, je me jetai dans cette oeuvre, et la parcourus de bout en bout, comme on descend le cours d'un fleuve. Mes lectures évoquaient en moi le souvenir d'un voyage récent, qui m'avait fait descendre le Danube, en bateau, depuis les encaissements cyclopéens des Portes de Fer, jusqu'à l'hallucinante esquisse préhistorique du Delta. La vision du Père m'emportait comme une barque vers le Delta suprême, qui débouche en Dieu et l'infini de sa création... Mais j'ai promis de ne pas m'aventurer dans la doctrine. Constatons simplement que j'étais ivre. Ivre comme je ne l'eusse pas été, assurément, si j'avais baguenaudé en touriste dans chaque ouvrage. Les Grecs, qui ont tout compris, ou tout deviné, savaient bien que la Nécessité est une ardente maîtresse, dans tous les sens du mot, et qu'elle enrichit nos actes de l'énergie de sa poussée.

Il me fallait deux interprètes, c'est-à-dire deux artistes du verbe, capables de se hausser à l'admirable et de s'y tenir. Mon enthousiasme était si évident, si apparent, que je n'ai rien eu à dire, ni à Annie Ducaux, ni à Julien Bertheau, pour qu'ils le partagent.

Ce qu'a été la réalisation finale, il ne m'appartient pas de le dire. De l'atmosphère qui a régné au cours de notre travail, je peux parler. Je n'ai jamais rien connu de semblable, ou de comparable. Il n'est pas un de mes collaborateurs, techniciens, preneurs de son, dactylographes ou assistants, aussi bien que comédiens, qui n'ait vécu avec moi ces deux semaines sous le charme du Père. Il y avait autre chose, et plus, que la révélation de l'immense dans ses rapports avec l'infini - l'imagination de nos contemporains est familiarisée avec les visions interplanétaires et la pression cosmique - il y avait la présence majestueuse du lyrisme le plus authentique et le plus consistant au service du divin. Et si nous avons choisi de [176] conclure l'émission par le choral de la cantate 147 : « Jésus que ma joie demeure ! » pour accompagner *l'hymne à la matière*, c'est que la même pensée nous était venue à tous, car c'était le même cri, à la même dimension, à la même altitude. Nous sommes revenus de ce voyage dans la vie et dans l'oeuvre du Père.

re Teilhard de Chardin, autres que nous n'étions avant de prendre le départ.

L'aventure n'allait pas être sans lendemain. Tout au long de cette fréquentation, j'avais été frappé par la similitude de l'acte de foi initial du Père avec celui de Descartes - un élève des Pères, lui aussi, il est vrai. C'était le même acte de foi absolue, téméraire, enivrée, la même prière virile : « Seigneur, je suis si assuré de vous trouver au terme de ma recherche, qu'aucune démarche ne m'effraie, aucun silence ne m'inquiète, aucun abîme ne m'arrête ; les voies les plus périlleuses ne me détourneront pas de mon espérance ; où que j'aie, et de quelque façon que j'aie, c'est à vous que je vais. »

Quelques-uns - dont l'étroitesse de vues étonnera - se sont scandalisés de l'absence de Dieu dans les écrits scientifiques du Père. L'étrange anthropomorphisme, qui croit que l'absence de Dieu fait un trou dans le monde visible !... Dieu fait-il partie du monde ? Est-il dans notre temps, dans notre espace ?... Où la Foi est-elle la plus forte : chez celui qui n'a pas besoin de nommer Dieu pour sentir Sa présence ? Ou chez celui qui craint à chaque instant de Le perdre, s'il ne lit pas Son nom ?

Cette ardente confiance a commencé aussitôt de faire son oeuvre. Depuis plus de dix ans que je parle ou écris pour la radio, aucune occasion ne m'a valu un courrier aussi abondant, aussi divers, aussi émouvant. Jeunes ou vieux, ignorants ou cultivés, juifs, incroyants ou chrétiens, pieux ou esthètes, tous confessaient leur radieuse défaite : bouleversés par ce qu'ils venaient d'entendre, soulevés par l'espérance qui s'ouvrait à eux, ils demandaient à en savoir davantage.

Hier encore, une amie, qui devrait être des nôtres, et qui ignore tout de cette oeuvre, a été affreusement éprouvée dans sa chair et dans son esprit, dans ses proches et jusque dans ses enfants ; et elle m'avouait n'avoir trouvé de réconfort que dans [177] la lecture du *Cœur de la matière*. Je lui avais prêté cet écrit comme on prête une relique.

Ce sera, si vous le voulez bien, la conclusion de cette modeste expérience. L'œuvre du Père Teilhard de Chardin ne peut prendre sa signification véritable que connue dans son ensemble. Nous ne nous trouvons pas en présence d'un savant qui s'est diverti quelquefois à la littérature, mais d'un mystique qui a traversé la mer Rouge de la science pour gagner la Terre promise. Comme l'a si bien noté Mlle Mortier, à qui je dois tant : « Le plus précieux de cette oeuvre est la

partie relative à sa grande vision catholique de l'univers d'où découle son message apostolique. »

Ne faire connaître que la partie scientifique de l'œuvre serait la mutiler. Je fais, ignorant et profane que je suis, le voeu que les dangers n'engendrent pas la crainte. Plus la cime est élevée, plus l'ascension est incertaine. Mais peu s'y risquent. Le péril est donc limité aux spécialistes et aux passionnés. Il n'y a pas de commune mesure entre le risque, incontestable mais limité, d'une révélation complète, et le service que cette révélation rendra aux hommes de ce temps, et à ceux qui nous suivront.

Le guide est là. La leçon du Père Teilhard n'est pas d'avoir trouvé l'homme de Pékin et intégré l'évolution dans la vision catholique sans y laisser sa Foi, c'est d'avoir enseigné, à travers son oeuvre remarquable de savant, à travers l'homme de Pékin, à travers l'évolution, l'évidence de Dieu ; c'est d'avoir retrouvé, à la fin de sa recherche, le même acte de foi, ardent, lyrique, heureux, qu'il avait laissé, au sortir de l'adolescence, sur le seuil de son aventure.

Je plaide pour le danger, pour l'insécurité, pour le martyre de l'esprit. Ne pas avoir peur du risque, ne pas avoir peur des coups. *Non veni pacem mittere sed gladium. Certamen forte dedit illi ut vinceret. Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur...* Nous pourrions égrener à l'infini les paroles de l'Évangile qui nous encourageraient dans cette voie. Celles que je viens de transcrire sont toutes empruntées au Propre des Martyrs.

Le sacrifice du Père suffit. Il a accepté, toute sa vie durant, [178] de cacher son oeuvre au public, et renoncé à la publier. Que ce martyre accepté soit une semence de chrétiens nouveaux, prêts à reprendre le bâton du missionnaire, pour donner un visage catholique au monde qui se fait.

La Guiranne

Sallies-Toucas, Var.

[179]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**24.**

---

*Témoignage, de Jacques Clair*

*Par Jacques Clair*

*Extraits de deux lettres de M. Jacques Clair.*

[Retour à la table des matières](#)

*23 février 1959.*

*Le Phénomène humain* (il y a déjà quatre ans) a été pour moi une découverte-choc... J'avais lu, jusque-là, quelques kilos d'apologétique « classique » (sans aucun résultat - au contraire !) Pour la première fois, ce livre remettait en question les (quasi-) certitudes philosophiques sur lesquelles je vivais : humanisme (optimiste) athée... En effet, cf. p. 150 et suivantes : impossible de *sauver la montée humaine*, sans déboucher sur le « surnaturel ». L'argumentation du Père Teilhard est d'une si rigoureuse logique, qu'on en reste « échec et mat ». Quelques années de contemplation de l'échiquier n'ont rien changé à cette conclusion !

Depuis : re-examen du problème, sous tous ses angles... Mon admiration passionnée pour Teilhard n'a fait que grandir, à chaque nouveau bouquin paru ! Ce serait trop peu que de le comparer à un Pascal : il est encore plus grand ; immense ! - la publication de ses oeuvres est certainement de loin l'événement le plus important de notre époque : il y a là de quoi rassembler les foules humaines, *justifier leur effort - au*

moment précis où le monde hésite entre la guerre totale ou une civilisation planétaire !

3 juin 1959.

L'immense mérite de Teilhard aura été de poser admirablement le problème ; de situer irréfutablement le dilemme auquel on ne pourra jamais plus échapper !

[180]

Personnellement, je lui dois de savoir clairement que c'est *tout ou rien* : de possibilité logique de s'accrocher à mi-chemin, quelque part entre l'Espoir et le Désespoir !

Démonstration bouleversante, parce que absolument rigoureuse ! et accrochée sur le « fait » massif de l'Évolution !

[181]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**25.**

---

## UN APPEL DU MONDE OUVRIER

*Témoignage, de A. F.*

*Extraits de quatre lettres de M. A.F. (Le Puy), au comte M.-H. Bé-gouën, Vice-Président de l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin, et à Mademoiselle J. Mortier.*

[Retour à la table des matières](#)

18 novembre 1959

Monsieur,

Il y a cinq ans, presque miraculeusement, je découvrais Beethoven et ce fut le bouleversement dans ma vie, un monde inouï de sensibilités m'était enfin ouvert.

Presque aussi miraculeusement, il y a quelques mois, par une émission de Télévision, prise au hasard, au cours d'une visite chez des amis, je faisais la connaissance de Teilhard de Chardin, et c'était vraiment une illumination.

Tout de suite, les uns après les autres, je me procurais les livres des éditions du Seuil et la biographie de Cuénot.

J'ai eu la chance de rester deux mois malade, et c'est avec passion que j'ai fait le tour de la pensée du grand jésuite français, dont

j'avais jusqu'à présent ignoré le nom. Dieu ! que j'ai souffert à lire *le Phénomène humain* et tous les autres. Il m'a fallu apprendre tout un vocabulaire nouveau, pour lequel le Petit Larousse ne m'était souvent pas de grande utilité. Vous le comprendrez d'autant plus, quand je vous aurai dit que j'ai dû quitter l'école à 11 ans, pour gagner ma vie, et que je suis un ancien paysan, devenu ouvrier depuis quelques années.

J'ai relu trois fois *le Phénomène humain* et les autres, je suis arrivé à tout comprendre, mais surtout à avoir la vision du monde la plus exaltante qui soit, et la seule vraie je le sens, [182] la seule qui puisse donner satisfaction à l'homme. Tout s'éclaire, tout est magnifié et apparaît à sa vraie dimension.

Enfin un homme nous fait voir que la terre n'est pas cette vallée de larmes qu'on nous a trop souvent incités à mépriser. Et cela je l'avais toujours deviné ; quand j'avais quinze ans et que je labourais mes champs, il m'arrivait souvent de prendre une poignée de terre chaude et fumante dans ma main et je sentais bien alors qu'elle n'était pas inerte, la Terre maternelle.

Mais il ne suffit pas de lire et d'être d'accord.

Teilhard de Chardin c'est surtout un appel, un appel vers la montée convergente de tous les hommes de bonne volonté. Et si je vous écris, c'est pour savoir ce qui se passe depuis la mort du Père Teilhard, comment sa pensée se continue-t-elle dans l'esprit des hommes.

Et aussi si ses conceptions ont commencé d'influencer la vie politique, la vie sociale dans notre pays et dans le monde.

Le monde ouvrier a-t-il été touché ? et ceci, je crois, est très important, car ne serait-il pas temps de chercher à donner à la classe ouvrière un idéal qui l'emballe ? Mais, hélas, je ne le vois que trop, il est inutile de proposer un idéal tant que subsistera l'injustice sociale qui coupe la classe ouvrière du reste du pays.

Ne serait-il pas possible dans la Presse et surtout à la Radio de passer des émissions traitant des problèmes de l'Évolution avec des textes du Père Teilhard, et ceci à des heures où les personnes qui travaillent peuvent être à l'écoute ?...

Ce n'est qu'à la lecture du *Phénomène humain* que j'ai compris la signification de la sonnerie de cors de *l'Héroïque*. Un homme qui choisit son Destin et qui du même coup choisit inconsciemment peut-être pour l'Humanité tout entière et à venir. (...)

[183]

**Réflexions sur le bonheur.**  
Inédits et témoignages.

**26.**

---

**A Mademoiselle J. Mortier**

[Retour à la table des matières](#)

20 décembre 1959.

Mademoiselle,

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'inscrire à l'Association des Amis du Père Teilhard de Chardin et j'en éprouve une grande fierté et une intense émotion.

Tout de suite, j'ai parcouru avidement les inédits du Père, que vous m'avez envoyés.

Tout, mais tout, correspond à l'idée, confuse bien sûr, que je m'étais faite du monde. Rien ne me donnait satisfaction ; j'avais essayé de militer un peu partout, au hasard, mais je m'arrêtais vite, insatisfait, et j'ai bien failli devenir misanthrope, mais j'aimais trop la vie, et après m'être enfermé un temps dans la solitude, ma curiosité naturelle me forçait à revenir vers les hommes.

Et puis il y a exactement cinq ans, c'était la rencontre avec Beethoven ; je ne sais pas si vous comprenez ce qu'il a pu être pour moi, sans lui j'aurais certainement défailli, avec lui impossible de ne pas rester debout et d'aller en avant, mais si instinctivement je pressentais la direction de la lumière, je ne voyais pas encore.

Et cet été enfin, à quarante-deux ans, la pensée teilhardienne venait illuminer ma vie ; apparemment je suis le même, et pourtant tout est changé, je ne suis plus sur le même plan, j'ai l'impression d'une naissance et je découvre comme un Soleil éblouissant le vrai visage de Dieu toujours en moi, j'avais senti une ferveur qui jusqu'à ce jour était restée inemployée. Jamais je n'avais pu prier sans une sorte d'ennui et de lassitude.

Aucun missel ne pouvait animer ma foi et si j'avais gardé une certaine pratique religieuse, tout cela manquait de vie, de flamme.

Et maintenant grâce à l'admirable *Messe sur le Monde*, toute cette ferveur sans emploi peut enfin se libérer et j'ai l'impression de recevoir le Feu.

[184]

Oui seul un Super-Christ pouvait combler et dévorer en même temps nos âmes avides de recevoir et de donner.

Je suis marié, j'ai cinq enfants, et je travaille comme torréfacteur dans une alimentation en gros ; je n'aime pas le travail que je fais, non pas tellement à cause de ce travail en lui même, mais surtout à cause de l'esprit dans lequel je dois le faire.

Car le Commerce dans notre monde actuel c'est le mensonge et toujours le mensonge. je suis un écorché vif de voir sans cesse la somme d'injustices supportées par le Monde Ouvrier.

Et l'injustice amène fatalement la haine et l'envie, et moi même chaque jour je dois faire un effort terrible pour ne pas m'enliser et laisser dissoudre mes énergies dans la rancoeur stérile et l'esprit de lutte des classes.

Revendiquer n'est pas servir et encore moins aimer, et pourtant que faire quand les choses les plus sordides sont là constamment qui vous ramènent à la réalité de vos vingt-cinq ou trente mille francs par mois et qu'il n'y a aucune issue possible... ou même désirable. Autour de moi, j'essaye de faire connaître la pensée du Père, je crois même y avoir réussi. (...)

30 décembre 1959.

Chère Mademoiselle,

Je viens de perdre mon emploi, et c'est la suite logique de ma vie de militant ouvrier.

Certes on ne règle pas son compte à quelqu'un parce qu'il est militant, mais il y a tant de moyens pour y arriver.

Depuis plusieurs semaines, je demandais intensément à Dieu de me sortir d'un milieu où j'étouffais et où je devais faire des efforts héroïques pour ne pas me perdre dans la haine ; Dieu m'a exaucé ; pourquoi a-t-il fallu que cette mutation soit douloureuse, c'est son secret, mais moins que jamais je crois au hasard aveugle ; la paix est maintenant en moi et votre lettre y est pour beaucoup.

Toute ma vie, quand j'ai été témoin d'une injustice, je n'ai pu m'empêcher de bondir et de m'indigner.

[185]

Et si je suis écorché vif, c'est devant l'immense détresse des familles ouvrières, et le plus dur ce n'est pas toujours d'avoir faim, mais d'avoir le sentiment de ne servir à rien, et de n'être pas dans le coup.

Songez que des milliers de familles ouvrières doivent se contenter d'avoir pour tout idéal de remplir leur ventre.

La nourriture de l'esprit ne sera jamais pour elles ; d'ailleurs si on consulte les programmes Radio on s'apercevra vite que les émissions de culture passent toujours à des heures où il est impossible à un ouvrier d'être à l'écoute...

J'ai votre lettre sous les yeux : oui, il faudrait atteindre la racine même des activités humaines. (...)

16 mars 1960.

(...) Ma santé s'est un peu améliorée, je reprends demain le travail.  
(...)

J'ai profité de mes loisirs forcés pour relire le livre de Cuénot sur le Père Teilhard.

Les pages 452 et 453 sont magnifiques : L'Energie se faisant présence : c'est d'une aveuglante clarté, mais pourquoi y at-il tant d'aveugles !

Et encore à la page 484 sur la souffrance : tous les souffrants de la terre unissant leurs souffrances pour que la peine du monde devienne un grand et unique acte de conscience... qu'importent les soucis personnels, ce qui importe c'est de mener jusqu'au bout la prodigieuse aventure humaine. (...) <sup>36</sup>

**Fin du texte**

---

<sup>36</sup> Il n'est pas superflu de rappeler ici l'intérêt constant et la vive sympathie éprouvés par le P. Teilhard pour le monde des travailleurs auquel il se sentait étroitement lié. (N. D. E.)